

# LES FRANÇOIS AU MISSISSIPPI

## LES GRANDES EXPLORATIONS

*Vers Les Grands Lacs, le Bassin du Mississipi,  
et l'ouest du fleuve aux XVIIe et XVIIIe siècles*



*Le père Marquette lors de sa découverte du Mississipi en 1673*

M .AMMAN. 2018

(19/12/2019)



## Table des matières

AVANT PROPOS .....	7
Le territoire canadien de la Nouvelle France au XVIIe siècle .....	9
Les tribus amérindiennes, à l'est et à l'ouest des Grands Lacs .....	13
Les Algonquiens.....	13
Les Iroquoiens .....	13
Les Sioux.....	14
I.DECOUVERTE DE LA NOUVELLE FRANCE AUX XVIe et XVIIe SIECLES.....	15
Les premiers explorateurs .....	15
Samuel de Champlain et les premiers colonisateurs, au XVII e siècle .....	16
Les explorations de Samuel de Champlain vers les Grands Lacs .....	20
Les premiers explorateurs non religieux, les coureurs des bois, partis du Québec.....	22
Etienne Brulé.....	22
Nicolas Marsolet .....	24
Jean Nicollet.....	24
Les premières missions des Jésuites et des Récollets (Note 6 sur les Ordres religieux).....	27
Les tentatives jésuites en Huronie .....	27
Les tentatives de Réductions au Québec .....	30
Les Relations des Jésuites et la cartographie .....	30
Reprise des expéditions de traite et de découverte en 1654 : .....	31
Première expédition de Pierre Esprit Radisson et (sans doute) Médard Chouart des Groseillers .....	31
Deuxième expédition de Radisson et Groseillers.....	34
Fin du monopole des Jésuite en 1658 mais poursuite de leurs explorations d'évangélisation et de découverte.....	35
Claude- Jean Allouez .....	36
La cérémonie du 4 juin 1671 et les Missions jésuites des Grands Lacs.....	37
Les deux découvreurs du Mississipi : Marquette et Jolliet .....	38
Jacques Marquette .....	38
Louis Jolliet.....	39
La grande découverte .....	41
Daniel Greysolon seigneur du Luth .....	45
Nicolas Perrot.....	47
II. COMMENT LA LOUISIANE DEVINT FRANÇAISE .....	50

Cavelier de la Salle, de la découverte à la prise de possession de la Louisiane à partir des grands lacs .....	51
Les débuts de René Robert Cavelier de la Salle.....	52
Premières expéditions manquées de 1669 à 1673 .....	52
Les années 1673 à 1679 avant le grand voyage .....	54
La tentative de 1679/1680 vers les Illinois.....	55
Deuxième expédition vers les Illinois en août 1680 .....	62
Enfin la descente du Mississippi et la découverte de la Louisiane en 1682.....	62
Retournement de situation : le Roi et le nouveau gouverneur hostiles au découvreur !..	65
Retour en France et gros mensonges.....	68
La tentative manquée de redécouverte de la Louisiane par la mer de 1684 /87 et la mort de La Salle.....	70
Le départ de l'expédition.....	70
Arrivée sur la côte .....	72
Le départ de l'expédition fatale de 1684 /87 .....	77
Une nouvelle reconnaissance (avril à août 1686).....	83
La dernière marche .....	85
Massacre pour des os à moelle .....	87
La Salle et ses amis assassinés .....	87
Où La Salle fut 'il tué ? .....	88
Randonnée avec les tueurs .....	88
Selon eux, les <i>Sauvages</i> avaient bien parlé d'une grande rivière à quarante lieues vers le .....	90
La fin des conjurés .....	90
Le retour aux Illinois .....	90
La remontée du Mississippi.....	91
L'arrivée au Fort Saint Louis .....	92
Le retour au Canada et en France .....	94
Epilogue .....	95
Les récits sur le grand voyage .....	96
Charles Le Sueur .....	97
III. VERS L'OUEST DE LA LOUISIANE, DE LA FIN DU XVII <sup>e</sup> SIECLE A LA FIN DE LA PRESENCE FRANÇAISE .....	98
Les tribus de l'ouest du Mississippi .....	98



Les grandes plaines du Middle West.....	99
Nos explorateurs vers l'ouest du Mississipi.....	108
Claude Charles Du Tisé.....	108
Etienne de Bourgmont.....	111
Bernard ou Bénard de la Harpe .....	115
Louis Juchereau de Saint Denis .....	118
Les frères Mallet, Pierre- Antoine et Paul.....	120
En conclusion du paragraphe II, un bilan.....	123
IV. DU LAC SUPERIEUR VERS LES MONTAGNES ROCHEUSES, LA GRANDE EXPEDITION DE LA VERENDRYE ET DE SA FAMILLE.....	125
Pierre Gaultier de la Vérendrye.....	125
La première expédition de La Vérendrye. 1731-1734 .....	126
Fâcheuse expédition contre les Sioux. Difficultés en 1734-1735 .....	130
Drame et difficultés en 1736-1737.....	131
Le troisième voyage vers le pays des Mandanes et une grave erreur. 1738.....	132
NOTES.....	141
Note 1. Le commerce des fourrures au Canada .....	141
Note 2. La première guerre inter coloniale : 1687/1697 .....	143
Note 3. La deuxième guerre inter coloniale. 1702/1713 .....	144
Note 4. La traite des fourrures après Utrecht au Canada et en Louisiane .....	145
Note 5. Les Ordres religieux de Nouvelle France .....	146
Les Récollets, une branche des Franciscains .....	146
Les Capucins .....	146
Les Ursulines.....	147
Les Jésuites.....	147
Note 6. Les missionnaires du grand sud.....	148
Note 7. Les tribus de l'ouest du Missouri .....	148
<i>Apaches</i> .....	151
<i>De quelques tribus du nord-ouest des Etats Unis actuels et de l'ouest du Canada</i> .....	151
TABLE DES ILLUSTRATIONS .....	155
APPENDICE . LA CARTOGRAPHIE DE LA NOUVELLE FRANCE.....	158
Cartographes de la Nouvelle France au XVIIe siècle et au tout début du XVIIIe siècle... ..	158
Cartographes du XVIIIe siècle, Canada et Louisiane .....	160
Liste des cartes présentées.....	162

Cartes anciennes .....	162
Cartes modernes originales. ....	162
Cartes modernes non originales figurant dans le corps du Mémoire : .....	163
Liste d'autres cartes intéressantes de la Nouvelle France avec, pour certaines, leurs cotes à la BNF .....	164
Nouvelle France au XVIIe siècle .....	164
Canada & Louisiane au XVIIIe siècle.....	164
Les cartes.....	166
Carte de Jean Boisseau. 1643, en fait reproduction de la carte de Champlain de 1632. ....	166
Carte de Champlain .....	167
Carte par Sanson d'Abbeville. 1656 .....	168
Une partie de la carte de Sanson .....	169
Carte de Bressani. 1657 .....	170
Carte de Coronelli. 1688 .....	171
Carte dite des Jésuites . 1673 .....	172
Carte de de Lisle. 1718.....	178
BIBLIOGRAPHIE SIMPLIFIEE.....	180

## AVANT PROPOS

Dans ce Mémoire, on commence par rappeler, brièvement, la découverte de la Nouvelle France canadienne, via Terre Neuve et le fleuve Saint Laurent, au XVI<sup>e</sup> siècle (par Jacques Cartier) puis au début du XVII<sup>e</sup> siècle (par Samuel de Champlain).

On aborde ensuite les explorations conduites au XVII<sup>e</sup> siècle vers les Grands Lacs, dans la région qui sera appelée le Pays-d'en-Haut par des explorateurs laïcs (Brulé, Marsolet, Nicolet, Radisson...) et religieux, surtout Jésuites, comme le célèbre Allouez.

C'est ainsi que le Mississippi fut découvert, puis en partie descendu, par le Père jésuite François Marquette (en 1673) et Louis Jolliet.

On présente naturellement les expéditions antérieures et postérieures à celle du Père Marquette, qui furent menées par René Robert Cavelier de La Salle, le premier à descendre le Mississippi jusqu'à son embouchure. Rappelons ici que sa première expédition eut lieu en 1669/1670, mais on ne connaît pas avec certitude son parcours, peut être vers l'Ohio. La deuxième, très pénible, et au cours de laquelle il perdit son fameux navire le *Griffon*, prit place de l'automne 1678 à l'été 1680. Ensuite, après deux brefs aller-retour à Montréal, La Salle partit pendant l'hiver 1681/1682 pour sa grande expédition décisive et arriva à l'embouchure du fleuve en avril 1682 après avoir donné la Louisiane à la France.

On évoque aussi sa dernière expédition destinée à redécouvrir le delta du fleuve par la mer, entre 1684 et 1687. On sait qu'il ne le retrouva pas et fut finalement assassiné par plusieurs de ses compagnons.

La Louisiane et le fleuve furent oubliés ensuite pendant dix ans et redécouverts seulement à la toute fin du XVII<sup>e</sup> siècle par Pierre Le Moyne d'Iberville.

Au tournant du siècle, on évoquera brièvement les tous premiers pas, si difficiles, de la colonie, son histoire étant présentée dans notre Livre sur « Les François au Missisipy ».

A partir de ce fleuve mythique, des explorateurs se lancèrent au XVIII<sup>e</sup> siècle vers l'ouest sauvage parmi les tribus indiennes encore inconnues, en remontant ses affluents: la Rivière Rouge, l'Arkansas, le Missouri. D'autres, non moins audacieux partirent du lac Supérieur, vers les Montagnes rocheuses (La Vérendrye et ses fils notamment). On tentera de retracer leurs exploits.

Tous ces Français, les premiers à sillonner les vastes étendues sauvages du bassin du Mississippi, et des grandes plaines de l'ouest, bien avant les Anglais et les Américains, avaient divers objectifs.

Beaucoup étaient des coureurs des bois intéressés par la traite des peaux<sup>1</sup>. Et comme le gibier commençait à manquer, il fallait aller de plus en plus vers l'ouest et négocier avec les tribus indiennes. D'autres étaient d'héroïques missionnaires, surtout jésuites, les *Robes Noires*, qui, au péril de leur vie, voulaient étudier et évangéliser les *Sauvages*, tout en explorant des terres nouvelles pour les étudier sur tous leurs aspects, souvent de façon exhaustive.

---

<sup>1</sup> Sur la très importante question de la traite des fourrures, voire les *Notes 1 à 4*

D'autres encore étaient des géographes, des militaires, ou tout simplement des aventuriers à la recherche de mines fabuleuses, de la mythique « mer de l'ouest » ou « mer Vermeille », ou encore des meilleures routes commerciales possibles pour traiter avec les Espagnols du Nouveau Mexique. De leur côté ces derniers étaient en quête du non moins mythique passage du nord-ouest en remontant vers le nord par la Californie.

*Robes Noires*, coureurs des bois, explorateurs et guides indiens partaient souvent ensemble car les missionnaires et les explorateurs avaient besoin d'experts pour se diriger et faire face aux dangers de la nature sauvage, tandis que leurs compagnons chassaient, faisaient *chaudière*<sup>2</sup>, ou se préoccupaient de développer leur commerce de pelleteries avec les tribus indiennes.

Et on se doit de saluer avec respect tous ces hommes, qui ont disparu, souvent sans laisser de traces importantes, n'ont pas été reconnus à leur juste valeur (par exemple Louis Jolliet, le compagnon de Marquette) et sont trop méconnus, du moins en France, car localement les Américains, comme les Canadiens, ont largement identifié leurs postes ou « forts » et cherché à raconter leur histoire<sup>3</sup>.

On en montrera bien des exemples étonnants, comme ces plaques gravées, découvertes deux siècles plus tard, par hasard, au cœur du Dakota du Sud.

La monarchie et les gouverneurs de la Nouvelle France souhaitaient, pour leur part, étendre et consolider la domination française et contrer les ambitions britanniques, sans, pour autant, encourager l'émigration ou investir trop de moyens et en s'appuyant justement sur ces missionnaires et ces pionniers, de façon parfois abusive (les explorateurs devaient largement s'autofinancer par la traite et les missionnaires se débrouiller).

Derrière les découvreurs, et les missions d'évangélisation, venaient militaires, commerçants et colons dans ces postes de traite, généreusement appelés « forts »<sup>4</sup>, et on s'engageait dans des alliances ou des conflits avec les tribus indiennes et les grands voisins et rivaux : Espagnols au sud (Mexique) et à l'est (Floride) ou Anglais à l'est, derrière leurs Appalaches...

On tentera une approche chronologique de ces explorations au XVII<sup>e</sup> siècle, puis au XVIII<sup>e</sup> siècle, depuis la découverte de la Nouvelle France, où habitaient les nombreuses tribus ou nations indiennes que l'on présente dans ce Mémoire.

Et on verra que les religieux, et en particulier les Jésuites, allaient réaliser une œuvre géographique et ethnographique d'une extraordinaire ampleur, fondamentale pour la réussite des explorations et d'une colonisation qui restera modeste par rapport à celle des colonies anglaises, pour deux raisons principales : la Nouvelle France ne sera jamais une terre de refuge pour les protestants persécutés et la monarchie (comme l'opinion générale) avait peur que la France se dépeuple. Il fallait donc s'appuyer surtout sur un accroissement naturel, un peu soutenu par l'arrivée de soldats, de commerçants, de colons aventureux, de *filles du Roi* et de repris de justice (surtout en Louisiane).

---

<sup>2</sup> *La cuisine tout simplement !*

<sup>3</sup> Gilles Havard vient de leur rendre justice dans son livre cité dans notre bibliographie : *L'Amérique Fantôme*

<sup>4</sup> *Rares et plus tardifs furent les vrais forts en pierre. La plupart furent en fait des postes entourés de palissades en rondins, et beaucoup furent abandonnés ou déplacés au fil du temps, ce qui rend compliqué leur localisation.*

## **Le territoire canadien de la Nouvelle France au XVIIe siècle**

Pour mieux comprendre l'immensité des territoires en voie de découverte et de colonisation, si on peut oser ces termes modernes, quelques chiffres, sont indispensables pour apprécier les distances, données à vol d'oiseau.

Du Québec à la côte Pacifique, c'est-à-dire à cette mythique mer de l'ouest, obsession de tant d'explorateurs : 4 500 km.

De l'embouchure du Saint Laurent au lac Ontario, plus de 1 000. Du lac Ontario à l'extrémité nord-ouest du lac Supérieur plus de 1 300. De l'extrémité du lac Supérieur aux montagnes rocheuses du Montana, 1 400. Nos explorateurs ne dépasseront guère cette dernière limite au siècle suivant.

Vers le nord, toujours du lac Ontario à la baie James, sorte de « botte » de la baie d'Hudson, un millier. Les Français viendront y buter sur les Anglais venus du nord exploiter l'or blanc des fourrures (en attendant l'or noir).

Vers le sud, enfin, de ce lac à au point de rencontre du Missouri et du Mississippi, plus de 1200 pour le pays des Illinois, que nos explorateurs allaient appeler « de cocagne » (la ville de Saint Louis, qui rappelle tout de même un certain roi de France, y a été construite).

Largement plus à pieds, à cheval et surtout en canot, les seuls moyens de progresser dans ces régions inconnues, et peuplées de tribus indiennes, sédentaires ou nomades que l'on va présenter au paragraphe suivant.

Le réseau hydrographique, était ainsi d'une importance vitale pour se repérer et se déplacer rapidement avec vivres, armes et munitions grâce à l'aide des autochtones.

Schématiquement, ce réseau, à l'est des grands lacs, était essentiellement constitué par le bassin du fleuve Saint Laurent découvert par les premiers explorateurs.

De là, il était difficile d'aller vers le « Pays d'en haut », celui des Grands Lacs, car le Saint Laurent n'était pas navigable au-delà de Montréal en raison des rapides de Lachine (qui seront contournés au XIXe siècle).

La première solution était de transporter les canots vers le lac Ontario, de le traverser puis de contourner les chutes du Niagara afin d'aborder les rives du lac Érié. Ensuite on pouvait enfin atteindre le lac Huron, puis le lac Michigan ou le lac Supérieur. Ce fut le choix notamment de Cavelier de La Salle, le découvreur de la Louisiane.

La deuxième solution était de remonter à partir de Montréal la rivière des Outaouais qui permet d'accéder à la baie Georgienne, puis au lac Huron. Tel fut l'itinéraire choisi comme on le verra par nombre de missionnaires, de colons ou d'explorateurs (voir les photos de ces immensités toujours sauvages, page suivante)

Le réseau hydrographique de l'ouest des grands lacs, si important pour les explorateurs qui voulaient se lancer vers l'ouest, à travers les forêts et les lacs qui les bordent, ou encore pour descendre vers le sud (comme le père Marquette), est constitué de rivières immenses qui dévalent des montagnes rocheuses d'ouest en est.

Au nord de la ligne de partage des eaux, qui suit à peu près la frontière actuelle entre les États Unis et le Canada, ces rivières se dirigent vers les lacs canadiens du Saskatchewan (Athabasca ou Peace river) ou vers la baie d'Hudson comme les Saskatchewan nord et sud. Depuis le très vaste lac Winnipeg, la rivière Nelson coule également vers la baie d'Hudson.



*La Baie Géorgienne*



*La rivière des Outaouais*

Au sud de cette ligne, elles convergent toutes vers le bassin du Mississippi : le Missouri, l'Arkansas, la rivière Rouge avec leurs nombreux affluents.

En dépassant l'ouest des grands lacs, dans les Etats américains du Minnesota et du Wisconsin, ou dans l'Etat canadien du Manitoba, au-delà du lac Winnipeg, on atteignait la grande prairie, parcourue par les bisons et les tribus qui les chassaient.

Dans ces immensités impressionnantes, l'été pouvait être brulant et le territoire parcouru par des tornades.

Et l'hiver, glacial durait la moitié de l'année ! Les lacs et les rivières étaient gelés pendant six mois et il fallait descendre jusqu'aux Illinois pour trouver un pays relativement tempéré.

### *Au cœur de l'hiver canadien*



### *Tornade estivale sur les grandes plaines*









## Les tribus amérindiennes, à l'est et à l'ouest des Grands Lacs

En dépit de ces rudes conditions, le territoire de notre Nouvelle France canadienne était - relativement- peuplé de tribus Amérindiennes, souvent nomades au nord et à l'ouest et sédentaires à l'est, souvent matriarcales.

Toutefois, nos quelques indications ne peuvent qu'effleurer une mosaïque très complexe de peuples, toujours plus ou moins en guerre les uns contre les autres et dont ne connaissait pas, au début, ni l'habitat ni les langues ni les coutumes...

Merci, en passant, aux extraordinaires *Relations* des Jésuites qui ont vu, appris et relaté...

Cependant, on ne sait toujours pas combien étaient ces autochtones, que les Français appelleront tous *Sauvages*, (de *silva*, la forêt) peut être 400 ou 500 000, avec une démographie chaotique, due aux guerres et aux épidémies.

Et il ne faut jamais perdre de vue que nulle frontière n'était tracée, que ces tribus ou *Nations* formaient, en général, des confédérations, comportaient des myriades de clans, se déplaçaient, migraient, fusionnaient, se massacraient, s'alliaient, et avaient des coutumes qui paraissaient souvent barbares à nos yeux de « civilisés » porteurs de la vraie foi... Par exemple les captifs étaient ou torturés à mort ou adoptés pour compenser les pertes. Incompréhensible à nos yeux !

On peut tout de même les répartir en trois familles linguistiques : les Algonquiens, les Iroquoiens, et les Sioux parlant les langues siouanes.

Pour simplifier<sup>5</sup>, nos explorateurs et colons furent en général alliés aux Algonquiens et à une partie des Iroquoiens (les Hurons notamment) contre d'autres (principalement les Iroquois) et eurent des relations complexes avec les Sioux.

### Les Algonquiens

Les Algonquiens étaient des Amérindiens, en général nomades, appartenant à de multiples tribus ou « nations » de souche commune et de langues apparentées, en général de familles matrilineaires, répartis de la côte atlantique aux contreforts des Rocheuses. Ils étaient au début du siècle les plus nombreux, soit des centaines de milliers.

On distingue parmi eux

- Les Algonquiens de l'est le long des côtes atlantiques (Micmacs, Abenakis)
- Les Algonquiens du nord, vers la baie d'Hudson, ou aux confins de l'Arctique, dont les Montagnais, les Algonquins, les Cris,
- Les Algonquiens circulant entre les Grands Lacs et le Mississipi comme les Ojibwés, les Miamis, les Illinois, les Menominees, les Saks, les terribles Renards ou Fox qui nous mèneront la vie dure jusqu'au milieu du XVIIIe siècle...
- Les Algonquins des grandes plaines de l'ouest, Arapahos, Pieds Noirs, Cheyennes.

### Les Iroquoiens

Cette famille d'Amérindiens sédentaires comprenait sept confédérations : Pétuns, Neutres, Eriés, Susquehannocks, Hurons, Iroquois et Cherakys ou Cherokees. Chaque confédération se subdivisait ensuite en plusieurs tribus ou nations.

Nos alliés Hurons, qui habitaient au nord des lacs Ontario et Erié, furent ravagés en 1649 par les Iroquois, dont la plupart des tribus furent nos redoutables ennemis pendant tout le XVIIe siècle, jusqu'à une grande paix signée en 1701.

---

<sup>5</sup>On ne nommera ici que les tribus apparaissant au fil de notre histoire pour ne pas transformer cet essai en catalogue !

Plus tard, après 1713, les Anglais allaient s'appuyer sur l'article XIV du traité d'Utrecht, mettant fin à la guerre de Succession d'Espagne, pour revendiquer leur suzeraineté sur les Iroquois, qui pour leur part rejetaient toute dépendance ! Avec les encouragements des Français, cela va de soi !

Ces tribus iroquoises d'agriculteurs sédentaires, qui habitaient surtout au sud du lac Ontario, dans l'actuel Etat de New York, étaient comme on le voit sur la carte, et d'ouest en est : les Senecas (ou Tsonnontuans) les Cayugas, les Onondaguas les Oneidas et les Mohawks<sup>6</sup> ou Agniers (terme utilisé par les Français). Elles formaient une confédération, ou ligue, des Cinq Nations (des Six Nations quand les Tuscaroras les rejoignirent en 1722). Elle avait des « structures » communes, mais les tribus qui en relevaient étaient loin d'être toujours d'accord entre elles.

## Les Sioux

Le nom de Sioux est utilisé pour désigner des tribus très proches par la culture et les langues dite « siouanes ». Ce nom proviendrait d'une expression péjorative utilisée par leurs voisins Ojibwés (*nadowe is iwug*) que les Français auraient transformée en Sioux.

Toutefois, les Sioux s'appellent entre eux le *Peuple des Sept Feux*, en référence à leurs divisions politiques d'origine et préfèrent encore s'appeler du nom de l'un de leurs trois grands groupes géographiques et dialectaux : les Dakotas, les Nakotas et les Lakotas et sont eux-mêmes divisés en tribus.

Les célèbres chefs Sitting Bull, Red Cloud et Crazy Horse étaient des Lakotas.

Au milieu du XVIIIe siècle, lors des premières rencontres avec les Français, aux abords du lac Supérieur, dans l'actuel Minnesota, les Sioux habitaient de grands villages et alternaient la culture du maïs (*mahi*) et du riz sauvage (la folle avoine) avec la chasse aux bisons.

On verra qu'au XVIIIe siècle, sous la pression des conflits avec d'autres tribus, notamment Ojibwés, et des épidémies, ils émigrèrent peu à peu vers l'ouest repoussant les tribus déjà présentes, et se taillèrent une sorte d'empire.

En allant vers l'ouest au XVIIIe siècle, à partir du Canada et de la Louisiane les explorateurs et les missionnaires français rencontrèrent, outre les Sioux, bien d'autres tribus (Crows, Cheyennes, ou Mandanes) que nous évoquons en *Note 7*.

Tel était habité cet immense pays sauvage qu'une poignée de Français, aventuriers, missionnaires et colons, allait découvrir, du Saint Laurent aux Grands Lacs, puis vers le sud, au fil du Mississipi.

Plus tard, au XVIIIe siècle, ils allaient s'aventurer vers l'ouest inconnu, à partir du Canada ou de la Louisiane, toujours à la recherche de nouveaux territoires à conquérir, de la mythique mer de l'ouest, de nouvelles potentialités commerciales et à la rencontre des multiples tribus indiennes qu'ils apprirent à connaître.

---

<sup>6</sup> A ne pas confondre avec les Mohicans rendus célèbres par Fenimore Cooper, qui constituaient une tribu résidant dans l'actuel Etat de New York, et alliée des Anglais contre les Français lors de la guerre de Sept Ans.

## ***I.DECOUVERTE DE LA NOUVELLE FRANCE AUX XVIe et XVIIe SIECLES***

### **Les premiers explorateurs**

A partir des années 1520/1530, sous le règne de François I, un grand objectif était de découvrir, à partir de l'Europe, un nouveau passage vers les Indes, son or et ses épices (clou de girofle, noix de muscade notamment).

Ce passage pouvait, rêvait-on, se situer au nord-ouest du continent américain, être libre de glace et éviter le long voyage par le sud de l'Afrique que Vasco de Gama venait d'ouvrir au profit du Portugal avec ses deux voyages de 1498 et 1502 jusqu'à Calicut et Cochin.

Ce passage existe aujourd'hui, mais grâce au réchauffement climatique. A l'époque le CO<sub>2</sub> n'avait pas encore fait de dégâts...

Il s'agissait aussi pour François I de contester le partage du Nouveau Monde, (considéré comme *terra nullius*), entre Espagnols et Portugais effectué par le traité de Tordesillas en 1494, après la découverte des Caraïbes par Colomb en 1492.

Tous les territoires à l'ouest d'un méridien nord sud localisé à 1770 km à l'ouest du Cap Vert devaient revenir à l'Espagne et ceux à l'est au Portugal.

Le Roi de France avait demandé à voir la clause du testament d'Adam qui l'excluait de ce partage !

En tout cas, à la suite du traité, les Portugais avaient conforté leur possession de Madère, des Açores, du Cap Vert (où la traite des noirs allait commencer) puis du Brésil, découvert en 1500 par Cabral et semé des escales tout au long de la route des Indes autour de l'Afrique.

Les Espagnols, pour leur part, avaient assuré leur possession des Canaries et commencé leur conquête des Caraïbes, de l'Amérique centrale et de l'ouest de l'Amérique du sud.

Mieux encore, le Portugais Magellan s'était mis en 1519 au service de Charles Quint et avait engagé la première circumnavigation vers les Moluques, en passant par le détroit qui porte son nom. On sait que Sébastien del Cano l'acheva en 1522.

Pour trouver une autre voie vers les Indes, Verrazano, missionné par la France (1524), Cabot (Vénitien au service de l'Angleterre et considéré comme le découvreur officiel du Canada), et Jacques Cartier, commissionné par François I, se mirent à explorer la côte est de l'Amérique du nord jusqu'à Terre Neuve et à l'embouchure du fleuve Saint- Laurent.

De nombreux pêcheurs se rendirent par ailleurs sur les bancs de Terre Neuve pour pêcher la morue, un poisson très prisé en raison des nombreux jours de jeûne, et aussi pour chasser la baleine. Ce sont eux qui furent à l'origine de la traite des fourrures apportées par les autochtones et revendues en Europe.

Faute de trouver le fameux passage du nord-ouest, on allait trouver et exploiter les abondantes fourrures du Canada, surtout le castor, mais également le lynx ou la martre.

Les **Notes 1 à 4** présentent ce commerce si important, en le replaçant dans le cadre des conflits inter coloniaux que connut la Nouvelle France.

Les fourrures allaient représenter plus de la moitié des exportations du Canada lors des XVIIe et XVIIIe siècle et être un des éléments clés des explorations, des relations avec les autochtones par les coureurs des bois et les compagnies de traite, de la colonisation, des relations avec le pouvoir royal (qui reprit en main la colonie en 1663) et des conflits avec les voisins Hollandais et Anglais ! Rien de moins !

Mais nous l'avons évoqué séparément pour ne pas encombrer l'essentiel de notre sujet consacré aux explorations et d'abord, à tout seigneur tout honneur, celles de notre Jacques Cartier.

Cartier, lors de ses trois voyages (1534, 1535 et 1541) remonta le fleuve et découvrit *Stadacone* (futur Québec), *Hochelaga* (futur Montréal), crut trouver de l'or (de la pyrite) et des diamants (du quartz) mais ramena surtout de précieuses informations sur la géographie, l'hydrologie, ou l'hydrographie de ces régions et surtout sur les indiens qui les habitaient.

Il en ramena d'ailleurs quelques-uns en France.

En 1536, il avait aussi dressé une croix portant une fière inscription : *Franciscus Primus Dei Gratia Francorum Regnat*. Il fallait assurer les prétentions royales sur ces *terra nullius* n'appartenant à aucune nation connue.

Plusieurs de ses compagnons commencèrent également à exploiter les pelleteries abondantes, surtout le castor qui faisaient l'objet du commerce fructueux que l'on aborde en **Note 1**.

Toutefois, toutes les modestes tentatives de colonisation faites au XVI<sup>e</sup> siècle (celles de Cartier, du protestant Roberval, de La Roche puis de Chauvin en 1599) échouèrent en raison des faibles moyens disponibles et des terribles hivers canadiens. Le froid et le scorbut eurent chaque fois raison des apprentis colons.

De plus, les peaux et le séchage des morues ne nécessitaient pas d'installations permanentes et il suffisait de s'entendre avec les tribus locales, des Algonquins nomades, notamment les Micmacs, comme on l'explique dans notre Note.

Après la fin des guerres de religion et la paix de Vervins avec les Espagnols en 1599, Henri IV s'intéressa de nouveau à la colonisation de la Nouvelle France.

### **Samuel de Champlain et les premiers colonisateurs, au XVII<sup>e</sup> siècle**

Le Roi avait confié le monopole des fourrures à Aymar du Chaste, gouverneur de Dieppe, et celui-ci organisa en 1603 une expédition de traite au Canada confiée au marchand et explorateur François Gravé du Pont, qui, depuis 20 ans, remontait chaque année le Saint Laurent. Samuel de Champlain participa à cette expédition, partie de Honfleur le 16 mars, en qualité de navigateur, cartographe et adjoint de Gravé.

Les trois navires de Gravé du Pont arrivèrent, fin mai 1603, à l'embouchure de la rivière Saguenay et les deux responsables ne tardèrent pas à s'entendre avec un grand chef montagnais alors en guerre contre les Iroquois. Cette rencontre marquera toute la politique indienne du siècle et notamment notre participation aux guerres contre ces Iroquois de la confédération des cinq nations, alors établis au sud des lacs Ontario et Erié.

Puis l'expédition remonta le fleuve pour atteindre les rapides du *Grand Sault Saint Louis*, que Cartier avait appelé Hochelaga et n'avait pu franchir (en fait les rapides de Lachine en amont de Montréal). Champlain put ainsi tracer une carte précise de la *grande rivière de Canadas*, du moins jusqu'à ces rapides.



*L'arrivée de Champlain à Stadacone, futur Québec*



*L'habitation de Champlain à Port Royal (reconstitution)*

L'année suivante, il participa à une autre expédition, partie du Havre sous la direction de Pierre Dugua des Monts (bénéficiaire du privilège de la traite des castors) et de François Gravé.

Ensemble, mais sans femmes ni enfants, ils installèrent le premier établissement français du Nouveau Monde dans l'île Sainte Croix puis à Port Royal (en Acadie), de 1604 à 1607, où ils se mirent à construire des baraques, à défricher et planter, *hyvern* tant bien que mal, au prix des pires souffrances. Pendant ces premières années, Champlain explora et cartographia le littoral atlantique de l'île du Cap Breton au sud du Cap Blanc (aujourd'hui Cape Cod).

En 1607, le privilège de Dugua des Monts ayant été révoqué tous les survivants revinrent en France, laissant les lieux sous la garde de leurs amis amérindiens.

Le 13 avril 1608, Champlain repartit, avec 28 hommes, à bord du *Don de Dieu*, afin de préparer l'établissement d'une colonie dans un lieu favorable le long de la Grande Rivière du Canada.

Débarqués le 3 juin 1608 à Tadoussac, ils allèrent ensuite édifier les premiers bâtiments palissadés de l'habitation du Québec, embryon de notre colonie, mais le premier hiver fut si rude que seuls 9 hommes parvinrent à survivre.

Pendant l'été suivant, Champlain renoua ses liens d'amitié avec les Algonquins et les Montagnais et accepta de les aider dans leur lutte contre les Iroquois.

En juin, il partit à la découverte de la rivière des Iroquois (la rivière Richelieu aujourd'hui) avec des Hurons rencontrés en chemin.

Le 12 juillet, il baptisa de son nom l'actuel lac Champlain et poursuivit sa route avec seulement deux Français et soixante Hurons. Le 30 juillet 1609 à l'emplacement du futur fort Carillon, il se heurta à un groupe d'Iroquois hostiles et abattit deux chefs d'un coup d'arquebuse, ce qui fit fuir les autres. Ainsi débuta une longue période d'hostilités avec les Iroquois.

Après deux voyages en France pour trouver un terrain d'entente avec les marchands de fourrure il organisa, en 1611, une expédition destinée à trouver sur l'île du Mont Royal un site propice à une colonie, la future ville de Montréal qui sera fondée en 1642.

*Le Don de Dieu, tel qu'il figure sur le drapeau de la ville de Québec*



A l'automne, il revint encore en France, où le nouveau Roi Louis XIII le nomma lieutenant, c'est-à-dire représentant sur place du comte de Soissons, lieutenant général en Nouvelle France, avec tous les pouvoirs régaliens.

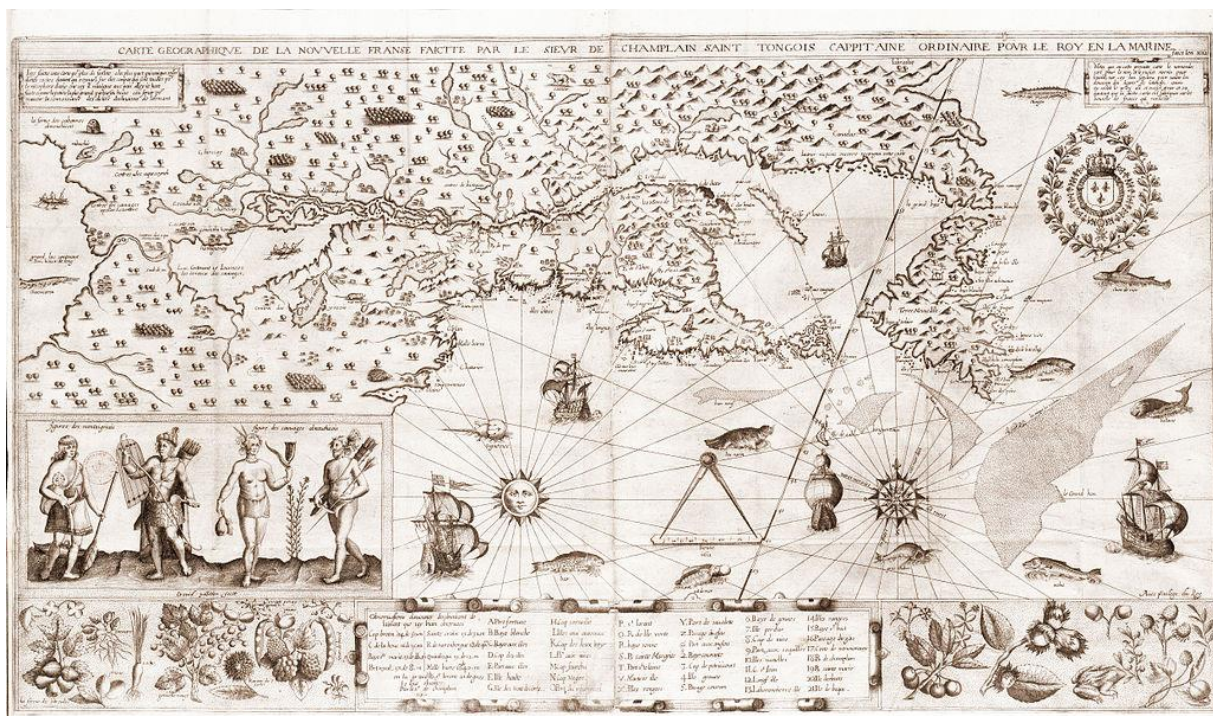
Sa mission était aussi de trouver la voie la plus courte vers la Chine et les Indes et de trouver mines et métaux précieux.

C'est pourquoi, dès son retour, au printemps 1613, il s'engagea dans des expéditions vers l'ouest, très intéressé par les récits des Amérindiens sur l'existence de grands lacs, peut-être d'eau salée.





*Champlain-*



*Carte de la Nouvelle France*

*Par Champlain. 1632*

## Les explorations de Samuel de Champlain vers les Grands Lacs

En mai 1613, il fit un premier voyage en remontant la rivière des Outaouais (appelée aujourd'hui Ottawa) à partir de l'île Sainte Hélène (Montréal), accompagné par un interprète ou, *truchement*, Nicolas de Vignau.

Celui-ci prétendait connaître le chemin de la mer du Nord (la baie d'Hudson) mais devait, selon Champlain, se révéler *le plus impudent menteur qui se soit veu de long temps*.

Quoiqu'il en soit, il ne dépassa pas l'île aux Allumettes, sur la rivière des Outaouais, où le chef d'une tribu algonquine refusa de l'aider à aller plus loin.

En août 1614, il revint à Saint Malo, y écrivit un compte rendu de son voyage, publia une nouvelle carte<sup>7</sup> et participa à la création d'une *compagnie de Champlain*, ou de Rouen, pour la traite.

Au printemps 1615, il reprit, à Honfleur, le chemin du Canada avec cette fois quatre religieux Récollets (*Note 6*) et, en juin, il assista à la première messe dite sur l'île de Montréal par deux d'entre eux, les pères Jamet et Le Caron, *devant tous ces peuples qui estoient en admiration de voir les cérémonies dont on fait et des ornements qui leur sembloient si beaux comme choses qu'ils n'avoient jamais veüe car c'estoient les premiers qui ont célébré la Sainte Messe*. (on verra dans un prochain paragraphe le rôle des ordres religieux dans l'exploration du pays)

Après la cérémonie, Champlain partit le 9 juillet pour son second voyage vers les grands lacs avec deux Français, dont un était probablement Etienne Brulé (que l'on va bientôt retrouver).

Il remonta alors, de nouveau, la rivière des Outaouais, puis atteignit la rivière Mattawa, le lac Nipissing, la rivière des Français, le lac Huron et la baie Géorgienne, au cœur du pays de ses alliés Hurons et Algonquins (voir la carte page suivante).

Voyageant de village en village, il arriva enfin à Cahiagué sur les rives du lac Simcoe. La petite troupe laissa les canots et s'avança ensuite vers le sud du lac Ontario, suivit la rivière Oneida, puis attaqua sans succès un fort iroquois. Champlain, blessé aux jambes et ramené chez les Hurons fut forcé de passer l'hiver avec eux, apprenant *leur pays, leurs façons, leurs coutumes*. Lors de ce séjour, il se perdit en participant à une chasse au cerf et erra trois jours avant d'être miraculeusement retrouvé !

De retour, il passa seulement quelques jours à Québec, avant, à l'été 1616, de revenir une fois de plus en France.

A partir de ce moment, Champlain devait tout tenter pour obtenir les soutiens nécessaires pour l'exploration, le peuplement, l'administration et l'évangélisation du Québec et le 7 mai 1620 Louis XIII lui demanda de maintenir le pays de Nouvelle France *en obéissance à moi faisant vivre le peuple qui est là-bas en aussi proche conformité avec les lois de mon royaume que vous pouvez*.

L'année suivante, le duc Henri II de Montmorency, vice-roi de la Nouvelle France, constatant l'insuffisance de la Compagnie de Rouen pour l'exploitation des fourrures, créa la compagnie de Montmorency avec les mêmes privilèges et expédia au Québec deux représentants. L'un d'eux était Emery de Caen, qui en 1624 devint le premier gouverneur de la Nouvelle France.

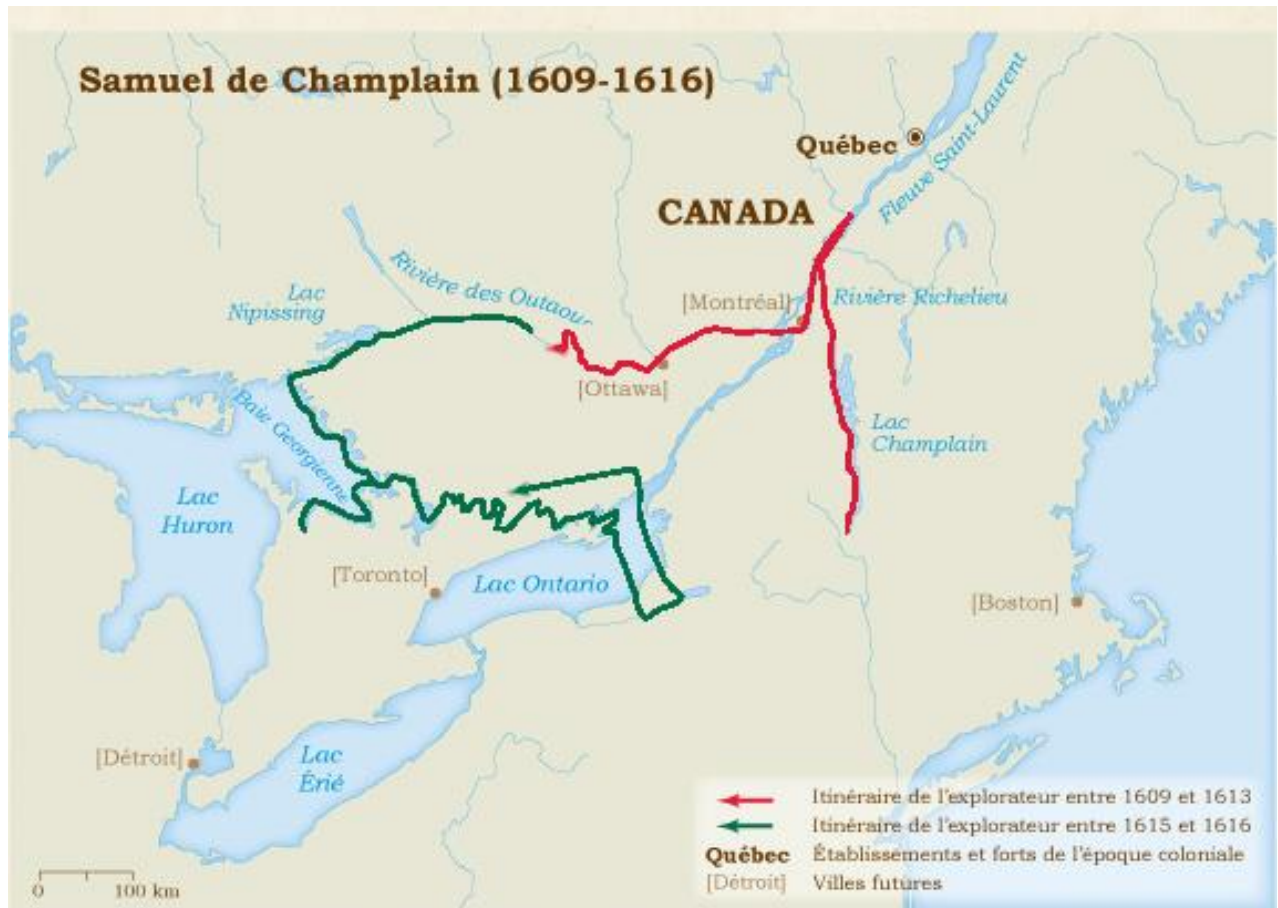
Entre temps revenu au Canada, Champlain s'attacha à mettre de l'ordre dans ce commerce vital mais difficilement en raison du mécontentement de la compagnie de Rouen.

Lors d'un nouveau voyage en France (encore un !) le Roi et Richelieu l'encouragèrent, une fois de plus, à trouver un passage vers la Chine.

---

<sup>7</sup> Champlain fit dessiner les premières cartes de la région du Saint Laurent et on en présente une ci-joint.





Pour lui-même, cependant, le temps des explorations était passé, et elles furent le fait des explorateurs et des religieux dont on va parler.

En juillet 1626, il fut nommé gouverneur de la Nouvelle France à la place d'Emery de Caen.

En avril 1627, Richelieu fusionna les deux compagnies de fourrures existantes dans la Compagnie de Nouvelle France, ou Compagnie des *Cent Associés*, dirigée par Jean de Lauson, futur gouverneur de la Nouvelle France de 1651 à septembre 1657 et grand ami des Jésuites.

Champlain en devint membre et actionnaire, avant d'être nommé, le 21 mars 1629, *commandant en la Nouvelle France* en l'absence du cardinal.

Malheureusement, les Anglais, commandés par les frères Kirke, se mirent à encercler et affamer la petite colonie qui dut capituler le 14 septembre 1629 et Champlain fut expédié à Londres, où il resta trois ans, et écrivit ses *Voyages de la Nouvelle France* et son *Traité de la marine et du devoir d'un bon marinier*.

Libéré après la paix de Saint Germain, il revint à Québec le 22 mai 1633, encore en qualité de commandant en l'absence du ministre, accompagné par plus de 200 personnes à bord de trois navires dont le célèbre *Don de Dieu* dont le nom devait être repris comme devise par la ville de Québec (*Don de Dieu ferai valoir*).

Le 18 août 1634, il envoya un rapport à Richelieu disant qu'il avait rebâti et développé habitations et fortifications et commencé une offensive contre les Iroquois.

Malheureusement, en octobre 1635, il fut frappé de paralysie et mourut le jour de Noël 1635.

La biographie de l'historien américain David Hackett Fisher démontre abondamment la volonté d'agir humainement, fraternellement, sans distinction de religion ou d'origine de cet homme exceptionnel et son état d'esprit d'humaniste de la Renaissance, épris de découvertes et de tolérance. Il bénéficie fort heureusement d'une place et d'un monument à Paris et sa mémoire est aussi honorée à Honfleur, comme à Brouage, son pays natal.

Quand il alla construire un poste de traite à Trois rivières, à la demande des Algonquins, leur chef Catanal lui tint ce discours : *Tu nous dit que les Français nous ont toujours aimés nous le savons bien et nous mentirions si nous disions le contraire...*

Et il répondit : *quand cette grande maison sera faite alors nos garçons se marieront avec vos filles et nous formerons ensemble un seul et même peuple.*

Ainsi parlait Champlain.

On sait qu'il n'en fut guère de même pour les Américains et les Espagnols plutôt enclins à écraser, asservir ou exterminer pour prendre toute la place. Les Français, pour leur part, garderont toujours un peu de cet esprit de Champlain, fraternisant avec les *Sauvages* (ce n'était pas péjoratif, au contraire du terme « indigène », trop proche d'indigent), adoptant souvent leurs coutumes, essayant en général de les comprendre et de les respecter, sans pour autant oublier le commerce des fourrures, la « vraie foi » et la nécessité d'assurer la sécurité. Toutefois, les autochtones, si divers, n'étaient pas tous les « bons sauvages » de l'imaginaire du XVIII<sup>e</sup> siècle finissant...Loin de là.

### **Les premiers explorateurs non religieux, les coureurs des bois, partis du Québec**

On peut citer dans l'ordre chronologique Etienne Brulé-1608, Nicolas Marsolet-1613, Jean Nicolet et Olivier Letardif -1618 puis Jean Godefroy-1626, tous arrivés avec Champlain pendant un de ses voyages. Il leur donna pour mission de découvrir le pays, d'établir des liens avec les populations autochtones et de comprendre leurs langues et leurs coutumes pour devenir des *truchements*, comme on disait à l'époque.

Trois d'entre eux surtout furent des explorateurs remarquables : Brulé, Marsolet et Nicolet.

#### **Etienne Brulé**

Parti vers le Canada, à vingt ans de Champigny sur Marne, dès 1608, il fut le premier *truchement* de Champlain en langue huronne. Ce pur coureur des bois, se mit à séjourner chez les Amérindiens dès 1611 et jusqu'à sa fin tragique, après 1630.

Bien que pratiquant la traite des fourrures pour le compte des compagnies de commerce, il resta très indépendant et sa vie reste entourée de mystère. « Ce personnage de roman d'aventure partagea la vie des Hurons, s'habillant comme eux, prenant femme indienne, adoptant leurs mœurs leur morale et leur mode de vie ».

Depuis le pays Huron, il fut le premier européen à s'aventurer vers les régions encore inexplorées des Grands Lacs. C'est lui qui découvrit ainsi le lac Ontario, l'actuel Etat du Michigan et le lac Supérieur, près duquel une rivière porte toujours son nom.

Il se rendit aussi, probablement, vers l'actuelle Pennsylvanie, puis vers la baie d'Hudson, déjà connue des Anglais.

En 1629, avec ses amis Marsolet et Godefroy, il se mit au service des frères Kirke, ces Anglais qui avaient pris possession du Québec. Quand la France reprit son territoire en 1632 (paix de Saint Germain), Champlain revenu de France les accusa de trahison et Brulé retourna au pays des Hurons. Aucun européen ne le revit, et il fut assassiné, puis mangé par des membres de la tribu huronne de l'Ours, dont il avait partagé la vie pendant vingt ans.

Un parc et une école publique de Toronto portent son nom, et on montre, ci-après, le monument érigé en son honneur.

*Monument érigé pour Etienne Brulé à Toronto*



*Plaque commémorant le passage d'Etienne Brûlé sur la rivière Humber, dans le parc Etienne Brûlé à Toronto (source : Wikipédia)*

*Né en France en 1595, ce génie de l'exploration arriva au Québec en 1608 il gagna le lac Huron puis il atteignit le lac Simcoe et enfin par la rivière Humber le lac Ontario en 1615. Ce monument commémore son voyage de découverte par la route de la Humber et honore le nom de celui qui fut le premier homme blanc à voir le lac Ontario.*



### Nicolas Marsolet

Fils d'un marchand bourgeois de Rouen, il était issu d'une famille protestante convertie au catholicisme. Arrivé au pays en 1613, avec Samuel de Champlain lors de son sixième voyage il l'accompagna dans son périple à travers le territoire jusqu'à l'île aux Allumettes (sur la rivière des Outaouais) en pays algonquin.

Comme Brulé, il s'intéressait plus à la traite des fourrures qu'à la colonisation du pays. Accusé de « collaboration » avec les Anglais, il revint en France, se maria et repartit en 1637 au Québec, où cette fois, il s'installa comme colon avec sa famille (il eut onze enfants) tout en continuant la traite, au point d'être appelé le *petit roi de Tadoussac*.

### Jean Nicollet

Arrivé en 1618 en Nouvelle France, avec Champlain lors de sa neuvième traversée (Champlain fit au total 27 (ou 23 ?) traversées de l'Atlantique nord !), Jean Nicollet, originaire de Cherbourg, passa deux ans chez les Algonquins (dans l'île des Allumettes) et neuf chez les Nipissings où il aura un enfant d'une mère nissipirienne, conformément au souhait de Champlain, qui souhaitait créer une société mixte.

Pendant l'occupation anglaise, il fit de la résistance avec les Hurons, et Champlain, à son retour de France, lui demanda d'aller vers le nord-ouest du Pays-d'en-Haut pour y rencontrer les tribus mal connues de cette région, et toujours pour tenter de trouver un passage vers la Chine.

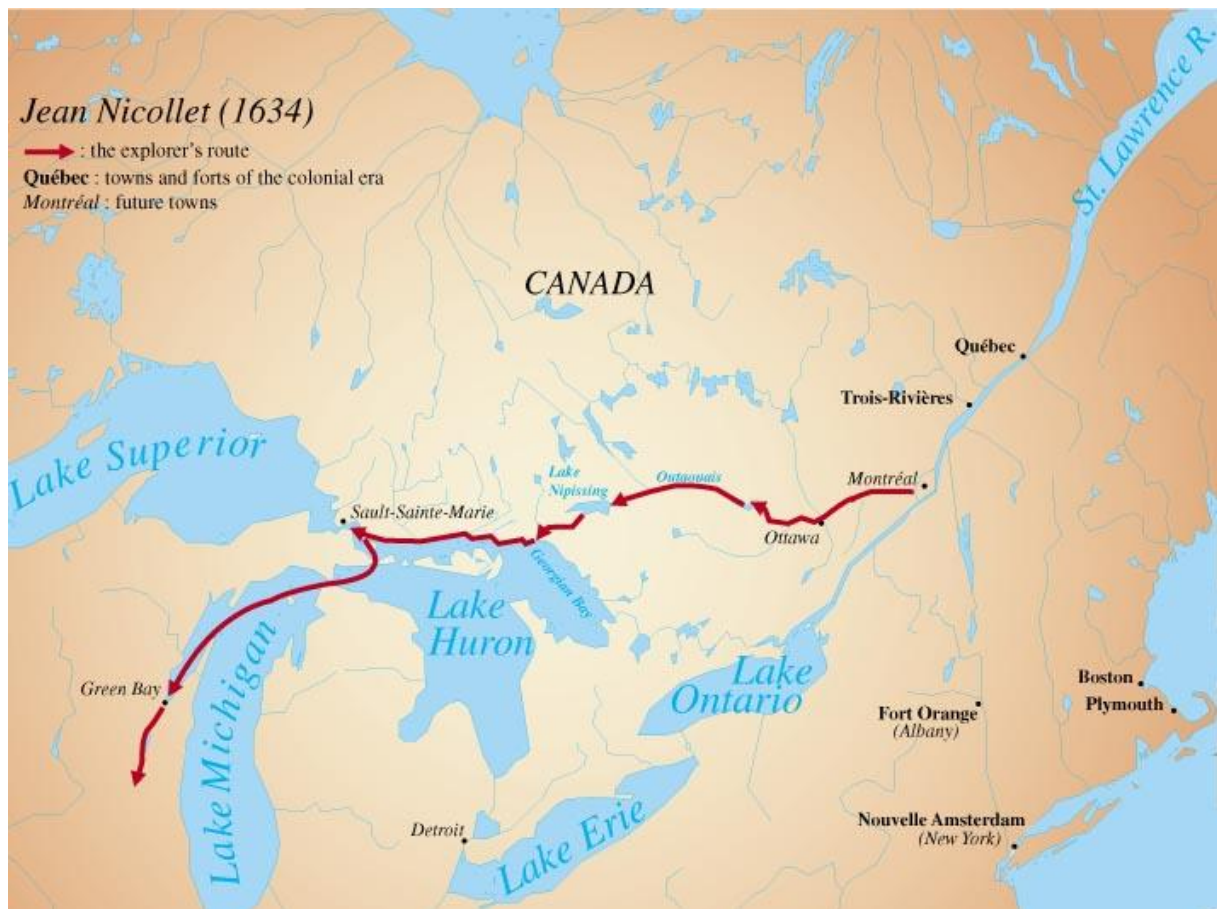
Selon certains, il se serait avancé vers l'ouest en 1634, aurait atteint le sud du lac Michigan et découvert le village indien de Checagou (futur Chicago<sup>8</sup>) puis remonté le long du lac, mais cette partie de son voyage ne figure pas sur la carte ci-dessous.

En tout cas, il est sûr qu'il parvint avec cinq indiens Algonquins, au fond de la Green Bay qu'il appela *Baie des Puants* (en raison de l'odeur de l'eau ?) au site probable de Red Banks.

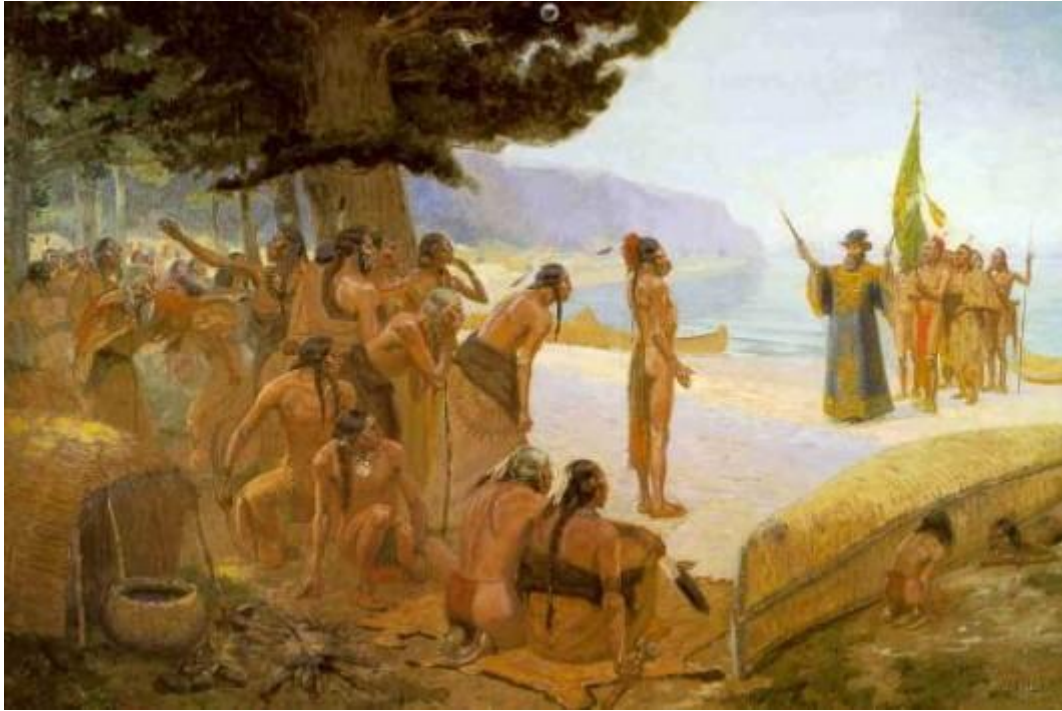
### *Jean Nicollet*



<sup>8</sup> Du mot indien (Miami) *Sikaawa* déformé par les Français en *Checagou* (oignon sauvage ou marécage). Officiellement le site fut découvert par Marquette et Joliet en 1673, qui l'appelèrent *Prairies*.



*Jean Nicollet, truchement (interprète) de Champlain*



***Arrivée de Jean Nicollet devant les indiens Winnegos dans sa tenue « chinoise ».***  
*Cette image a été reproduite sur un timbre édité à l'occasion du tricentenaire de l'Etat du Wisconsin.*

Il remonta ensuite la rivière des Renards (la Fox aujourd'hui) jusqu'au site de Menasha sur le lac Winnebago, où il fut bien reçu par les indiens Winnegos<sup>9</sup>, impressionnés par ses armes à feu et sa magnifique tenue chinoise (toujours l'idée du passage du nord-ouest vers la Chine, tellement recherché par Champlain).

Il n'alla pas plus loin, ses amis Algonquins voulant rentrer chez eux et il revint faire son rapport au gouverneur.

Il se maria ensuite avec Marguerite Couillard, et eut deux enfants, avant de se noyer en 1642 à 44 ans.

Nicolet fut le premier blanc à fouler la région du nord-ouest des Grands Lacs, et l'Etat du Wisconsin lui a rendu hommage en érigeant la statue que l'on a présentée.

Après Nicollet, aucun français ne revint au Wisconsin pendant plus de vingt ans, en raison de la menace iroquoise, d'ailleurs omniprésente pendant tout le siècle.

En 1653, le gouverneur de la Nouvelle France, Jean de Lauson, parviendra à conclure une paix précaire, et enverra vers le Wisconsin deux voyageurs qui deviendront célèbres au détriment de la France, en fondant la *Hudson Bay Company* au profit des Anglais (la baie d'Hudson avait été découverte dès 1607 par Henry Hudson).

<sup>9</sup> Ces Winnegos seront plus tard décimés par les épidémies, noyés en masse et massacrés par les Renards. Ces redoutables indiens étaient une des tribus Algonquins (avec les Potawotomis, Hurons, ou Ottawas) chassées vers l'ouest par les Iroquois. Une note en appendice montre comment les explorateurs et missionnaires les voyaient, en général en bien.

Toutefois avant de raconter les explorations de ces deux voyageurs, dont l'un d'eux a laissé son nom à une chaîne d'hôtels (Radisson), il est nécessaire d'évoquer les missions d'évangélisation des ordres religieux, qui sont indissociables des explorations.

### **Les premières missions des Jésuites et des Récollets (Note 6 sur les Ordres religieux)**

En 1611, deux pères Jésuites se rendirent à Port Royal en Acadie pour évangéliser le peuple algonquin local, les Micmac, mais une incursion anglaise détruisit la colonie.

En 1615, les Récollets eurent le monopole du travail missionnaire et le père Le Caron (celui de la première messe à Montréal) fut le premier à entrer sur le territoire Huron.

Toutefois, les Récollets appartenaient à un ordre mendiant, qui n'avait ni les moyens ni le désir de se lancer dans des activités de traite pour soutenir leurs missions, et ils invitèrent les Jésuites à les rejoindre, en dépit des réticences des commerçants en fourrure.

Le père Charles Lalemant fut donc chargé par l'Ordre d'établir une mission au Canada, où il se rendit en juin 1625, en compagnie notamment des pères Coton, Massé et de Brebeuf.

En 1629, tous les missionnaires furent rappelés en France en raison de la prise du Québec par les frères Kirke.

En 1632, après le départ des Anglais, Richelieu voulut confier les missions aux frères mineurs Capucins, qui déclinèrent l'offre, et les Jésuites retournèrent au Canada afin de reprendre leur œuvre avec Champlain, sous la direction du Père Paul Lejeune.

Et ils auront le monopole religieux de la colonie jusqu'en 1658, quand Monseigneur de Laval, arrivé à Québec en qualité de nonce apostolique, le révoqua, considérant que toutes ses paroisses devaient être des missions, et son clergé mobile.

En attendant, il faut rappeler que les « Soldats du Christ » voulaient lutter contre la Réforme protestante, en prônant, par l'exemple - jusqu'au martyre- et par la parole, des valeurs et des mœurs véritablement catholiques. Il fallait donc à leurs yeux bien connaître le pays et ses habitants pour transformer ces païens et leur mode vie barbare.

Ils ne faisaient pas d'illusions, comme en témoigne une lettre de Lalemant en 1626 à son frère : *la conversion des Sauvages demande du temps. Les premières six ou sept années sembleront stériles à quelques-uns...*

### **Les tentatives jésuites en Huronie**

Mais les Jésuites ne se découragent jamais, et pour réussir leur mission, ils s'attachèrent d'abord aux Hurons sédentaires, et déjà connus des Récollets, donc plus faciles à « gérer » que les Algonquiens nomades.

En 1626, Lalemant envoya chez eux le Père Brébeuf qui, trois ans plus tard, devint déjà un expert de leur langue et de leurs coutumes. Forcé de partir en 1629, il revint au Québec en 1633, enseigna un temps cette langue aux missionnaires, puis revint en pays Huron avec un autre missionnaire et des colons français.

Il devint alors le premier supérieur jésuite de la Huronie.

Avec ses collaborateurs, il se mit à se rendre, et même résider, dans les immenses cabanes des habitants pour bien les préparer à une conversion solide et durable, tout en élaborant un dictionnaire et une grammaire de leur langue.

En même temps, il s'attacha en 1636, avec Lejeune, à mettre en place à Québec un séminaire chargé de former de jeunes enfants hurons (puis d'autres nations) pour en faire des chrétiens fervents et exemplaires, mais les résultats furent décevants.



En Huronie, les missionnaires furent bien acceptés et écoutés en échange de relations commerciales privilégiées (toujours les fourrures) et d'une protection contre les incursions de leurs ennemis iroquois.

Malheureusement, des épidémies de variole et de dysenterie ravagèrent les Amérindiens, alors que les missionnaires y échappaient, et le père Brébeuf finit par devenir un sorcier dangereux et menacé de mort, au point de devoir être remplacé un temps par Lalemant en 1638.

Changeant de stratégie, celui-ci regroupa les Français, laïcs et religieux, dans le village fortifié de Sainte Marie des Hurons, alors que le conflit avec les Iroquois ne cessait de s'aggraver.

En 1649, ces derniers envahirent le territoire huron, pillant et massacrant à tout va, grâce notamment aux armes à feu que leurs amis Hollandais avaient fournies.

Le 16 mars 1649, le village où résidaient plus de soixante français (sur les 300 de toute la colonie !) fut attaqué par des centaines d'Iroquois. Brébeuf, ainsi que Lalemant, furent capturés, horriblement torturés et tués<sup>10</sup>.



*Le martyre de Brebeuf et Lalemant*

<sup>10</sup> Tous deux furent d'abord sauvagement battus, puis on leur arracha la chair des bras et des jambes jusqu'aux os et ils furent aspergés d'eau bouillante pour ridiculiser le baptême. Les Iroquois placèrent également des haches incandescentes autour de leurs bras et de leurs ventres et leur arrachèrent les lèvres pour les empêcher d'invoquer Dieu. Enfin, ils furent scalpés et on leur arracha le cœur pour sans doute le dévorer.



# RELATION

DE CE QVI S'EST PASSE  
DE PLUS REMARQVABLE  
AVX MISSIONS DES PERES  
De la Compagnie de IESVS

E N . L A

## NOVVELLE FRANCE,

és années 1662. & 1663.

*Enuoyée au R. P. André Castillon, Pro-  
vincial de la Prouince de France.*



A P A R I S,

Chez SEBASTIEN CRAMOISY, Et SEBAST.  
MABRE-CRAMOISY, Imprimeurs ordinaires  
du Roy & de la Reine, rue S. Jacques,,  
aux Cicognes.

M. DC. LXIV.

AVEC PRIVILEGE DV ROY

TITLE-PAGE — JESUIT RELATION OF 1662-1663

Brébeuf et Lalemant seront canonisés en 1930 avec six autres martyrs, dont le père Jogues et Brébeuf deviendra, en 1940, le Saint Patron du Canada. Les survivants se réfugièrent sur une île voisine, où ils vécurent un an dans une pénurie absolue avant de parvenir à se réfugier au Québec.

La confédération huronne était détruite et les Iroquois maître du terrain, ce qui explique l'interruption des explorations vers les grands lacs, et la fuite des restes de tribus survivantes vers l'actuel Wisconsin.

Une fois la paix rétablie (1654), les Jésuites en profitèrent pour tenter de prendre contact avec les Iroquois (Onontagués) et de 1656 à 1658 une mission s'installa même à Gannentaha (près du lac aujourd'hui appelé Onontagua) pour y réunir des Iroquois partisans d'un rapprochement et des Hurons baptisés. Mais une partie des Iroquois (surtout les Agniers) y étaient hostiles et les Français durent s'enfuir.

### Les tentatives de Réductions au Québec

Pendant la même période, les Jésuites voulurent sédentariser les tribus nomades de la famille des Algonquiens, principalement les Algonquins et les Montagnais, pour réussir à les convertir et aussi regrouper des Hurons et certains Iroquois.

Il s'agissait toujours de construire des communautés catholiques meilleures et même exemplaires.

Les Jésuites tentèrent donc, entre 1638 et 1652, de créer cinq *Réductions* au Québec (Sillery, La Conception notamment) un peu sur le modèle de celles créées au Paraguay, c'est-à-dire des villages qu'ils contrôlaient.

En échange de vivres et de protection, ils s'efforcèrent par tous les moyens, et même la coercition physique, d'obliger ces nomades à abandonner leurs croyances jugées superstitieuses. Ce fut en vain, et les Jésuites estimèrent peu à peu préférable de les accompagner pendant leurs déplacements.

### Les Relations des Jésuites et la cartographie

Les explorateurs jésuites s'efforcèrent, dès 1616, d'accumuler des informations sur les pays découverts, et de communiquer leur expérience à leurs supérieurs de France grâce à des *Relations*, très régulièrement rédigées de 1632 à 1672. Editées en Anglais, en 73 volumes, à la fin du XIX siècle, elles constituent une mine d'informations culturelles, sociales, linguistiques et anthropologiques sur toutes les populations rencontrées.

Ils dessinèrent aussi de nombreuses cartes sur tout le territoire allant du Québec aux Grands Lacs, qui seront largement utilisées par tous les voyageurs.

Mais il serait très injuste d'oublier Champlain lui-même, aussi un grand géographe, à qui on doit notamment une carte du Québec en 1632, et les autres géographes « laïcs » qui travaillèrent largement à partir des indications données par les Jésuites, les autres religieux et les explorateurs.

On en donne dès maintenant un premier aperçu, développé dans notre Appendice consacré à la cartographie de la Nouvelle France.

Jean Bourdon fit ainsi, en 1646, une carte manuscrite montrant l'emplacement des tribus indiennes de Nouvelle France, ce qui contribua à l'élaboration en 1656 de la première carte présentant le résultat de l'ensemble des explorations jésuites par le géographe du roi Nicolas Sanson d'Abbeville.

On donne une liste, évidemment non exhaustive, de cartes aujourd'hui peu à peu numérisées par la Bibliothèque Nationale, et on montre plusieurs d'entre elles, qui révèlent l'état de nos connaissances sur les Pays-d'en-Haut et la vallée du Mississippi, au XVII<sup>e</sup> siècle, avant la redécouverte de la Louisiane :

- Champlain, 1632
- Sanson d'Abbeville, 1656
- Bressani<sup>11</sup>, 1657 (reproduction de médiocre qualité), qui évoque (dans un cartouche), le martyr de Brébeuf et de Lalemant, car les cartes du temps, ornées de dessins, étaient souvent de petits chefs d'œuvre graphiques.
- Dablon et Allouez, auteurs de la carte dite *des Jésuites*, datée de 1673, qui n'est pas ornée, mais d'une remarquable exactitude (suivie par un résumé du travail de Marie de Saint Jean d'Ars)
- Coronelli, 1688
- Franquelin, hydrographe du roi, 1688.

Une liste, réduite, des cartes de notre territoire sudiste au XVIII<sup>e</sup> siècle est également donnée en Appendice, avec, notamment, les travaux des géographes Delisle, Bellin, Broutin et Bourguignon d'Anville, dont la collection de 10 000 cartes (300 sur l'Amérique du nord) est restée deux siècles à l'état de manuscrits enfermés dans des placards.

Pour rester au chapitre des cartes « d'époque », on présente, toujours en Appendice, les cartes d'ensemble de la Nouvelle France dressées par Delisle en 1718 et Bellin en 1764, qui révèlent nos connaissances limitées des Territoires de l'ouest du Mississippi au XVIII<sup>e</sup> siècle.

Enfin, pour raisons de clarté, on a fait réaliser par une cartographe d'aujourd'hui, Madame Claude Dubut, des cartes originales modernes qui montrent :

- les forts ou postes de traite, et les Missions jésuites de la Nouvelle France, établis au fil des années autour des Grands Lacs et dans la vallée du Mississippi aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles : Missions du Saint Esprit, de Saint François Xavier, de Saint Ignace, de Sainte Marie des Hurons ou de l'Immaculée Conception...En règle générale, postes et missions voisinaient !
- les parcours présumés de plusieurs explorateurs de l'ouest du Mississippi (Du Tisne, La Harpe, Bourgmont, les frères Mallet), généralement accompagnés de missionnaires, jésuites ou relevant d'autres Ordres.

### **Reprise des expéditions de traite et de découverte en 1654 :**

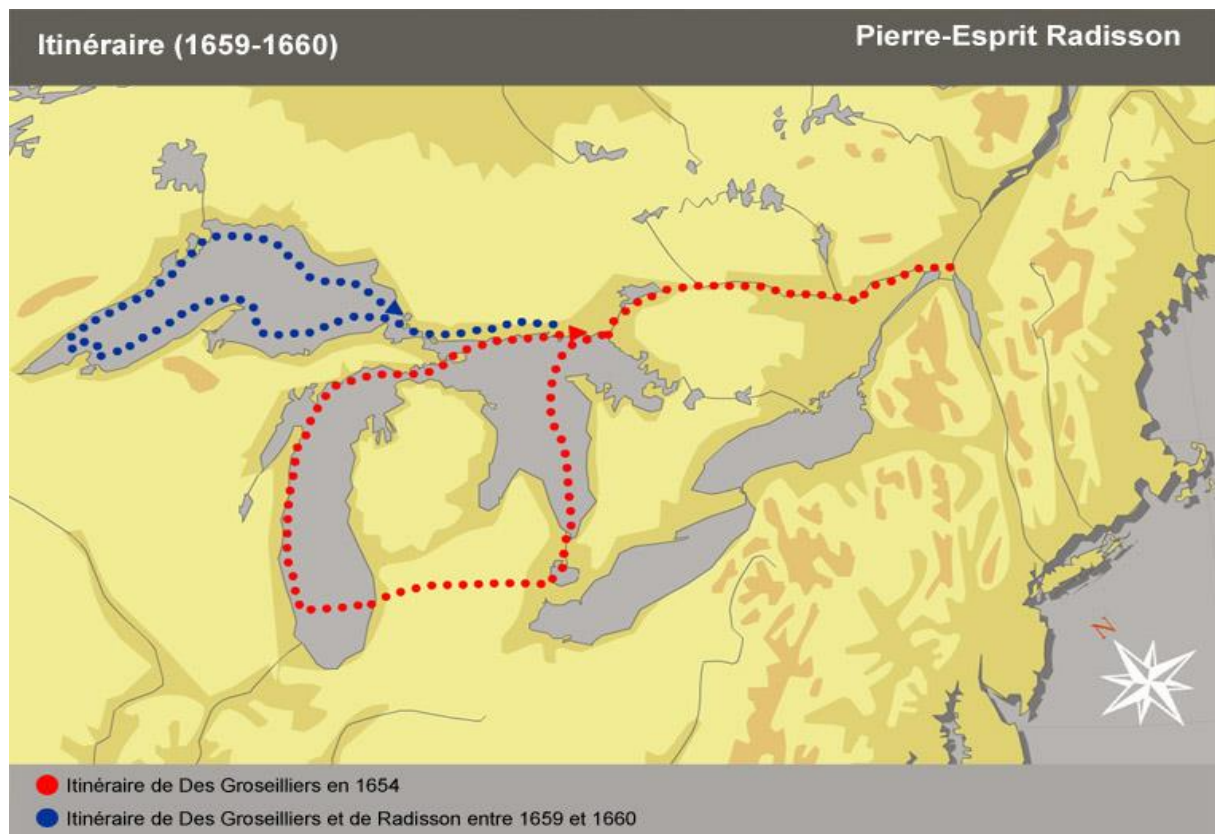
Première expédition de Pierre Esprit Radisson et (sans doute) Médard Chouart des Groseillers

En 1653, le gouverneur Jean de Lauzun (arrivé en 1651) parvint à signer la paix précaire que l'on a déjà évoquée, avec les Agniers<sup>12</sup>, mais les Iroquois contrôlaient la route des fourrures, la petite colonie végétait et les colons voulaient s'en aller.

---

<sup>11</sup> Bressani était un italien, prêtre jésuite, missionnaire en Nouvelle France (1642), capturé, torturé par les Iroquois, puis vendu en esclavage aux Hollandais, il revint à Rome où le pape Innocent XII demanda la faveur de baisser ses phalanges amputées par les Iroquois. Le pape l'autorisa ensuite à dire la messe malgré ses blessures, comme il l'avait fait avec le père Jogues. Bressani revint ensuite au Canada de 1645 à 1650 avant de retourner définitivement en Italie où il fit paraître sa belle carte détaillée de la Nouvelle France en 1657. On peut d'ailleurs se demander comment il fit avec ses phalanges amputées !

<sup>12</sup> Si précaire qu'en mai 1656, les mêmes Agniers, jaloux de notre rapprochement avec les Onontagués attaquèrent et massacrèrent les Hurons de l'île royale, puis vinrent nous « insulter » sous les murs de Québec, sans que le gouverneur s'y oppose. Il n'en avait pas les moyens !



Le gouverneur tenta alors de s'attribuer le monopole de la commercialisation des fourrures, interdit tout départ sans son autorisation et expédia vers l'intérieur en 1654 deux de ses partisans, Médard Chouart des Groseilliers et Pierre Esprit Radisson

Ce comportement choqua les habitants qui se plaignirent au Roi, mais en attendant sa réponse l'expédition se mit en route.

Les deux « chargés de mission » étaient beaux-frères et on n'est pas certains que Pierre Esprit Radisson ait été le compagnon de route de Médard lors de leur première expédition. Il le prétend cependant, au point d'avoir écrit un journal de route en (mauvais) anglais.

Ils arrivèrent en tout cas au fond de la baie des Puants, où ils établirent une sorte de camp de base avant d'explorer pendant *four months* la région vers le sud, sans doute jusqu'au site de la ville actuelle de Milwaukee, en allant de rivière en rivière, au petit bonheur.

On ne sait pas où.

Mais ils furent éblouis par ce territoire sauvage et magnifique, l'actuel Wisconsin, et Radisson l'a décrit avec émotion.

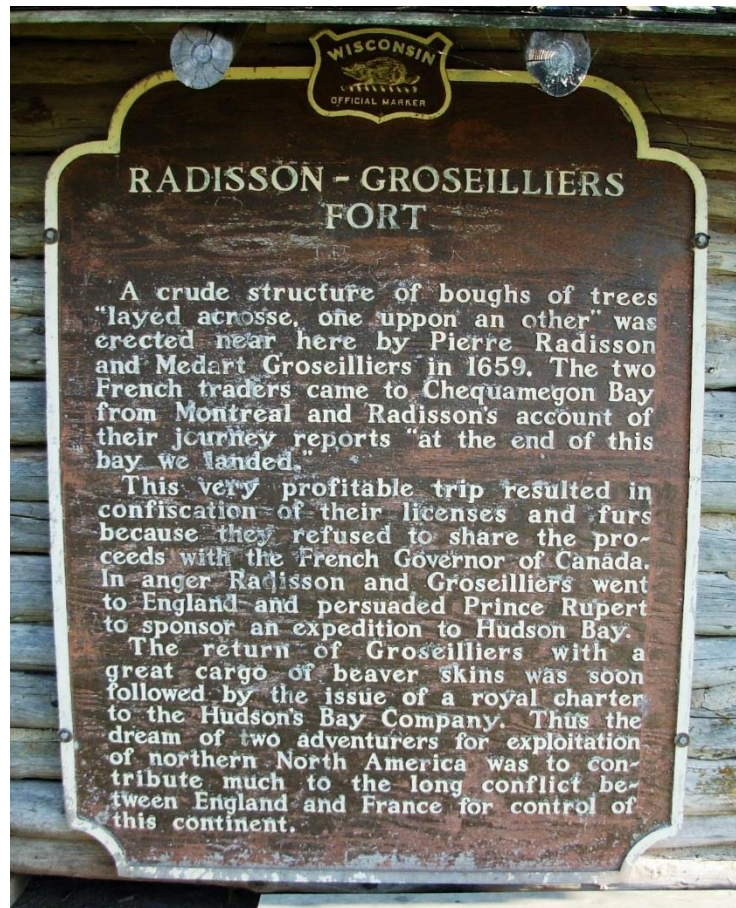
*The country was so pleasant, so beautiful that it grieved me to see that the world could not discover such enticing country to live in.*

Et il eut une remarquable vision d'avenir: *the Europeans fight for a rock in the sea; what laborinth of pleasure should millions of people have instead that millions complain of misery and poverty.*

Radisson et Groseillers firent une ample moisson de fourrures et revinrent au Québec en 1656, où ils déchargèrent leur cargaison.

Le cupide gouverneur, contesté, et alors placé sous contrôle par le roi, s'attribua une part des fourrures et revint en France se justifier, laissant la colonie à son fils Charles (qui s'en alla l'année suivante).

*Le site de la cabane de Groseilliers et Radisson près d'Ashland dans la baie de Chequamegon ou du Saint Esprit*



*Une structure primitive de rondins empilés les uns sur les autres fut construite près de cet emplacement par Pierre Radisson et Médard des Groseilliers en 1659. Les deux traitants français arrivèrent dans la baie de Chequamegon en venant de Montréal. Selon le récit de Radisson, ils débarquèrent à l'extrémité de cette baie.*

*Ce fructueux voyage aboutit cependant à la confiscation de leurs permis et de leur stock de fourrures car ils avaient refusé de partager avec le gouverneur.*

*Furieux, Radisson et Groseilliers se rendirent en Angleterre et persuadèrent le prince Rupert de sponsoriser une expédition vers la baie d'Hudson.*

*Le retour de Groseilliers avec une importante cargaison de castors amena une charte royale créant la Hudson Bay Company. Ainsi le rêve des deux aventuriers d'exploiter les richesses de l'Amérique du Nord contribuèrent à exacerber le long conflit franco anglais pour le contrôle du continent.*



## Deuxième expédition de Radisson et Groseillers

Les deux beaux-frères repartirent en 1659, mais cette fois et c'est important, sans la permission du nouveau gouverneur, Pierre de Voyer d'Argenson.

Accompagnés par des Indiens Ottawas, ils prirent la route du nord par Sault Sainte Marie et la rive sud du lac Supérieur. Parvenus dans la baie du Saint Esprit, ou de Chequamegon, ils construisirent une cabane à cinq kilomètres d'Ashland, (voir le panneau sur le site) qu'ils équipèrent d'un système de clochettes pour ne pas être surpris dans leur sommeil.

A partir de là, et grâce à leur matériel de troc, ils firent le trafic des fourrures avec les indiens Ottawas (appelés *Court oreilles* par Radisson) et les accompagnèrent jusqu'à leur village, où ils subirent avec eux, pendant l'hiver, dans leurs huttes enfumées, une famine terrible car la neige trop molle ne permettait pas de chasser. Comme tant d'autres, missionnaires ou coureurs des bois, ils furent réduits à manger de l'écorce ou de la mousse des arbres, et le cuir des fourrures.

Sauvés grâce au retour du gel, ils assistèrent à une grande réunion des tribus indiennes, la *Fête des Morts*, sur un site qu'ils appelèrent *Eau Claire* (aujourd'hui une petite ville au sud du lac Supérieur).

Ils y rencontrèrent les Sioux, les admirèrent et les suivirent sur leur territoire, en traversant le Mississippi sans le savoir. Ils rencontrèrent ensuite les indiens Crees (ou Cris) qui habitaient plus au nord vers la baie d'Hudson.

*La plaque commémorative de la fondation de la mission Saint François Xavier construite pendant l'hiver 1670/1671 dans l'actuelle ville de Pere.*



***Près de cet endroit se trouvait la chapelle de Saint François Xavier, construite pendant l'hiver 1670/1671 par le père Claude Allouez pour être au cœur de sa mission d'évangélisation des Indiens du Wisconsin.***

***Ce panneau à sa mémoire a été réalisé par les habitants de Pere et dévoilé par la State Historical Society of Wisconsin en septembre 1899.***

Fascinés par les belles fourrures blanches du Nord, ils organisèrent avec eux un trafic de troc à leur poste du Saint Esprit, puis revinrent à Montréal, où ils furent accueillis au son des cloches et des applaudissements, car les navires présents pouvaient partir avec une bonne cargaison. Hélas pour eux, le gouverneur, qui, lui, était furieux, les mit un temps en prison et confisqua leurs fourrures.

Groseillers et Radisson allaient finalement offrir de ce fait leurs services aux Anglais et fonder en 1670 la *Hudson Bay Company*, dont les comptoirs de traite allaient livrer au commerce français une terrible concurrence. Il est vrai qu'ils avaient tenté d'éviter cette catastrophe, avant et après 1670, mais qu'ils s'étaient heurtés plusieurs fois à l'inconséquence des Français.

Lemoyne d'Iberville attaquera, à la fin du siècle, les comptoirs anglais de la baie, s'emparera un temps de plusieurs d'entre eux, mais ne les ruinera pas définitivement, et la France finira par les abandonner aux Anglais lors du traité d'Utrecht en 1713, mettant fin à la guerre de Succession d'Espagne.

Quant à Groseillers et Radisson, ils furent libérés, et repartirent vers le Wisconsin avec d'autres français, dont le Père Menard, un missionnaire jésuite, qui, le 15 octobre 1660, célébra la première messe de l'Ouest, dans la bien-nommée baie du Saint Esprit (il disparut peu de temps après et ne fut jamais retrouvé).

### **Fin du monopole des Jésuite en 1658 mais poursuite de leurs explorations d'évangélisation et de découverte**

François de Montmorency Laval, vicaire apostolique de la Nouvelle France, arrivé au Québec en 1659, (il sera ensuite le premier évêque de Nouvelle France en 1674) mit un terme au monopole des Jésuites.

Et peu à peu, tous ses héroïques religieux (toujours en grande majorité Jésuites) réussirent à créer ou consolider leurs missions, qui deviendront des centres d'évangélisation, de précieuses étapes pour tous les voyageurs. Elles ne seront plus, en revanche, des *réductions*, vite jugées inadaptées à ces tribus indiennes de la Nouvelle France.

Le réseau bien structuré des Jésuites, leur présence dans les postes les plus éloignés, leurs nombreuses expéditions, leurs contacts avec les tribus indiennes, serviront cependant de précieux relais d'information entre les principaux postes et les centres de pouvoir, Québec et plus tard la Nouvelle Orléans.

Leur rôle dans la colonisation sera majeur.

Parmi ces grands missionnaires explorateurs, il faut saluer Claude-Jean Allouez, arrivé au Québec en 1658 et la carte « dite des Jésuites » qu'il réalisa en 1673, probablement avec l'autre grand missionnaire Dablon.

On la présente en Appendice et on y a joint un résumé des remarquables commentaires de Marie de Saint Jean d'Ars sur les observations faites par eux sur les tribus indiennes voisines du lac Supérieur, regroupées sous le nom générique des Outaouïacs.

Ils ont aussi fait une description étonnante du beau pays des Illinois, qui fera partie de la Louisiane à partir de 1717.

Claude- Jean Allouez

En 1665, il fonda la Mission du Saint Esprit (on n'oublie pas le père Menard qui le mérite bien) à l'ouest du lac Supérieur, où, en 1693, sera édifié le fort La Pointe<sup>13</sup> (sur l'île Madeline), qui devait fonctionner de 1693 à 1698, puis de 1718 à 1759.

A son retour à Québec, Allouez signala l'intérêt de fonder une autre Mission à l'endroit qui allait devenir la ville de Sault Sainte Marie. C'était un nœud de communication important et un lieu de rassemblement de très nombreux amérindiens

C'est pourquoi, le père Jacques Marquette fut chargé d'y fonder, en 1668, une chapelle et une maison fortifiée. Il remplaça ensuite Allouez à la Mission du St Esprit, mais pas pour longtemps, car il fut obligé de l'abandonner rapidement, en raison de l'état de guerre avec des tribus.

Allouez alla pour sa part, avec le Père André, fonder la Mission Saint François Xavier, initialement à Oconto puis aux rapides des Pères, où se trouve aujourd'hui la ville de Père (voir là plaque y commémorant le père Allouez) à l'endroit où la Fox se jette dans le lac Michigan (ou des Illinois). La mission était bien placée parmi plusieurs tribus que Allouez visita. Les Menomonees furent faciles à évangéliser de même que les Miamis (région de Portage) qui eurent droit aussi à leur Mission Saint Jacques, qu'ils décorèrent magnifiquement de fourrures et de colliers. Marquette sera ravi d'y trouver une belle croix quand il fera le portage entre la Fox et la Wisconsin. En revanche, les Renards plutôt hostiles ne pensaient qu'à se battre. Qu'à cela ne tienne, Allouez leur édifia une belle croix et leur raconta l'histoire de la conversion de Constantin en 312: l'apparition dans le ciel la veille d'une bataille, qui sera victorieuse, du fameux chrisme *par ce signe tu vaincras*, que Allouez fit graver. Pas de doute, il savait s'y prendre...Mais les Renards, par la suite durent sans doute trop l'imaginer dans le ciel car ils en feront voir de toutes les couleurs à la Nouvelle France, qui finira par... les vaincre, (l'histoire ne dit pas si nos soldats avaient aperçu le signe) en 1735 seulement.

On va évoquer, bien entendu, la personnalité du père Marquette et de son compagnon de route Louis Joliet et leur célèbre découverte du Mississippi en 1673.

Mais avant cette grande aventure, en 1669, le père Claude Dablon fit de Sault Sainte Marie le centre des activités missionnaires dans les *Pays- d'en- Haut* pour évangéliser les Outaouais.

C'est là, le 4 juin 1671, que le commissaire Daumont de Saint Lussou, envoyé par l'intendant Talon, présida la cérémonie de prise de possession symbolique par le Roi de France de tout cet immense territoire découvert ou à découvrir.

Il était accompagné notamment de Dablon, d'Allouez et aussi de l'ex jésuite devenu coureur des bois Nicolas Perrot, à la tête d'une société commerciale pour les fourrures et la recherche de mines, surtout celles de cuivre.

C'est lui qui s'était chargé d'envoyer des émissaires afin de faire venir des représentants des tribus indiennes.

Nous le retrouverons après l'aventure de nos deux découvreurs du Mississippi pour lui réserver la place qu'il mérite.

---

<sup>13</sup> Il fut bâti ,à la demande du gouverneur Frontenac, par Charles Le Sueur (voir le paragraphe qui lui est consacré). Au cours de cette deuxième période, il sera commandé par le fils de l'explorateur, Pierre Gaultier de Varennes et de La Vérendrye, dont on évoquera les expéditions vers les Montagnes Rocheuses, plusieurs décennies avant celles des américains Lewis et Clark.



Certes, son histoire concerne relèvent surtout de celle du Québec, mais il devait jouer un rôle important, surtout après 1685, dans la découverte et la défense des territoires des Grands Lacs, stratégiquement situés entre le Québec et cette Louisiane, qui sera *donnée* au Roi en 1682 par Cavelier de La Salle.

#### La cérémonie du 4 juin 1671 et les Missions jésuites des Grands Lacs

Les 14 nations amérindiennes finalement représentées devenaient les sujets du Roi, mais elles virent probablement dans la cérémonie une sorte de pacte relatif à la traite des fourrures, avec l'invocation d'un nouveau *manitou*.

Cette cérémonie (voir la gravure, semblable à celle de la prise de possession de la Louisiane par Cavelier de La Salle) marque en fait le début des grandes explorations qui mèneront à la baie du Nord (future baie d'Hudson), au Golfe du Mexique et vers l'ouest aux montagnes Rocheuses.



*La cérémonie du 4 juin 1671 par Daumont de Saint Lussion*

Le père Allouez, qui bénéficiait d'un immense prestige, et parlait les langues indiennes avait fait la harangue de circonstance. Il faut bien noter au passage qu'il n'existait aucun livre, aucun dictionnaire, ni aucun écrit pour les diverses langues amérindiennes. Les missionnaires s'efforcèrent d'en réaliser à partir de leur apprentissage des langues écrites.

On estime qu'en 24 années d'apostolat (il mourut en 1689) le linguiste Marquette avait parcouru en tous sens la région des grands lacs (et dans quelles conditions...), où ses ouailles de plus de vingt nations étaient dispersées et errantes, et baptisé de ses mains plus de 10 000 néophytes.

En 1670, le père Dablon avait fondé la première mission Saint Ignace sur l'île de Mackinac mais en juillet 1671, elle fut transférée par le père Jacques Marquette sur la péninsule Saint Ignace (voir la carte moderne).

En 1671 également, Allouez et le père André fondèrent la mission Saint François Xavier, à la Baye, une petite chapelle, détruite par les Amérindiens en 1672 puis reconstruite en 1676 par le père Albanel et l'explorateur Perrot.

En 1679, le feu détruisit, comme on sait, l'édifice et les précieuses fourrures de Perrot. Encore reconstruite elle fut placée sous la responsabilité du père Henri Nouvel.

Elle fut agrandie en 1686 et même dotée par Perrot d'un superbe ostensor en argent qui sera bien plus tard retrouvé (photo jointe). Elle sera cependant encore une fois détruite par les Iroquois en 1687.

Les Jésuites se replièrent alors à l'abri du nouveau fort Saint François, près de la ville actuelle de Green Bay, à ne pas confondre avec le fort La Baye construit en 1717 à l'emplacement de l'ancienne mission.

Le père Nouvel, décédé en 1701, fut remplacé par le père Chardon, dernier supérieur de la mission, abandonnée de même que le fort en 1728.

Et, en anticipant un peu sur le cours de l'histoire, il nous faut citer aux Illinois la Mission de l'Immaculée Conception, fondée en 1703, autour duquel s'installera le village de Kaskaskia un des centres d'évangélisation des plus actifs de la Haute Louisiane et le premier fort de Chartres.

Mais revenons au père Marquette, qui exerça sa mission à Saint Ignace pendant deux ans et la quitta en mai 1673 avec Louis Joliet pour la grande exploration au cours de laquelle ils découvrirent et descendirent le Mississippi jusqu'au-delà du confluent avec l'Arkansas, par 33 degrés de latitude nord (la Nouvelle Orléans est sur le 30<sup>ème</sup> parallèle).

Nous allons l'évoquer, car elle représente une étape très importante vers la découverte de la Louisiane.

## **Les deux découvreurs du Mississippi : Marquette et Joliet**

Jacques Marquette

Né à Laon (ancienne capitale de la France carolingienne, alors en Picardie) le 10 juin 1637, il entra chez les jésuites en 1654, fut ordonné prêtre en 1666 et partit aussitôt pour le Québec, où il se mit à apprendre les langues indiennes. Il en parlera six.

En 1668, comme on l'a vu, il partit rejoindre le père Dablon à la Mission Sainte Marie puis à la mission du Saint Esprit au fond du lac Supérieur mais la quitta rapidement et retourna à Sainte Marie, où il prononça ses vœux perpétuels.

Il se rendit ensuite à la Mission Saint Ignace, qu'il déplaça de l'île de Mackinac vers le côté nord du détroit de Mackinac (là où se trouve l'actuelle chapelle). En 1683, les Français y construiront le fort de Buade, en fait un poste de traite pour protéger la Mission<sup>14</sup>.

Il y exerça son apostolat jusqu'en 1673, date de son départ pour sa grande expédition de découverte du Mississippi, dont on va parler.

On ne sait pas exactement à quelle date Marquette et Louis Joliet parlèrent ensemble pour la première fois du « grand projet » de découverte du fleuve inconnu qui se déversait, peut-être, dans la grande mer de l'ouest ou *mer Vermeille*.

---

<sup>14</sup>Ce fort sera évacué en 1701 par La Mothe Cadillac, au profit du fort Pontchartrain du Détroit, à la suite de l'effondrement du marché des pelleteries en France. La Mission, brûlée en 1705, sera ouverte de nouveau en 1712 puis déplacée en 1741 sur la rive sud du détroit de Michilimackinac, où se trouvait depuis 1715 un nouveau fort (il sera pris d'assaut par l'Amérindien Pontiac, révolté contre la cession de la Nouvelle France aux Anglais). La zone du site initial de la Mission fut peu à peu repeuplée au début du XIX<sup>e</sup> siècle et une seconde mission édifiée. En 1877, le site exact de la première mission fut découvert. Une statue y fut érigée et l'ensemble du lieu devint le Père marquette city park..

Il est probable que ce fut en juin 1671 à Sault Sainte Marie, car ils s’y trouvaient tous deux lors de la cérémonie du 4 juin. Cependant, c’est bien Louis Jolliet qui fut chargé officiellement de l’expédition par l’intendant de la Nouvelle France, Talon. Mais qui était-il, et pourquoi reçut-il cette mission ?

### Louis Jolliet

Né près de Québec en 1645, il était, lui, un pur canadien, fils d’un membre de la Compagnie des *Cent Associés* (fondée par Colbert). Il fit ses études au Séminaire de Québec, mais il était surtout intéressé par la musique, au point de devenir plus tard premier organiste de la cathédrale de Québec, et il quitta le séminaire dès 1667.

Après un bref voyage en France, il revint au Québec en 1668 et décida de devenir traitant en fourrures.



*Louis Jolliet*

L’intendant Talon connaissait les qualités du jeune homme et il proposa au nouveau gouverneur Frontenac de l’envoyer découvrir le mythique fleuve de l’ouest et les nations indiennes susceptibles de s’allier avec les Français pour exploiter les richesses de ces territoires encore très mal connus.

Jolliet s’enthousiasma pour le projet qu’il devait cependant auto financer grâce aux revenus d’une compagnie de commerce fondée avec quelques hommes d’affaires canadiens, dont son frère Zacharie.

Il se rendit ainsi à Michilimackinac, où il arriva le 8 décembre 1672, transportant, écrit Marquette, *les ordres de Monsieur le comte de Frontenac Nostre Gouverneur et de M Talon nostre intendant pour faire avec moy cette decouverte. Je fus d'autant plus ravy de cette bonne nouvelle que je vois que mes desseins alloient etre accomplis*

Pendant l'hiver 1672/1673, ils préparèrent ensemble leur expédition.

Un extrait des Voyages et découvertes du P. Jacques Marquette relate ces préparatifs :

*...Nous prîmes toutes les connaissances que nous pûmes des Sauvages qui avaient fréquenté ces endroits- là, et même nous traçâmes sur leur rapport une carte de ce nouveau pays, nous fîmes marquer les rivières sur lesquelles nous devons naviguer, les noms des peuples et des lieux par lesquels nous devons passer, le cours de la grande rivière et quels rumbes de vent nous devons tenir quand nous y serions ( Un rumb de vent est un secteur de 1/32 de la rose des vents ouvrant un angle de 11°25 délimité par deux directions.)*



*Statue du père Jacques Marquette à Michilimackinac*

## La grande découverte

Les deux hommes partirent le 17 mai 1673 de la Mission Saint Ignace avec sept hommes, dans deux canots. Il est probable que parmi les cinq hommes se trouvaient des associés de Jolliet dans sa compagnie de traite.

Mais nous ne disposons que de la *Narration* écrite au retour des missionnaires et publiée dans les *Relations inédites de la Nouvelle France*, ce qui ne nous permet pas d'établir une liste des participants ni de la chronologie de l'expédition.

On sait cependant que les explorateurs longèrent la rive nord du lac Michigan puis la rive occidentale de la baie des Puants (actuelle *Green Bay* et alors connue sous le nom de Baie Verte) et débarquèrent à la Mission Saint François Xavier.

De là, ils empruntèrent la rivière des Renards jusqu'à un village des *Mascoutens* (*Nation de feu*) atteint après vingt jours de navigation et apprirent l'existence, à proximité, d'un affluent du Mississippi. Avec l'aide de deux guides Miamis, ils firent un portage d'une demi-lieue (2 km) pour atteindre la rivière Meskousing, c'est-à-dire Wisconsin.

Après l'avoir descendue sur plus de 150 km, ils arrivèrent à la hauteur de l'actuelle ville de Prairie du Chien et entrèrent heureusement dans le Mississippi *avec une joie que je ne peux pas expliquer* dit Marquette. Le site est aujourd'hui presque inchangé, et on en reparlera à propos de Nicolas Perrot qui y construisit plus tard le fort Saint Nicolas (voir photo).

Poursuivant leur navigation sur la Grande Rivière, ils s'émerveillèrent devant les paysages composés *d'îles plus belles et couvertes des plus beaux arbres* et de plantes inconnues, et aussi devant une faune extraordinaire, *cygnes sans ailes, poissons monstrueux*, imposants troupeaux de bisons... Mais pendant ces huit à dix jours ils ne virent aucun amérindien.

C'est finalement à l'embouchure de la rivière Des Moines qu'ils aperçurent un premier village de la tribu Illinois. Marquette et Jolliet s'aventurèrent seuls vers ce village, celui des Péorias, où ils reçurent un accueil chaleureux. Selon la *Narration*, un vieil homme prononça la phrase demeurée célèbre : *Le soleil n'est jamais aussi éclatant, ô Français que lorsque tu viens nous voir*.

En route, les explorateurs découvrirent deux rivières imposantes qui venaient se jeter dans le fleuve : le Missouri et l'Ouabouskigou (Ohio) et ils furent encore très bien accueillis par les Amérindiens.

Après avoir parcouru plus 1 800 km et dépassé l'embouchure de l'Ohio, ils ne tardèrent pas à constater que le climat, la faune et la flore se métamorphosaient rapidement.

Ils furent aussi de moins en moins bien accueilli par les populations Amérindienne, méfiantes, voire hostiles.

De plus, Marquette, bien que maîtrisant ses six langues indiennes, ne parvenait plus à se faire comprendre.

Pour leur dernière escale, ils débarquèrent au village des Quapaws, sur la rive droite du fleuve, près de l'embouchure de la rivière Arkansas. L'endroit situé à 670 km au sud de l'Ohio, à la latitude 34°40', marque la fin de l'expédition.

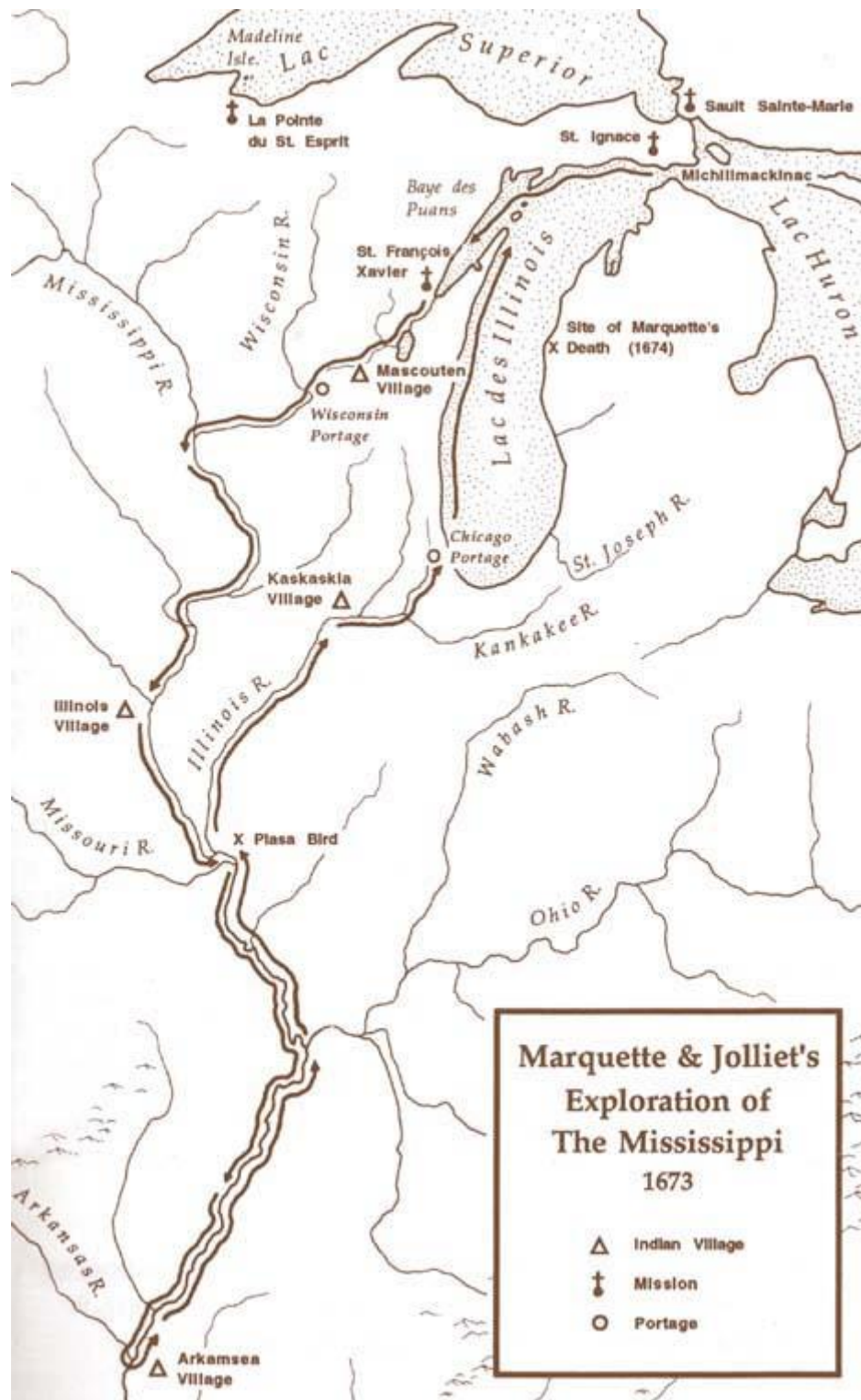
Le 15 juillet en effet Marquette et Joliet décidèrent de remonter le fleuve pour plusieurs raisons.

La principale était qu'ils avaient la certitude d'avoir atteint le but de leur mission. Ils avaient en effet établi que le fleuve allait se jeter non dans la mer Vermeille mais dans le golfe du Mexique.

Ils s'en croyaient d'ailleurs à seulement 200 km, selon les Amérindiens, alors qu'en réalité ils en étaient à 1100.

De plus ils avaient constaté l'hostilité croissante des tribus et craignaient d'être faits prisonniers (ou tués) par les Espagnols avec lesquels ces tribus commerçaient.





La remontée du fleuve fut longue et difficile car il fallait ramer à contre-courant et ils mirent un mois et demi pour parvenir fin août à l'embouchure de la rivière Illinois, qu'ils décidèrent de remonter.

En septembre, ils traversèrent un endroit qui tiendra une grande place dans toute l'histoire de notre Louisiane, celui du village des Kaskaskias, au cœur des Nations Illinois. Marquette nota, en passant, avec un grand intérêt, que ces gens pourraient être convertis à la vraie foi, et il se promit de revenir les voir.



### ***La rencontre du Wisconsin et du Mississippi***

*Vue prise depuis Wyalusing Park que l'on atteint en descendant le Mississippi depuis Prairie du Chien. Marquette et Jolliet découvrirent ce même paysage en 1673, les eaux étant alors plus basses de quelques mètres.*

Ensuite, le groupe emprunta la rivière de Chicagou et après un portage atteignirent le lac Michigan, le remontèrent, puis retrouvèrent, le 30 septembre, la mission Saint François Xavier au fond de la baie des Puants.

Pendant l'hiver 1673/1674 Louis Jolliet resta à la mission, où il rédigea des copies de son journal et la carte préparée pendant le voyage.

Ensuite, il revint au bord du Saint Laurent, où malheureusement il fit naufrage, perdant sa cassette avec sa carte et ses papiers. Par comble, le double de ces précieux documents laissés aux Jésuites de Sault Sainte Marie fut détruit dans un incendie.

Nous disposons donc seulement de la *Narration* manuscrite de Marquette, appelée le *Récit des voyages et découvertes du Père Jacques Marquette de la Compagnie de Jésus en l'année 1673 et aux suivantes*, dans *Mission du Canada : Relations inédites de la Nouvelle France* (1672/1679).

Sauvé des eaux, Jolliet reprit ses activités commerciales et se maria.

Cet homme fut ainsi, et il faut le souligner, un des plus remarquables personnages de la Nouvelle France, étant au cours de sa vie commerçant, explorateur, cartographe, professeur au collège des Jésuites, organiste, seigneur et conseiller du gouverneur...

De son côté, Marquette, éprouvé par son voyage, resta à la mission pendant l'hiver.

En octobre 1674, il repartit vers les Kaskaskias, avec deux compagnons, mais tomba de nouveau malade et dut hiverner dans un abri de fortune près de l'actuelle ville de Chicago, où de nombreux Illinois vinrent lui rendre visite.

Le 30 mars 1675, rétabli, il partit de nouveau après le dégel de la rivière Illinois et arriva (toujours avec ses compagnons) au village de Kaskaskia le jeudi 8 avril 1675, pendant la semaine sainte.

Fou de joie, il prêcha devant des centaines de chefs et de jeunes guerriers, mais très malade il dut repartir aussitôt après vers la mission Saint Ignace.

Epuisé, il ne devait jamais y parvenir, et mourut le 18 mai 1675 dans une forêt près de l'embouchure de la rivière qui porte aujourd'hui son nom (à l'emplacement de l'actuelle ville de Luddington, Michigan). Il y fut enterré, mais, deux ans plus tard, une expédition vint chercher ses restes et les transféra en grande pompe à Saint Ignace.

Par la suite, Marquette fut glorifié pour ses découvertes, et devint un héros reconnu, célébré dans toute l'Amérique du nord, Jolliet étant un peu oublié et les autres compagnons ignorés.

C'est certainement injuste, mais on ne peut en faire le reproche à cet homme admirable, entièrement voué à sa mission de propagation de la foi.

Aujourd'hui, une ville et une université américaines portent son nom et sa statue figure en bonne place au *National Hall* de Washington, en compagnie d'un autre personnage au nom fleurant la vieille France, Robert La Follette.

Certes, Marquette et ses compagnons ne découvrirent pas le Mississippi, dont le bassin avait déjà été reconnu par Hernando de Soto au XVI<sup>e</sup> siècle. De plus, on sait que Duluth avait atteint son cours supérieur, mais ils le descendirent pour la première fois à partir de son confluent avec le Wisconsin et établirent qu'il se jetait bien dans le golfe du Mexique.

Ils localisèrent aussi quatre de ses principaux affluents. Par le Wisconsin et l'Illinois, ils le relièrent au réseau fluvial du Saint Laurent, permettant de développer le commerce des fourrures dans cette région.

Par le Missouri, ils ouvrirent la porte à l'expansion territoriale vers l'ouest, et par l'Ohio, ils ouvrirent une très importante voie de communication vers l'est, qui deviendra au siècle suivant un enjeu stratégique majeur entre Français et Anglais.

La *Narration* comporte aussi de très intéressantes descriptions de la faune et de la flore des régions traversées.

Marquette parle de dindons sauvages, cailles, tétras des prairies, perroquets, pygargues, jaguars, bisons, chevreuils...mais pas d'alligators, présents plus au sud de leur point d'arrivée. En ce qui concerne la végétation, Marquette décrit notamment le pacanier (noix de pékans), s'émerveille de la présence de cotonniers, magnolias, cyprès d'eau.

Il s'intéresse aussi aux mines et laissera une description de symboles rupestres géants gravés sur les parois des falaises<sup>15</sup>. Plus tard, les rescapés de l'expédition de La Salle les redécouvrirent avec stupeur (ils ont hélas disparu).

Il nous dépeint avec minutie les mœurs et coutumes des nombreuses tribus Amérindiennes rencontrées, et ignorées jusqu'alors, comme les Illinois, Péorias, Kaskaskias, Chouannons, ou Quapaws. Et on apprend tout sur la danse du calumet, les festins, le protocole d'accueil offert aux visiteurs, les modes de chasse ou de protection contre les maringouins (par la fumée).

---

<sup>15</sup> A défaut de celles que vit Marquette, on montre page suivante les gravures, sans doute similaires, qui figurent toujours sur le « Rocher à l'oiseau » dominant la rivière Ottawa.

Il nous dévoile enfin l'existence de tribus plus à l'ouest comme les Omahas, Missouris, Caddos ou Osages, qui seront reconnues et étudiées au siècle suivant par les Bourgmont, La Harpe ou du Tisé, pour ne citer que ceux dont on va retracer modestement les aventures.

On peut aussi mettre au crédit de ces héros les débuts de la métropole qui deviendra Chicago, à un emplacement stratégique entre les Grands lacs et le fleuve, et Marquette en sera le premier prêtre. Enfin, il ne faut pas oublier la fondation de la Mission de l'Immaculée Conception aux Kaskaskias.

Ces découvertes précédèrent de dix ans la descente du fleuve jusqu'à son embouchure par Cavelier de La Salle et ses hommes, et de vingt-six la redécouverte de la Louisiane par d'Iberville venu par la mer en 1698.

Depuis la Louisiane, comme depuis les Pays d'en Haut, le fleuve et ses abords furent parcourus par d'autres hommes exceptionnels.

On en présente quatre en essayant de respecter la chronologie, Daniel Greysolon seigneur du Luth, Nicolas Perrot, Charles le Sueur et Etienne de Bourgmont, qui s'aventurèrent aussi un peu plus vers l'ouest inconnu.

Cela ne signifie pas que l'on néglige les missionnaires, omniprésents bien que peu nombreux, qui tentèrent d'évangéliser les Sauvages du bassin du Mississipi, notamment les Natchez.

Nous évoquerons trop brièvement ces prêtres remarquables des Missions (et non des Jésuites), qui ne furent pas, à proprement parler des explorateurs, mais dont les expéditions interminables et dangereuses, aux confins des deux siècles, et les tentatives d'évangélisation des tribus de Louisiane méritent aussi d'être saluées.

### **Daniel Greysolon seigneur du Luth**

Né en 1639, ce militaire arriva en Nouvelle France en 1674, et quitta Montréal en septembre 1678 pour le lac Supérieur, afin, lui aussi, de découvrir le fameux passage du nord-ouest.

Il atteignit l'extrémité occidentale du lac à l'automne 1679, à l'emplacement de la ville qui porte aujourd'hui son nom. Il commença à faire du troc avec les Sioux et arrangea un traité de paix entre eux et les Chippewas, et s'efforça de maintenir l'influence de la France sur les tribus du nord contre la Hudson Bay Company. Il remonta la rivière Brulé, fit le portage avec la rivière Sainte Croix, édifia un petit fort de traite et descendit la rivière sans doute jusqu'au fleuve.

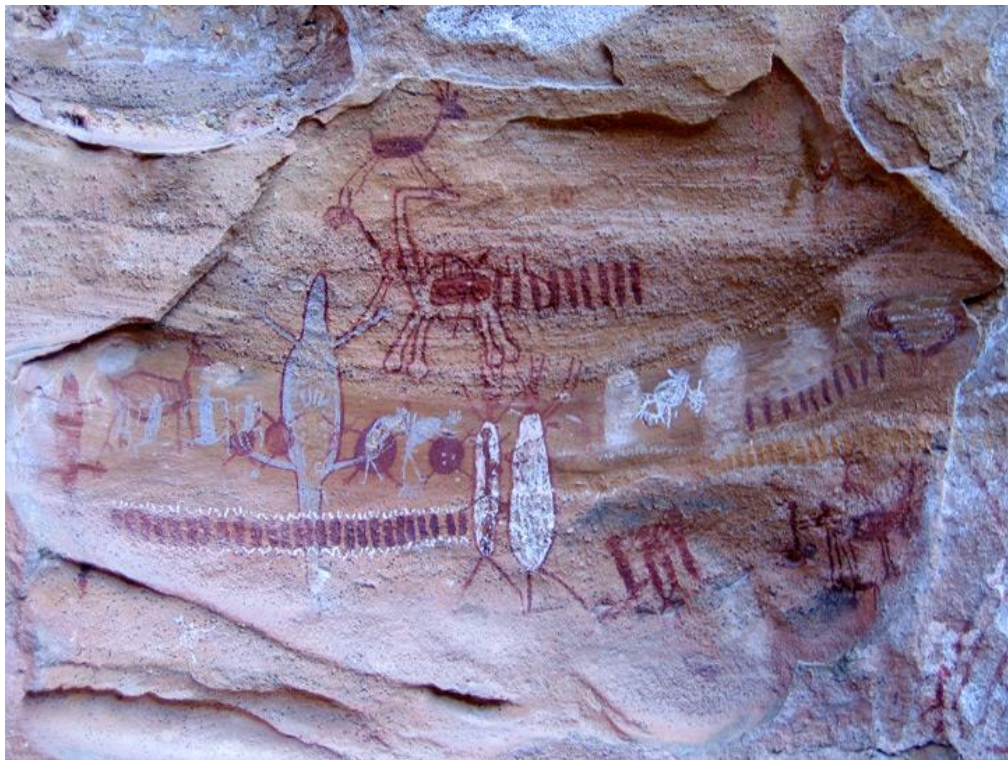
Les amis Sioux de Du Luth lui promirent de l'aider à aller vers l'ouest et lui remirent un bloc de sel, provenant en fait du lac Salé, mais lui croyait qu'il s'agissait de la fameuse mer de l'ouest et il ne devait jamais se départir de cette opinion.

Il s'apprêtait à partir pour l'expédition de sa vie quand il apprit que d'autres sioux détenaient des Français.

Il n'écoula que son devoir et se rendit sur place, où il eut la grande surprise de rencontrer un de ses amis, le père Hennepin, qui avait quitté La Salle (au fort Crevecoeur ou avant) pour aller remonter le Mississipi, comme on va le raconter en évoquant les aventures de Cavelier de La Salle. Ce fameux Hennepin, truculent, vantard et hâbleur qui devait déclarer plus tard dans des livres qu'il avait découvert l'embouchure du Mississipi et qui allait même proposer aux Anglais d'aller évangéliser la future Louisiane. Lui, un récollet ! Du Luth et Hennepin avaient même participé ensemble à une bataille dans les Flandres, et du Luth était le cousin de Henry de Tonty, le lieutenant de La Salle, qui était resté avec le découvreur. Une extraordinaire rencontre dans cette immensité sauvage ! Du Luth ramena en tout cas Hennepin à la Mission Saint Ignace, puis il revint à Montréal pour se justifier de honteuses calomnies propagées contre lui et dut même aller en France en 1681 puis retourna au Québec où il reprit ses activités.



*La falaise du Rocher de l'Oiseau sur la rivière des Outaouais avec ses signes rupestres sans doute assez analogues à ceux que Marquette et Jolliet virent sur la rive du Mississippi*





Nous avons maintenant atteint les années 1682/83, après l'expédition victorieuse de La Salle et la prise de possession (9 avril 1682) de tout le territoire baptisé Louisiane et l'on va revenir près des grands lacs dans ces fameux Pays d'En Haut, si important stratégiquement entre Québec et Mississippi. Il avait été déjà sillonné par les pères jésuites, des explorateurs et des marchands, mais il était loin d'être parfaitement connu et la région restait instable, perturbée par des tribus batailleuses comme celles des Iroquois ou des Renards.

Il est donc temps de revenir un peu en arrière et de retrouver notre Nicolas Perrot et ses exploits dans les quinze dernières années du siècle.

## Nicolas Perrot

Ce personnage extraordinaire, très représentatif des conquérants intrépides de la Nouvelle France, explorateur, interprète, chef militaire, trafiquant de fourrures, devait voyager sans cesse dans les pays d'En Haut jusqu'en 1698, bien qu'établi également fermier au Québec, avec toute une famille !

Né en France en 1644, il arriva en Nouvelle France en 1660, comme *donné* des Jésuites, qu'il quitta en 1665 après avoir pas mal voyagé chez les Indiens.

Ensuite simple domestique, il fonda une société commerciale et vécut modestement de la traite, mais se fit un peu connaître et accompagna en 1670 Daumont de Saint Lussou, comme interprète. Le 4 juin 1671, il fut un des signataires de la cérémonie dont on a parlé.

Revenu au Québec, il se maria et devait avoir de nombreux enfants (onze pour être précis) mais continua ses voyages et ses activités de traite en signant des délégations de pouvoir à sa femme (déjà l'égalité entre l'homme et la femme). Estimé du gouverneur La Barre, il se vit nommer commandant de l'ouest en 1685 avec son poste à la Baie au moment où une guerre venait d'éclater entre les Renards, les Sioux et les Sauteux (tribu appartenant au groupe des Ojibwés). Pour mettre un terme au conflit, il n'hésita pas à se rendre seul chez les Renards pour obtenir d'eux la libération de la jeune princesse captive des Sauteux, à l'origine du conflit. Il l'obtint, la remit à son père et obtint la paix.

Ensuite, *Metaminens* (*l'homme aux jambes de fer*, ou *petit blé d'inde* ?) remonta avec ses hommes la rivière des Renards jusqu'au village des Mascoutens, franchit le portage et descendit la rivière Wisconsin jusqu'au Mississippi. Il reconnut les mines de plomb de Prairie du Chien (près du confluent), apprit aux Indiens à détacher le plomb et à fondre le métal et il édifia le fort Saint Nicolas au site de *Trempe à l'Eau*, à l'embouchure du Wisconsin (voir photo).

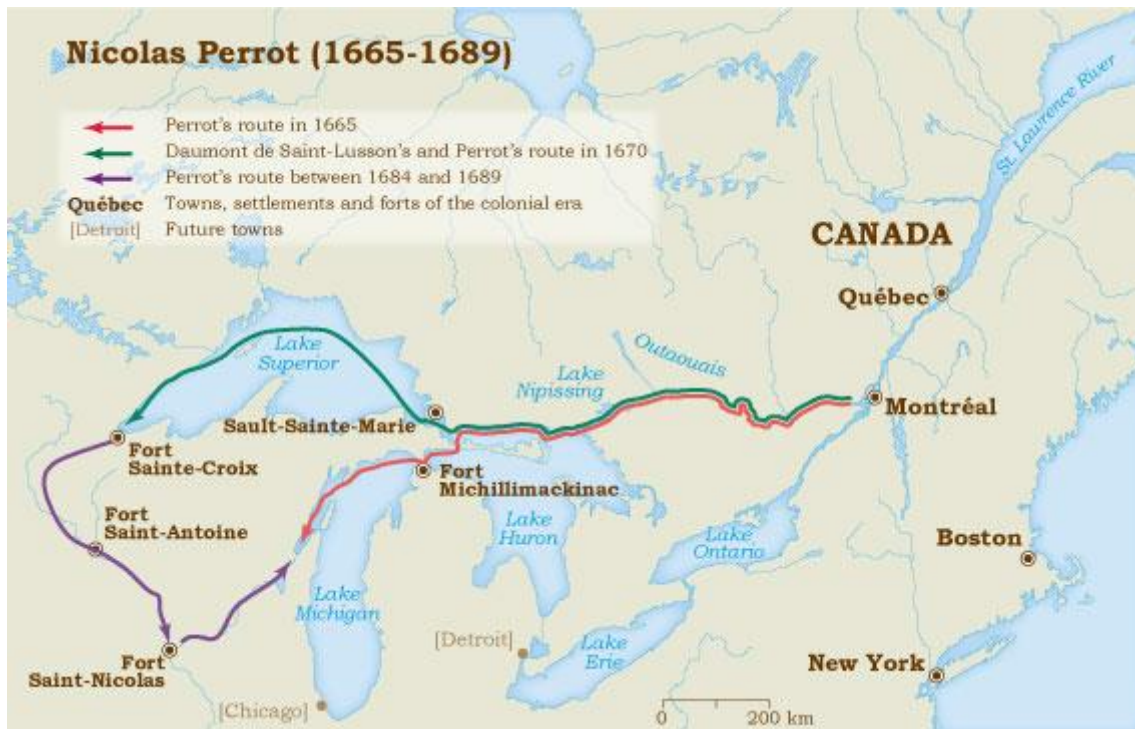
En 1686, il remonta le fleuve et établit un autre fort sur la rive occidentale du lac Pepin (le prénom d'un compagnon de du Luth) le fort Saint Antoine.

En 1687, le nouveau gouverneur Denonville lui ordonna d'aller combattre les Tsonnontuans (une des *cinq nations* iroquoises) avec diverses nations indiennes qu'il réussit difficilement à convaincre.

En se rendant à Détroit pour rejoindre les Français, il déposa les produits de sa traite à la mission Saint François Xavier. Hélas pour lui, un incendie allait peu après s'y déclarer, dévaster la mission et brûler une partie de ses 40 000 livres de pelleteries. Le reste fut volé par les Indiens.

Ruiné, il revint à Montréal, reprit la traite et son rôle d'interprète et de « chargé de mission ».

Il acheta aussi à crédit pour 4 000 livres en castor la seigneurie de la Rivière du Loup, avec droits de haute moyenne et basse justice, mais il devra la restituer plus tard, faute de moyens financiers.



Le 8 mai 1689, au fort Saint Nicolas, dont on présente le site et le panneau commémoratif, il réussit à raffermir la loyauté des tribus et prit possession au nom du Roi, de la baie des Puants, lac et rivières des Outagamis et Maskoutins rivière de Ouiskouche et celle du Mississippi, pays des Nadouesioux, Rivière Sainte Croix et Saint Pierre et autres lieux ... Il obtint aussi la restitution des fourrures volées en faisant brûler de l'eau de vie comme si c'était de l'eau... En 1690, le gouverneur Frontenac le chargea de pacifier, une fois de plus, les Nations de l'ouest qui voulaient s'allier aux Iroquois (auteurs du massacre de Lachine) eux-mêmes alliés des Anglais. A cette occasion, il découvrit, à 80 km au-dessus du Mouinguenta, des mines de plomb.

De 1692 à 1696, il se démena sans trêve pour maintenir la paix entre les tribus (Miamis, Sakis, folle Avoine, Renards et autres) et les unir contre les Iroquois. Le tout, au péril de sa vie, car il échappa de peu au bûcher à plusieurs reprises.

En 1696, après l'édit supprimant les congés de traite, en raison de l'effondrement (momentané) du marché des fourrures, et fermant de ce fait les postes de l'ouest, il s'établit sur sa concession de Bécancourt. Ruiné, endetté, mais capitaine de milice (jusqu'en 1708) il n'obtint aucune pension et dut affronter maints créanciers.

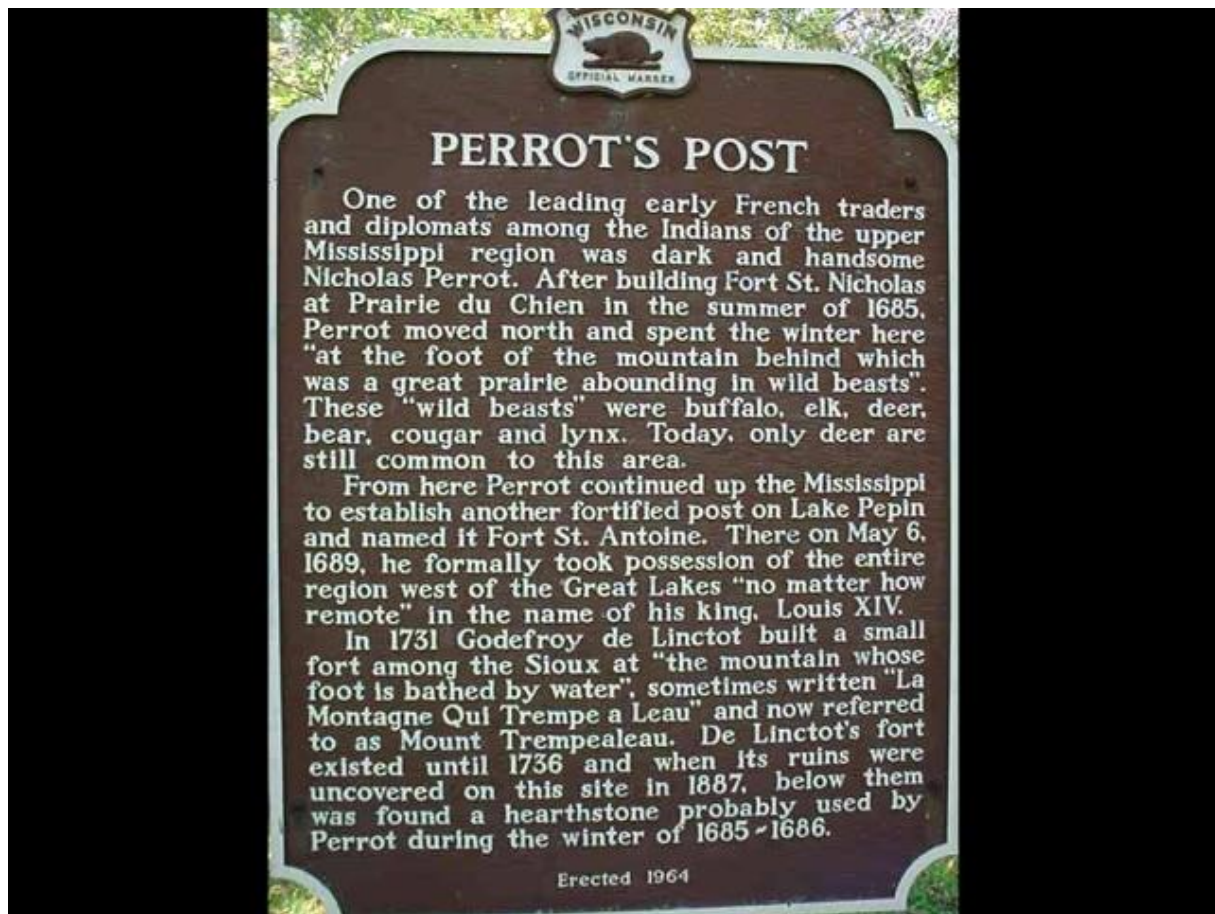
On se demande comment dans ces conditions, cet homme incroyable trouva le temps de rédiger pour l'intendant Michel Bégon un *Mémoire sur les mœurs, coutumes et religion des sauvages de l'Amérique septentrionale*.

Dans ce long mémoire, publié depuis, mais à l'origine confidentiel, il raconte avec précision tout ce qu'il a vu et appris sur le terrain, sans aucune prétention littéraire.

Nicolas Perrot mourut le 13 août 1717 et aucun de ses enfants ne s'engagea dans les explorations lointaines. Sa femme s'éteignit pour sa part en 1724, complètement folle.

Cet homme méconnu, même de son vivant, fin linguiste, diplomate et guerrier, éloquent, d'une hardiesse et d'un sang-froid exceptionnel, fut le meilleur représentant de la France dans les nations de l'ouest, dont il avait gagné l'estime et même l'affection, au point d'être considéré comme un de leurs chefs.

Il fut aussi un observateur remarquable et mérite amplement d'être enfin reconnu.



**Traduction du panneau érigé en 1964 entre les forts Saint Nicolas et Saint Antoine :**

*Un des principaux marchands et diplomates français actifs parmi les indiens de la région du haut Mississippi fut le brun et élégant Nicolas Perrot. Après avoir construit le fort Saint Nicolas à Prairie du Chien pendant l'été 1685, Perrot remonta vers le nord et passa l'hiver ici aux pieds d'une montagne derrière laquelle s'étendait une vaste prairie où abondaient les bêtes sauvages. Ces bêtes étaient des bisons, des élans, des chevreuils, des ours, cougars et lynx. Aujourd'hui seuls les chevreuils abondent encore.*

*De là, Perrot remonta le Mississippi pour établir un autre poste fortifié sur le lac Pepin et le nomma fort Saint Antoine. Là le 6 mai 1689, au nom du roi Louis XIV, il prit officiellement possession de tous les territoires à l'ouest des grands lacs, quelque soit leur éloignement.*

*En 1731, Godefroi de Linctot construisit parmi les Sioux un petit fort aux pieds d'une montagne dont « les pieds plongent dans l'eau », aussi appelée la Montagne qui trempe dans l'eau. Aujourd'hui on l'appelle le mont Trempealeau. Le fort de Linctot subsista jusqu'en 1736, et quand ses ruines furent découvertes en 1887, on retrouva dessous une pierre de soubassement provenant des fondations du fort de Perrot où il passa l'hiver 1685/1686.*

*Quand A.W Miller visita cette région il nota que le site du fort occupait un espace d'environ 60 pieds (20 mètres) sur 45 (15 mètres) à environ 13 mètres de la berge*





***Le site du Fort Saint Antoine de Nicolas Perrot sur le lac Pépin, au lieu dit Trempe à l'eau***

Pendant les dernières années du siècle, alors que Perrot luttait pour préserver les intérêts français auprès des tribus, la France affrontait une fois de plus l'Angleterre (guerre dite de la ligue d'Augsbourg) et le futur « re découvreur » de la Louisiane, Pierre Le Moyne d'Iberville se couvrait de gloire en attaquant les postes anglais de la baie d'Hudson et de Terre Neuve. Il y gagna le titre de *Cid Canadien*.

Il faut cependant ajouter qu'il était d'une brutalité et d'une cupidité vraiment exceptionnelles, même à l'époque. En matière de cruauté, il aurait été pire que les Iroquois et ce n'est pas peu dire !

Mais il allait surtout rester dans l'histoire comme le grand pionnier de notre Louisiane.

## ***II. COMMENT LA LOUISIANE DEVINT FRANÇAISE***

On va évoquer le grand découvreur René Robert Cavelier de la Salle : ses premières expéditions vers le sud en 1669 /1670, sa descente du fleuve jusqu'à son embouchure et la prise de possession du territoire au nom de Louis XIV en 1682 puis sa vaine et tragique tentative de retrouver le fleuve par la mer en 1684/1687 à la fin de laquelle il fut assassiné par plusieurs de ses compagnons.

Après le retour des survivants de cette deuxième expédition, la Louisiane, depuis le golfe du Mexique jusqu'aux abords des Illinois, resta ignorée pendant dix ans. Il fallut attendre 1697 pour voir réapparaître les Français dans les îles du Golfe et redécouvrir le pays par le sud.

Pierre Le Moyne d'Iberville alla en effet, en 1697, avec son frère Jean Baptiste, installer notre petite et précaire colonie dans les marais et les bayous du grand sud pour barrer la route aux projets des Anglais, qui convoitaient aussi ce territoire encore si peu connu.

Il fallait l'explorer et s'installer avec une poignée d'hommes, au milieu des *Sauvages* et d'une nature peu hospitalière. Ils le firent avec un courage et une détermination extraordinaires, dans les pires conditions, et nous avons raconté dans notre livre sur les « Français au Mississipi » ces très difficiles débuts d'une colonie, qui sera au bord de la disparition pendant les dix à douze premières années du siècle.

Il fallait aussi veiller à la conversion de ces malheureux *Sauvages* qui vivaient entre les Illinois et le golfe du Mexique avec leurs superstitions et leurs coutumes barbares.

C'est dans ce but, la même année 1697 (quelle coïncidence !) que trois missionnaires des Missions Etrangères (pas des Jésuites, pour une fois) furent expédiés, eux aussi, dans ces terres lointaines par leur évêque, Monseigneur de Saint Vallier.

Et ces trois prêtres descendirent le fleuve, rejoignirent les Le Moyne aux bords du golfe du Mexique, remontèrent ensuite à contre-courant pour s'installer au sud des Illinois dans des tribus indiennes à peu près inconnues et pas toujours bien disposées à leur égard.

Il s'agissait de François de Montigny, d'ailleurs vicaire général de toute la colonie, Albert Davion, un *très bon prestre mais à la santé si faible que la vie sauvage ne lui convenait pas* (!) et Jean François Buisson de Saint Cosme, qui ira chez les Natchez.

Ce dernier, cédant à la Tentation, aura -dit on- un fils avec l'indienne qui gouvernait sa tribu.

Et ce fils, devenu plus Amérindien que les Amérindiens, sera des années plus tard, un des pires ennemis des Français...

Vérité ou légende ?

Quoiqu'il en soit, les aventures de ces trois missionnaires, présentées en **Note 6**, montrent à quel point ces hommes étaient déterminés, intrépides et infatigables (même Davion). On a également l'impression, en découvrant leurs déplacements, qu'ils circulaient dans ces immensités avec une rapidité et une aisance déconcertantes, en canot, sur des centaines de kilomètres.

Tout comme ces coureurs des bois explorateurs dont on va parler, en essayant de conserver une certaine chronologie.

L'appât du gain étant toujours un puissant mobile, celui que l'on va évoquer après l'épopée du grand découvreur, sera, pour commencer, Charles Le Sueur. Il fut sans doute l'un des premiers, et le plus connu, à parcourir le bassin du Mississippi, des deux bouts, si l'on ose dire, et pour une chimère.

### **Cavelier de la Salle, de la découverte à la prise de possession de la Louisiane à partir des grands lacs**

C'est seulement pendant le premier gouvernement à Québec du comte de Frontenac (1672/1682) que son protégé, René Robert Cavelier de la Salle, le « propriétaire » du fort Frontenac, allait descendre entièrement le fleuve, qu'il appellera le fleuve Colbert, pour prendre officiellement possession de la Louisiane au nom du Roi le 9 avril 1682.

Nous allons tenter de résumer son histoire.



## Les débuts de René Robert Cavelier de la Salle

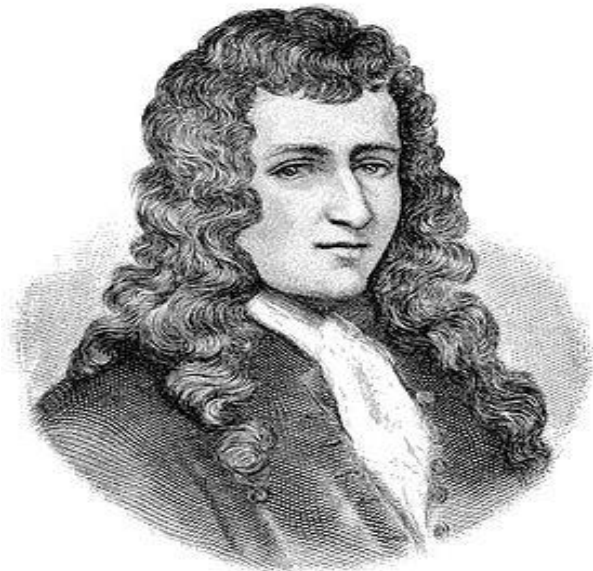
René Robert naquit à Rouen, le 21 novembre 1643, dans une riche famille de merciers grossistes, à cinq minutes de la maison de Pierre Corneille.

Il entra en 1658 dans la Compagnie de Jésus, mais en raison de son caractère impétueux, colérique et instable, il ne put y rester, se fit relever de ses vœux et quitta son couvent le 28 mars 1667. Pauvre (il n'avait pas hérité des biens de son père en raison de ses vœux), sans profession, mais, fougueux, aventureux, pour ne pas dire caractériel, il avait grandi dans une famille et une ville toute tournée vers le Canada, où vivait son frère sulpicien.

Il dut admirer les bateaux, fréquenter les marins, entendre maintes histoires sur cette lointaine province qui l'attirait.

C'est pourquoi, à sa sortie du couvent, il prit quasiment le premier bateau en partance et arriva à Québec dès l'été 1667, où il retrouva son frère, qui lui obtint gratuitement une seigneurie dans l'île de Montréal.

C'était un bon début, mais il n'avait pas le tempérament d'un sage propriétaire terrien et, en janvier 1669, il vendit son fief à ses premiers propriétaires afin d'organiser une première expédition vers l'Ohio et le Mississippi.



## Premières expéditions manquées de 1669 à 1673

Son rêve était de *ne pas laisser à un autre l'honneur de trouver le chemin de la mer du sud et par elle celui de la Chine*, et il obtint le « feu vert » du gouverneur Frontenac.

Dans le même temps, le supérieur du séminaire de Montréal, M. de Queylus, songeant à l'évangélisation de la tribu indienne des Petouatamis (à l'ouest du lac Supérieur) désigna le Sulpicien Dollier de Casson et le diacre Brehant de Galinée pour l'accompagner.

Il craignait *l'humeur assez légère* de La Salle et comptait sur Brehant *qui a quelque tincture de mathématique et assez pour bâtir quellement une carte*.

Avec ces deux religieux, La Salle prit, en juillet 1669, la tête d'une expédition de neuf canots et quitta Ville Marie pour remonter le Saint Laurent, en amont des rapides de La Chine.

Malheureusement, ils étaient tous novices en navigation et dans l'art de vivre en forêt, n'avaient pas de guide, et contrairement aux espérances du Supérieur, Galinée ne connaissait pas plus l'astronomie que La Salle.

Enfin, ils ne pouvaient communiquer avec les Tsonnontouans<sup>16</sup> chez qui ils se rendaient au début que par le canal d'un Hollandais qui parlait à peine français ! En effet, raconta Galinée, *La Salle qui disoit entendre parfaitement les Iroquois et apprendre d'eux toutes ces choses par la connoissance parfaite qu'il avoit de leur langue ne le scavoit point du tout et s'engageoit à ce voyage presque à l'estourdie, sans savoir quasi où il alloit.*

Ils parvinrent quand même, laborieusement, au lac Ontario au début d'août et rencontrèrent les chefs iroquois dans l'espoir de trouver un guide pour les conduire au pays de l'Ohio. Mais les Iroquois n'étaient guère tentés de les emmener chez leurs ennemis et atermoyèrent tout le mois.

Finalement, un voyageur de passage leur proposa de les conduire vers le lac Érié où ils pourraient trouver un guide. Ils le suivirent mais, bientôt, La Salle tomba malade, déclara vouloir revenir à Montréal et laissa les deux religieux poursuivre leur chemin.

En réalité, il ne s'y rendit pas et continua de voyager, mais on ne connaît pas ses pérégrinations.

On sait seulement, de façon sûre, qu'à l'automne 1670 il vint à Québec, où l'intendant Talon le chargea de trouver *l'ouverture au Mexique*.

Il vint également à Montréal au début d'août 1671, à l'insu de Talon, ainsi qu'à la fin de 1672 pour chercher de l'argent, mais il garda le silence sur ses mystérieuses explorations et aucun document de l'époque n'en parle.

Certains de ses thuriféraires ont pourtant prétendu qu'il avait, dès cette époque, découvert l'Ohio (voir la carte jointe) et le Mississippi, donc avant Joliet et Marquette, en s'appuyant sur deux documents bien postérieurs.

L'un est le *Récit* d'un ami de l'abbé Galinée, et l'autre un *Mémoire sur le projet du Sieur de la Salle pour la découverte de la partie occidentale de l'Amérique septentrionale entre la Nouvelle France, la Floride et le Mexique*.

Le *Récit*, dont on a seulement une copie, relate de prétendues conversations tenues en 1678 à Paris entre La Salle et l'abbé Eusèbe Renaudot (*Petit-fils du fondateur de la Gazette, devenue plus tard la Gazette de France, il en fut l'éditeur (Note 1)*), en présence d'amis.

En fait, le document fut rédigé par cet abbé, grand admirateur et protecteur de La Salle, dont il partageait l'hostilité à l'égard des Jésuites. Erudit, polyglotte, passionné par la géographie et les sciences, membre de l'Académie française, il était un conseiller écouté du Roi dans les affaires religieuses et s'agitait beaucoup dans les coulisses de la politique coloniale française.

On ne peut cependant prendre au sérieux son *Récit*, basé sur des descriptions géographiques invraisemblables et très agressif à l'égard des Jésuites du Canada.

Il en est de même pour le *Mémoire*, rédigé par un autre abbé, membre de la même coterie, un Récollet, lui aussi hostile aux Jésuites, Claude Bernou. Cet abbé souhaitait pour sa part devenir l'agent rémunéré de La Salle et rêvait d'un épiscopat dans les territoires découverts par l'explorateur. Toutefois, à la suite d'une polémique avec l'évêque de Québec, Monseigneur de Saint Vallier, qui souhaitait étendre l'évêché du Canada aux nouveaux territoires, il finira par admettre, en 1685, *qu'il est vrai que le père Marquette a découvert le premier la rivière du Mississippi mais n'a fait qu'y passer.*

---

<sup>16</sup>Les Tsonnontouans, (aussi appelés Sénécas) le « peuple de la grande colline », faisaient partie de la ligue iroquoise des Cinq Nations. Ils occupaient le territoire le plus à l'ouest et avaient le rôle symbolique de « gardes de la Porte Occidentale de la cabane longue ». Leur population était la plus nombreuse de toutes les Nations membres de la ligue et l'est restée depuis. Ils occupent aujourd'hui des réserves sur leur territoire traditionnel.

Le débat est donc clos, et il faut en revenir à notre explorateur, qui n'avait encore fait, en 1673, aucune découverte d'importance.

Les années 1673 à 1679 avant le grand voyage

A l'automne de cette année-là, de retour à Montréal, l'ambitieux se lia d'amitié avec le gouverneur Frontenac, hostile comme lui aux Jésuites, et qu'il soutint contre ses ennemis. Grace à lui, il parvint lors d'un voyage en France à se faire attribuer des lettres de noblesse. Il obtint aussi de Colbert le droit de racheter et entretenir le fort *Cataraqui*, construit en 1673 à l'extrémité est du lac Ontario par le gouverneur Frontenac, et dont le commandement venait à vaquer. Le but de ce fort était de contrôler le lucratif commerce des fourrures vers les Grands Lacs et d'être un rempart contre les Anglais et les Hollandais, nos grands concurrents. En hommage à son protecteur et associé en affaires, il le rebaptisa Frontenac.

Comme ce n'était pas encore suffisant à son goût, il retourna en France en 1677 et obtint du Roi l'année suivante, le 12 mai 1678, le droit d'établir à ses frais deux autres postes, l'un à Niagara à l'entrée du lac Érié et l'autre entre les lacs Michigan et Huron, avec la *seigneurie sur les terres qu'il découvrira et peuplera, la propriété de toutes les terres défrichées que les Sauvages abandonneront de leur bon gré comme ils le font quelques fois, et la qualité de gouverneur dans lesdits pays...*

Ses ambitions démesurées le faisaient prendre pour un fou *tout juste bon à mettre aux petites maisons*, mais tout entier à ses projets, il ne doutait de rien et il revint à Québec le 15 septembre 1678, avec une trentaine d'artisans, de matelots et de gentilshommes, dont le chevalier Henri de Tonty <sup>17</sup>(ou Tonti), qui sera son fidèle lieutenant. Avec lui, était aussi Dominique de la Motte, qu'il envoya en éclaireur vers le Niagara avec le père franciscain récollet Louis Hennepin, missionnaire au Québec depuis 1675, et rallié à la cause.

La mission, après une halte au fort Frontenac, atteignit le 11 octobre 1678 les chutes de Niagara (découvertes 35 ans plus tôt par le père jésuite Ragueneau). On peut voir sur la gravure jointe le père Hennepin et sans doute de la Motte en train de les admirer.

Aux environs de Noël, La Salle rejoignit ses hommes, qui avaient commencé la construction d'un nouveau fort appelé Conti, du nom de Louis Armand prince de Conti, protecteur de Henry de Tonty, le lieutenant de La Salle. Il comprenait deux fortins. A 10 kms en amont une caserne et un magasin et au-delà des chutes, sur Cayuga Island, un camp où fut aménagé le petit chantier naval qui allait construire le *Griffon*, premier navire à sillonner les Grands lacs. C'est ce fort de Conti qui sera, sans doute, attaqué en novembre 1679 par les Iroquois de la nation Sénéca. La Salle lors de son premier retour le trouvera brûlé.

---

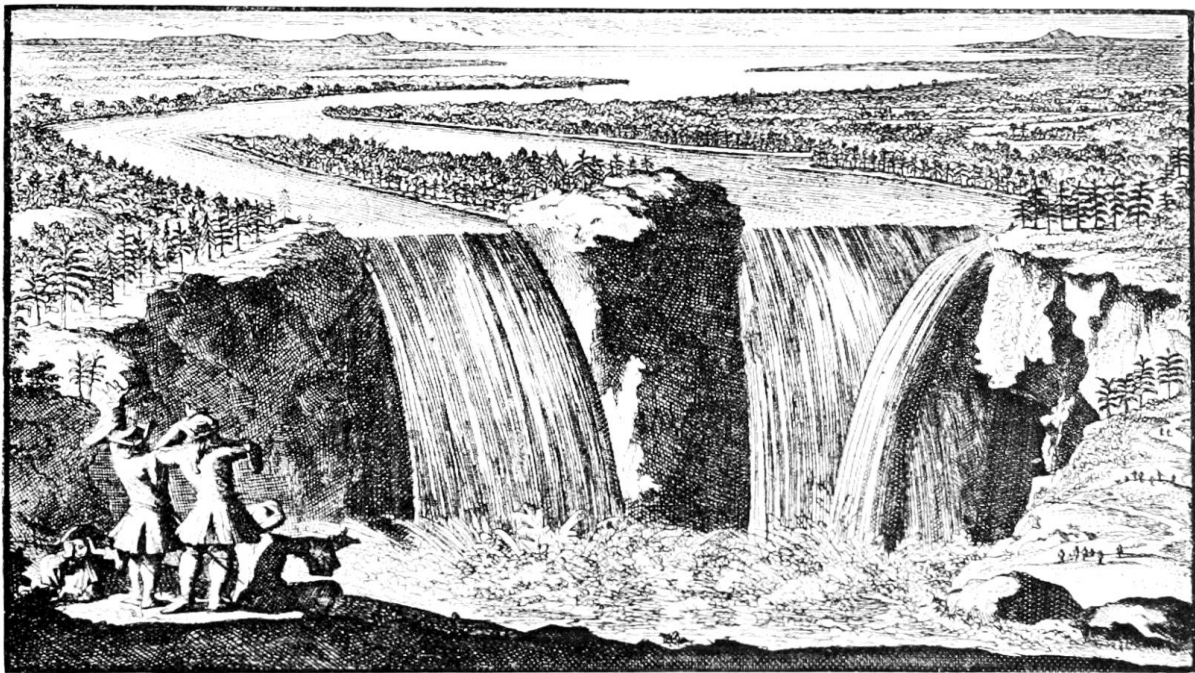
<sup>17</sup> Il était le fils du napolitain Lorenzo de Tonti, inventeur du système de rente viagère appelé la tontine. Lui-même réfugié en France devint garde marine (autrement dit, entra dans le Grand Corps des officiers de marine) et participa à de nombreuses campagnes, dont la dernière lui coûta une main remplacée par une prothèse de fer (d'où son surnom l'homme à la main de fer). Sans situation à la Cour, il fut recruté par Cavalier de la Salle, dont il allait partager les aventures. Il devait même redescendre tout le fleuve en 1688 pour aller vainement à la recherche de son ami, laissant à un indien une lettre qui sera remise à d'Iberville dix ans plus tard. Cet étonnant héros de roman mériterait tout un livre.

Il ne faut d'ailleurs pas confondre ce premier fort avec son successeur, le fort Denonville (1687/1689)

Peu après son arrivée au fort Conti, La Salle fut obligé, pour des raisons obscures, de retourner à pieds, dans ces territoires gelés, jusqu'au fort Frontenac et il ne revint à Niagara qu'en juillet 1679.



*Le fort Conti.*



*Le père Hennepin et Dominique de la Motte devant les chutes du Niagara. 11 octobre 1678.*

La tentative de 1679/1680 vers les Illinois

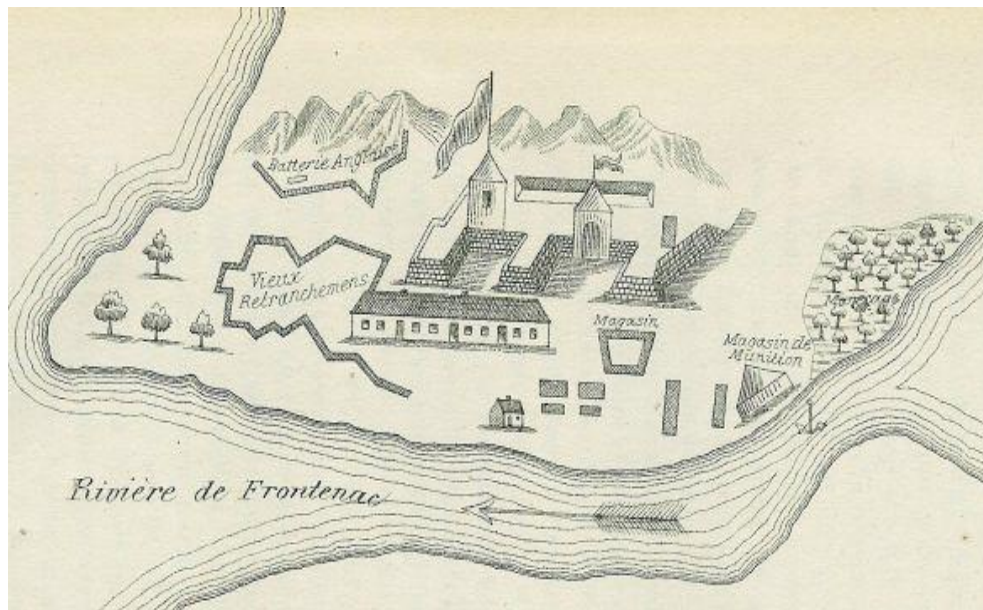
A Niagara, en dépit du froid et de la glace, la construction du bateau, nommé *le Griffon* (en raison des armoiries de Frontenac) avait bien avancé en son absence. Ce bâtiment de 45 tonneaux et armé de 7 canons fut dès lors achevé, cette fois en sa présence et lancé le 7 août 1679.

La Salle partit aussitôt, avec une trentaine d'hommes, dont les pères Hennepin, Zénobe Membré et Gabriel de la Ribourde (*Note 3*) et le 27 du même mois, atteignit avec sa troupe la mission de Saint Ignace de Michilimackinac, au nord du détroit reliant les lacs Huron et Michigan (fondée, comme on sait, par le père Jacques Marquette en 1671).



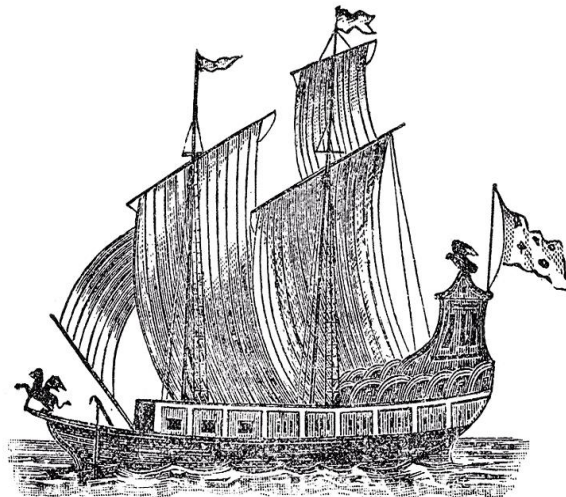
Vers le 15 septembre, il atteignit la baie des Puants (*Green Bay*) et alla, sans doute, jusqu'à la Mission du Saint Esprit, d'où il renvoya le *Griffon* vers Niagara avec une cargaison de fourrures, au mépris de l'interdiction du Roi qui ne voulait pas de ce genre de commerce avec les Indiens. Il le chargea aussi de provisions à entreposer à la Mission Saint Ignace.

De nombreux hommes ayant déserté, La Salle voulut un moment revenir à Niagara, mais Hennepin très déterminé à poursuivre, le quitta peut-être avec deux compagnons et La Salle ne le reverra plus, ce qui est contredit par d'autres témoignages, car il aurait quitté La Salle plus tard.<sup>18</sup>



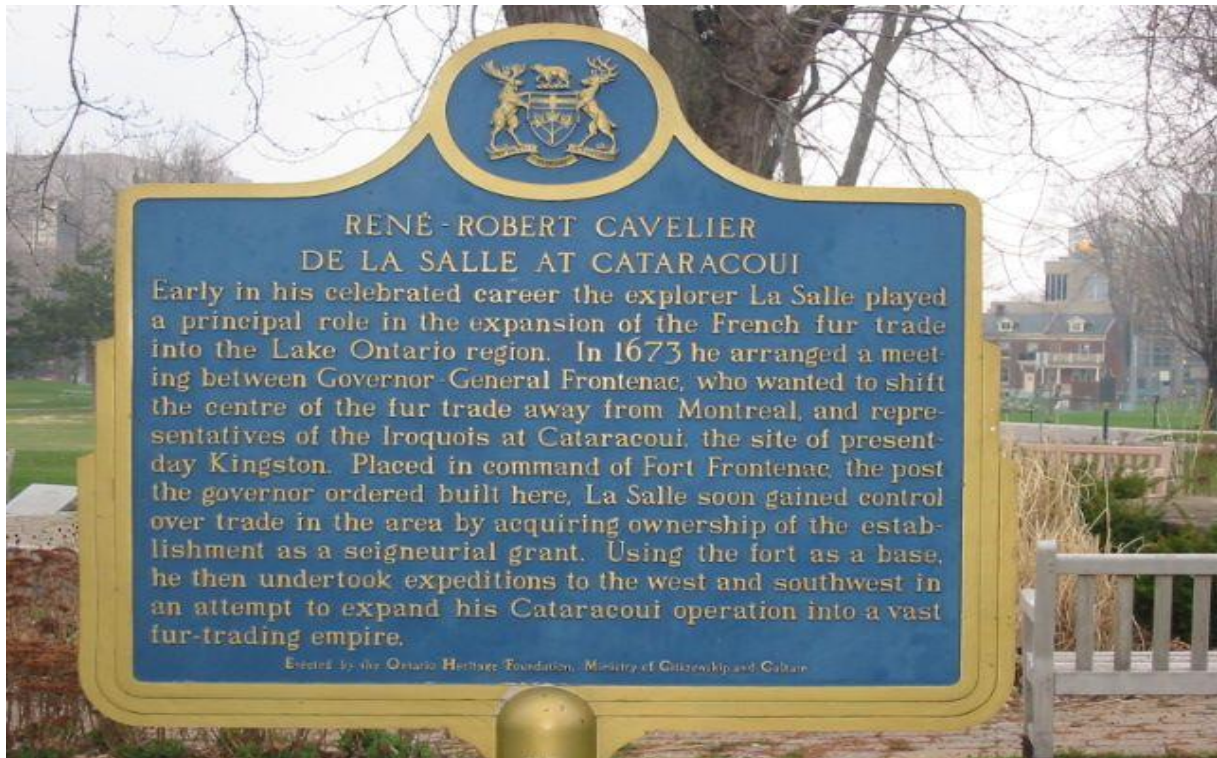
*Le fort Frontenac*

*Le Griffon, le navire de Cavalier de la Salle sur les grands lacs*



<sup>18</sup> En fait, le père, un personnage pittoresque, rejoignit le fleuve et le remonta jusqu'à l'emplacement de l'actuelle ville de Minneapolis, (où la chute d'eau est appelée Saut Saint Antoine et où il a sa statue ainsi qu'un parc d'Etat), mais il fut capturé en 1680 par les Sioux. Une fois libéré par son ami, l'explorateur du Luth, qui l'avait retrouvé par hasard (!) et de retour en France, il prétendit avoir descendu le Mississippi jusqu'à son embouchure, et il publia même deux livres sur le sujet)





*Panneau d'information sur Cavelier de La Salle à Cataracoui*

*Traduction :*

*Au début de sa célèbre carrière, l'explorateur La Salle joua un rôle majeur pour développer le commerce des fourrures dans la région du lac Ontario. En 1673, il organisa à Cataracoui, site de la ville actuelle de Kingston, une rencontre entre le Gouverneur Général Frontenac qui voulait déplacer le centre du commerce des fourrures au-delà de Montréal et des représentants des Indiens Iroquois.*

*La Salle fut placé au commandement du fort Frontenac que le Gouverneur ordonna de construire. Il devint ensuite propriétaire et seigneur du fort qui devint sa base-arrière pour des expéditions vers l'ouest et le sud -ouest destinées à établir un vaste empire du commerce des fourrures.*

Réduit à 14 hommes, La Salle se dirigea le 19 septembre 1679 vers le sud du lac Michigan et arriva le 1<sup>er</sup> novembre, malgré le vent et la tempête, à l'embouchure de la rivière des Miamis (aujourd'hui appelée Saint Joseph ou, familièrement *Saint Joe*), où il fit construire un petit fort palissadé, le fort Miami du nom de la tribu voisine (voir la photo du panneau ci -après). Comme prévu, Tonti le rejoignit le 20 novembre avec une très mauvaise nouvelle : à Michilimackinac personne n'avait vu passer le *Griffon* (l'épave n'a pas encore été retrouvée). Inquiet, La Salle laissa des instructions pour le cas où le *Griffon* ferait son apparition et décida de poursuivre sa route le 3 décembre, avec des effectifs renforcés, en descendant la rivière Tétatiki (Kankakee) qui le conduisit à celle des Illinois.

Là, ils s'arrêtèrent un moment au Vieux Village de Kaskaskia (ou Zimmermann) où Marquette avait établi une mission en 1675.

Il avait été remplacé en 1677 par Jean Allouez, et La Salle nota que le village (qu'il ne faut pas confondre avec celui de Kaskaskia au sud de Cahokia) comptait plusieurs centaines de maisons habitées par des indiens Illinois. Il était proche du futur fort Saint Louis II (ou fort Saint Louis du Rocher), non loin de l'actuelle ville d'Ottawa (Illinois) mais sur la rive droite de la rivière.

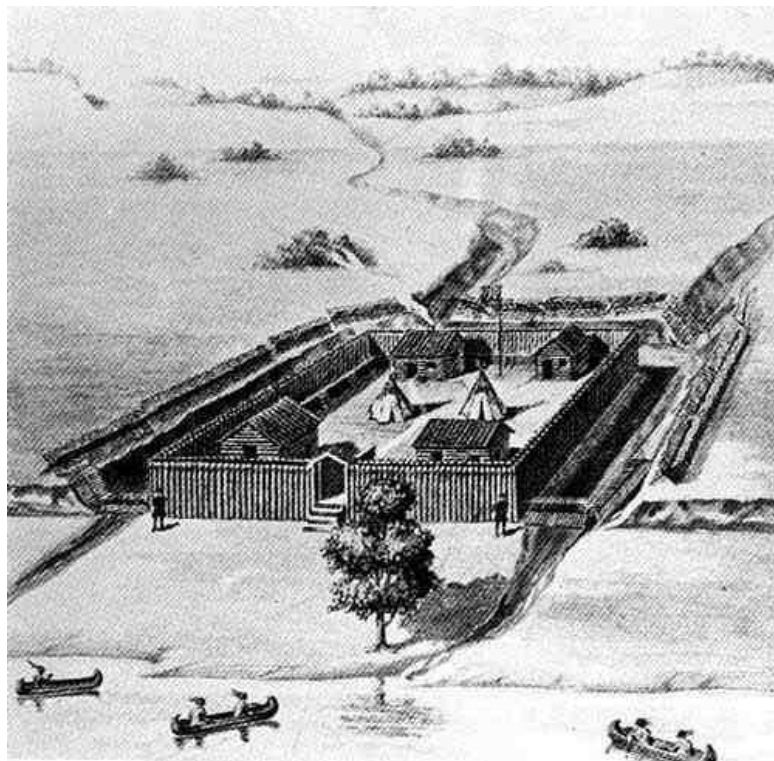
Le 5 janvier 1680, ses huit canots, étalés sur toute la largeur de la rivière pour signaler qu'ils arrivaient en paix, parvinrent au village illinois de Pimiteoui, près de la ville actuelle de Peoria, en aval de l'*Upper Peoria lake*.

Les Indiens d'abord effrayés comprirent que les hommes blancs ne leur voulaient aucun mal et les accueillirent en leur offrant légumes et viandes d'ours et de bison, comme ils l'avaient fait pour Joliet et Marquette.

En échange, les Français offrirent, comme d'habitude, haches, tabac ou rassades (petites perles) et on fuma le calumet. Malheureusement, un chef Mascouten de passage persuada les villageois que les Français étaient des alliés de leurs mortels ennemis Iroquois. Dès lors, les Illinois tentèrent de détourner les Français de leurs projets d'exploration, en les effrayant par des dangers imaginaires.

Impressionnés, six ouvriers précieux désertèrent, mais La Salle, pas découragé, entreprit au début de janvier 1680, en profitant d'un dégel momentané de la rivière, la construction d'une barque et d'un fort qu'il appela Crèvecoeur, par allusion à ses déboires. Il était situé sur l'autre rive, à une lieue plus au sud, sur une petite colline, à environ 150 mètres du bord (voir illustrations).

Pour certains, c'est de là que partit le père Hennepin et ses deux compagnons, mais cela ne change rien à la suite de l'histoire.



*Fort Crèvecoeur.*

Le 17 février, il vit arriver un chef indien, qui portait à la ceinture un sabot de cheval et raconta qu'il avait pris ce trophée dans un pays proche du sien, au sud-ouest, dont les guerriers aux cheveux longs allaient à dos d'animal et armés de lances. La Salle reconnut alors qu'il s'agissait d'Espagnols.

Le 29 février, très inquiet à l'idée d'avoir perdu son *Griffon* et ses précieuses pelleteries, et manquant d'agès pour sa nouvelle barque, il décida de revenir sur ses pas, ce qui étonne en raison de l'état des rivières et des chemins encore en partie gelés et du temps glacial.

En canot, puis à pieds, après avoir parcouru plus de 300 kilomètres, un de ses exploits parmi tant d'autres, il parvint quand même, le 25 mars, avec quatre compagnons et un lourd équipement, à son fort de la rivière des *Miamis* (ou *Saint Joseph*), ou encore à la Mission Saint Joseph, créée en 1671 par le père Allouez, sur la même rivière, et à côté de laquelle un fort sera construit en 1691 (voir la photo du panneau apposé sur les lieux).

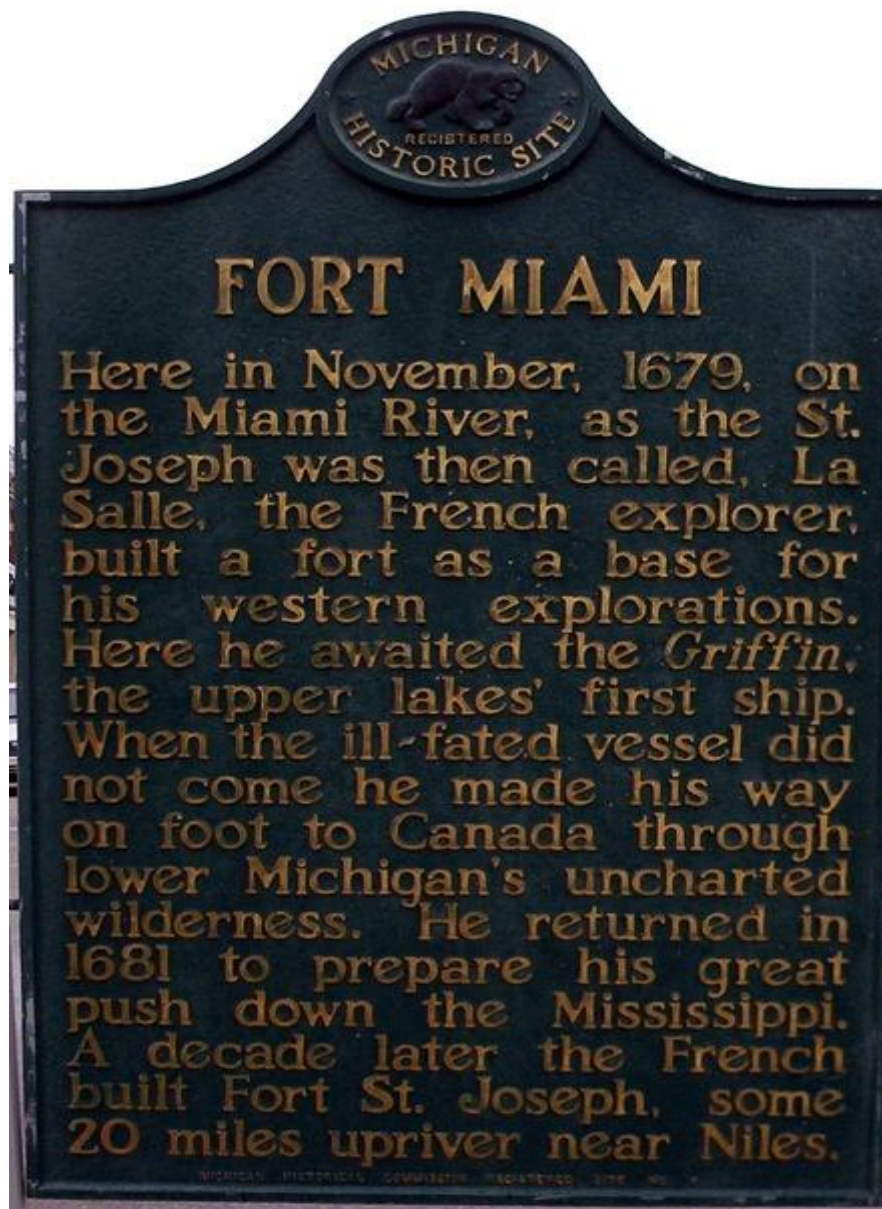
Mais là, personne n'avait entendu parler de son *Griffon* et il repartit en direction du lac Erié en traversant, au début, des *bois tellement entrelacez de ronces et d'espines qu'en deux jours et demi lui et ses gens eurent leurs habits tout déchirez et le visage ensanglanté et découpé de telle sorte qu'ils n'étaient point reconnaissables*.

Au prix de nouveaux efforts épuisants, en raquettes ou sur des embarcations de fortune, quand c'était possible (plusieurs de ses hommes malades durent être portés), il réussit malgré tout, le 21 avril 1680, à atteindre avec ses compagnons, les ruines du fort Conti, hélas brûlé, on ne sait par qui. Il apprit aussi la perte dans le golfe du Saint Laurent d'un navire qui lui apportait pour plus de 20 000 livres de marchandises !



*Fort Crevecoeur. Reconstitution contemporaine.*

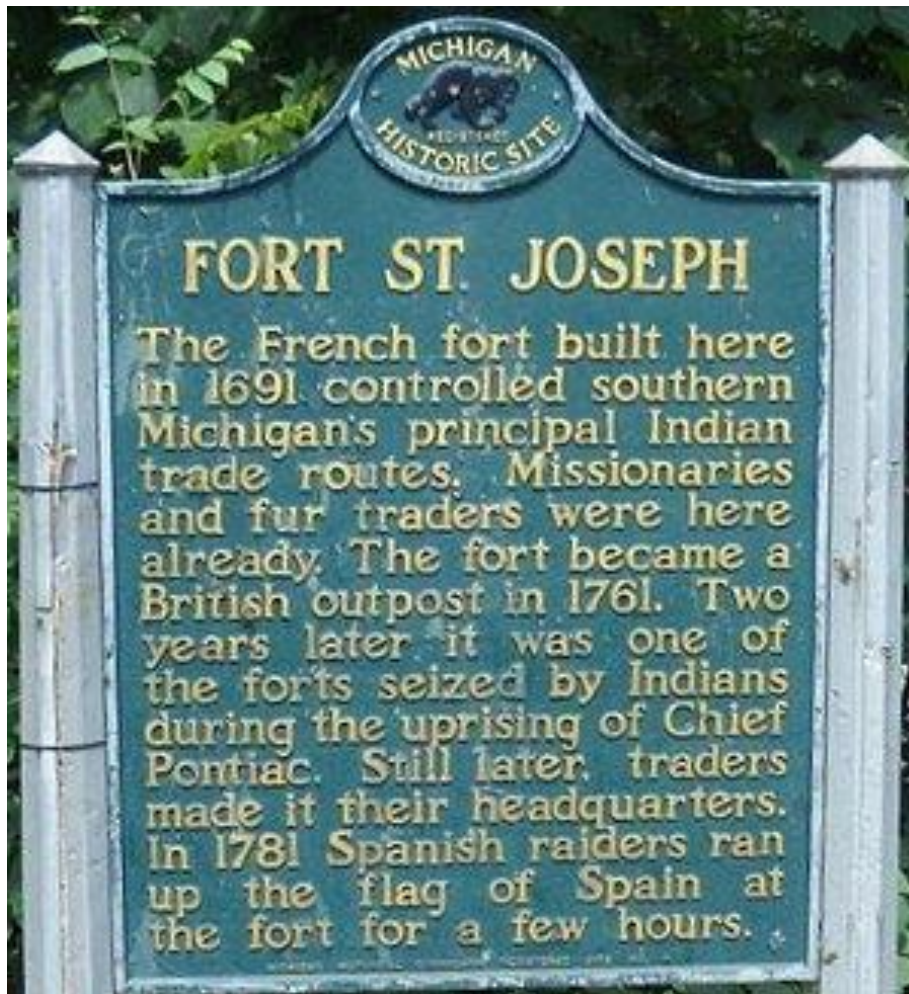




### *Fort Miami.*

*Ici, en novembre 1679, sur la Miami River comme on appelait alors la rivière Saint Joseph (celle qui se jette dans le lac Michigan), La Salle l'explorateur français construisit un fort destiné à lui servir de base pour ses futures explorations vers l'ouest. Ici, il attendit son navire le Griffon, le premier navire à circuler sur les Grands Lacs. Comme ce vaisseau n'arriva jamais, La Salle se dirigea à pieds vers le Canada à travers les immensités sauvages et inconnues du Michigan. Il y retourna en 1681 pour préparer sa grande descente du Mississippi. Dix ans plus tard les Français construisirent le fort Saint Joseph, 20 miles en amont près de l'actuelle ville de Niles.*

*Il ne faut pas confondre cette rivière Saint Joseph, avec une autre également appelée Saint Joseph, qui est un affluent de la rivière Maumee, laquelle se jette dans le lac Erié à Toledo. Et pour tout simplifier il existe deux rivières Miamis qui sont des affluents de l'Ohio.*



### *Fort Saint Joseph*

*Le fort français construit ici en 1691 contrôlait les principales routes commerciales indiennes du sud du Michigan. Missionnaires et commerçants en fourrures y étaient déjà présents. Le fort devint un poste avancé britannique en 1761. Deux ans après, il fut l'un des forts capturés par les Indiens lors de la révolte de leur chef Pontiac. Plus tard, les négociants en firent leur quartier général. En 1781, une troupe d'Espagnols hissa leur drapeau sur le fort pendant quelques heures.*

Pas découragé pour autant, La Salle rejoignit le 6 mai le fort Frontenac (ou Cataracoui) après un voyage de près de 500 lieues *le plus pénible que jamais aucun François ait entrepris dans l'Amérique.*

De là, il fit un bref aller- retour à Montréal pour calmer un peu ses créanciers, mais en revint toujours aussi endetté.

Pendant ce temps, le 15 avril, Tonti, Membré, La Ribourde et deux hommes avaient entrepris de quitter le fort Crèvecoeur pour commencer à aménager un site plus favorable, au sommet d'une falaise près de l'actuelle ville d'Ottawa. Il sera nommé fort Saint Louis II et la falaise *Starved Rock* (La Salle l'avait repéré et demandé à Tonti de l'occuper en cas d'attaque des Iroquois), Mais le lendemain de leur départ, les sept hommes laissés à Crèvecoeur pillèrent le fort et s'enfuirent au Canada.



Le 22 juillet 1680, deux envoyés du chevalier de Tonty, apprirent les événements à La Salle et précisèrent même que plusieurs renégats étaient en chemin pour le tuer.

Aussitôt, il se mit en embuscade sur le lac Ontario et réussit le 1<sup>er</sup> août à les intercepter et sans doute à les « liquider ».

Le 10 septembre, plusieurs centaines d'Iroquois armés de fusils arrivèrent au Grand Village illinois de Kaskaskia, blessèrent Tonty, qui essayait de s'interposer, incendièrent le village après avoir massacré une partie des habitants et construisirent un fortin.

Tonty et les deux prêtres quittèrent alors les lieux pour gagner la Baie des Puants (*Green Bay* aujourd'hui). En cours de route, le père de La Ribourde (*Note 3*), qui s'était écarté pour lire son bréviaire, fut assassiné et Membré perdit son canot. Il fut dès lors obligé de continuer à pied dans la neige et en devant se contenter d'herbes et de glands. Il arrivera quand même à la Mission Saint Ignace !

Tonty, pour sa part, allait hiverner dans les parages, sans pouvoir en informer La Salle.

Deuxième expédition vers les Illinois en août 1680

Deuxième expédition vers les Illinois en août 1680

Le 10 août, La Salle s'était embarqué pour sa deuxième expédition vers les Illinois, avec 25 hommes, et n'avait pas tardé à apprendre par des Indiens que le *Griffon* avait sombré dans une tempête.

Parvenu le 16 septembre au Sault Sainte Marie, par le lac Simcoe et la baie Georgienne (elle n'a guère changée, comme le montre la photo jointe), puis à Michilimackinac, il n'obtint aucune information sur le sort de Tonty, resté en arrière dans un territoire menacé par les Iroquois et dont il ne savait rien.

Anxieux, il se dirigea aussitôt vers son fort des Miamis, puis le village de Pimiteoui, qu'il découvrit, le 1<sup>er</sup> décembre 1680, brûlé et rempli de cadavres mutilés par les Iroquois. A trente lieues de là, le fort Crèvecoeur était également détruit et la barque en construction abandonnée.

En poursuivant sur la rivière Illinois jusqu'au Mississippi, il ne trouva ensuite que ruines et cadavres, mais aucune trace de son lieutenant.

Il revint alors sur ses pas au fort des Miamis I, (ou à la mission Saint Joseph) où il arriva à la fin de janvier 1681.

De là, il parcourut la région (en hiver puis au printemps) afin de convaincre les tribus Miamis et Illinois de s'allier contre les Iroquois et il apprit en mars, chemin faisant, que son ami hivernait chez les Petouatamis (ils n'avaient pas encore migré vers le sud-est du lac Huron).

Tous deux et Membré se retrouvèrent finalement en mai à Michilimackinac, où Tonty raconta ses pénibles aventures et l'assassinat par des sauvages du père de la Ribourde.

Tenté de reprendre le chemin du fleuve, La Salle dut cependant retourner une fois de plus à Montréal, où ses nombreux créanciers le réclamaient. Pour les calmer, il rédigea un testament qui leur léguait ses biens en cas de disparition.

Il fut aussi obligé de répondre à l'intendant, qui lui reprochait d'avoir, par son attitude arrogante excité les Iroquois contre les Illinois et déclenché les hostilités entre ces tribus.

Enfin la descente du Mississippi et la découverte de la Louisiane en 1682

Protégé par Frontenac, il put tout de même revenir, le 19 décembre 1681, à la Mission Saint Joseph, où l'attendaient Tonty, Membré, ainsi qu'un groupe de Français et de *Sauvages*.

Le 20 janvier 1682, ils parvinrent ensemble aux ruines du fort Crèvecoeur, puis descendirent la rivière Illinois et atteignirent sans incidents le Mississippi le 6 février 1682 (il faut préciser que les canots en écorce de bouleau étaient très légers et pouvaient être facilement transportés).

Une semaine plus tard, la débâcle des glaces permit de mettre les canots à l'eau et de commencer la longue descente.

Après avoir *cabané* à l'embouchure tumultueuse du Missouri, on se remit en route pagayant avec facilité sur le fleuve aux eaux rapides, chassant et s'émerveillant devant une nature somptueuse. On passa devant l'embouchure de l'Ohio, plus calme, puis on *cabana* de nouveau vers l'actuelle ville de Memphis. Pendant dix jours, on dut attendre et rechercher un des membres de l'expédition, un armurier nommé Prudhomme, qui s'était égaré à la chasse.

En attendant de le retrouver, nu et affamé, à la dérive sur un tronc d'arbre, La Salle fit construire un petit fort en rondins qu'il nomma justement *Prudhomme* (en racontant l'expédition de 1736, on reparlera de ce fort, à l'origine de la ville de Memphis, sans doute au confluent du fleuve et de la rivière *Wolf*).

Le 5 mars 1682, on décampa et on reprit la descente du fleuve, mais le 12, des indiens, alarmés par ces canots inconnus, surgirent en poussant de menaçants cris de guerre et il fallut palabrer. Finalement, on fuma le calumet de la paix (voir *Note 4, et dessins pages 96 à 97*), on fit la fête, et les Indiens ravitaillèrent les Français.

La Salle prit solennellement possession des lieux au nom du Roi, puis l'expédition quitta des Indiens qui leur parurent très affectueux (ils caressaient la poitrine et les visages des Français, en signe traditionnel d'amitié).

Ces Amérindiens leur donnèrent deux guides, avec lesquels ils atteignirent sans encombre le confluent du fleuve et de la rivière Arkansas, terme de l'expédition de Joliet et Marquette en 1673.

Le 22 mars, l'expédition fut accueillie avec faste par la tribu des Taensas (ou Arkansas), des Indiens fort beaux, qui bénéficiaient *d'une partie des qualitez que possèdent les gens polices*. (l'emplacement de leurs villages est aujourd'hui inconnu).

Les explorateurs ne s'attardèrent pas, et en descendant le fleuve, se trouvèrent, le 26 mars, en présence de nombreux autres indiens armés de flèches et menaçants, qui les accueillirent, si l'on peut dire, en faisant le *sacayou* (ou la huée). Ils étaient alors à l'embouchure de la rivière Sainte Catherine, à *Hutchins Landing*.

La Salle, après avoir placé son groupe en défense de l'autre côté du fleuve, envoya Tonty et cinq hommes porter le calumet de la paix à ces Indiens, qui acceptèrent *de bonne grâce* ce très important symbole de paix, d'ailleurs perçu de façon différente par les Français et les Amérindiens, embrassèrent et frottèrent le corps de Tonty, toujours en signe d'amitié.

La Salle, rassuré, franchit alors le fleuve et *ces sauvages l'ayant reconnu comme notre commandant lui rendirent toutes sortes d'honneurs. Il leur témoigna qu'il n'exigeait rien d'eux qu'une reconnaissance & qu'une soumission volontaire aux ordres de notre monarque (Henri de Tonty)*. Les Sauvages n'avaient pas l'autorité pour répondre, mais le conduisirent auprès du *prince qui commande à ces peuples*, dans un village que les Français appelleront plus tard le *Grand Village* d'une Nation indienne, qu'ils appelleront aussi plus tard Natchez (*Note 5*).

Tonty, comme les autres, se montra impressionné par cette Nation capable de réunir 3 000 hommes sous les armes, et dont il donna une première description.

On nota qu'ils avaient des fusils, des haches, et autres objets devant provenir d'un commerce avec des traitants anglais, qui venaient se procurer des peaux, mais surtout des esclaves. Cette importante question, facteur de troubles graves sera évoquée dans un prochain paragraphe.

En tout cas, on procéda aux échanges rituels de cadeaux, puis les Français ne s'attardèrent pas et reprirent leur route pour atteindre, sans doute deux jours plus tard, le village des *Koroas*, une tribu alliée des Natchez, à 40 km en aval.

Henri de Tonty, dans sa *Relation de la Louisiane*, a décrit un paysage qu'il appréciait beaucoup : *leurs terres portent du blé d'Inde (maïs) de toutes sortes de fruit, des oliviers et des vignes. On y voit de vastes prairies, de grandes forêts, de toutes sortes de bestiaux ; la pêche et la chasse font leurs occupations & leurs richesses.*

Chez les *Koroas*, on procéda, le 28 mars, comme d'habitude, aux échanges de cadeaux et les Français plantèrent une croix, à côté d'une pierre gravée aux armes du Roi, puis le lendemain 29 mars, jour de Pâques, repartirent après la Sainte Messe.

Ils reprirent leur descente du fleuve, et près du site de la Nouvelle Orléans, quelques hommes, envoyés en éclaireurs, furent reçus à coups de flèches par les peu amicaux indiens *Quinipissas*. Ce ne fut toutefois qu'un bref incident et l'expédition, parvenue sans encombre aux abords du delta, se divisa en trois partis pour explorer les trois branches du fleuve. Tonty arriva le premier à la mer, mais La Salle et les autres le rejoignirent le lendemain.

Finalement, le 9 avril 1682, sans doute dans les environs de l'actuelle ville de *Venice* (plus proche qu'aujourd'hui de la mer en raison de l'avancée du delta du fleuve) eut lieu enfin la prise de possession de la Louisiane par le Roi.

Cavelier de la Salle, emperruqué, en grand costume galonné d'or, fit débroussailler un emplacement, où l'on ficha en terre un tronc d'arbre sur lequel furent gravées au fer rouge les armes de Sa Majesté et l'inscription suivante :

*Louis Le Grand, Roy de France et de Navarre, règne le 9 avril 1682.*

Après un *Te Deum*, un *Vexilla Regis* et trois salves de mousquet, La Salle harangua ses hommes d'une voix forte : *...Je, en vertu de la commission de Sa Majesté...ai pris et prends possession...de ce pays de Louisiane...* (sur le nom de Louisiane, voir l'importante *Note 6*)

On dressa aussi une croix, bénite par Membré, et on enterra une plaque commémorative.

Il est difficile aujourd'hui de ne pas être ému en lisant ce texte extraordinaire et en imaginant cette poignée d'aventuriers magnifiques, qui donnaient tout un monde à la France.

Jacques de La Metairie, notaire au fort Frontenac, établit la prise de possession sur parchemin et fit signer les présents, une douzaine de personnes au total.

Il s'agissait de toute la région comprise entre les Grands Lacs et le golfe du Mexique du nord au sud et de l'ouest des Allegheny, jusqu'aux limites des terres inconnues de l'ouest.

L'objectif atteint, La Salle et ses hommes commencèrent la longue et pénible remontée du fleuve.

Ils furent bientôt à court de provisions et durent se nourrir notamment en mangeant du crocodile et des pommes de terre (produit connu en France depuis le XVI<sup>e</sup> siècle, mais donné aux animaux, et même, en Bourgogne, considéré comme donnant la lèpre).

En passant chez les *Quinipissas*, ils crurent avoir amadoué les chefs par des cadeaux, et s'installèrent pour la nuit, mais leurs hôtes, vraiment peu hospitaliers, les attaquèrent le lendemain matin. Heureusement, les mousquets français eurent vite raison des agresseurs, qui laissèrent une dizaine des leurs sur le terrain.

Après cet incident, La Salle se hâta de rejoindre le village des *Koroas*, où ils avaient été bien reçus à l'aller. Mais cette fois, l'accueil fut beaucoup plus déplaisant, car des émissaires *Quinipissas* mal intentionnés les avaient probablement précédés. Selon Nicolas de La Salle, *deux mille guerriers barbouillés de rouge et de noir, le casse têtes en main avec l'arc et les flèches* s'invitèrent pendant le repas. Malgré les protestations d'amitiés du chef, La Salle préféra s'en aller aussitôt, en laissant les canots sur place, et continua à pieds, le courant étant de toute façon trop fort pour remonter en payant. On était en effet au début de la période de crue.

En arrivant à *Hutchins Landing*, on ne vit aucun Natchez, mais La Salle préféra camper sur la rive droite et s'en aller rapidement vers les villages *Taensas*, plus surs.

Pressé, La Salle prit les devants, mais tomba malade en arrivant au fort Prudhomme, où il se résigna à attendre Tonti et le reste de son groupe.

Incapable de voyager, il chargea son lieutenant de se rendre à la mission Saint Joseph et d'écrire au Roi pour l'informer de la découverte.

Le 15 juin 1682, à peine convalescent, lui-même se remit enfin en route vers Michilimackinac, qu'il atteignit en septembre. Encore très fatigué, mais fier de son exploit, il demanda au père Membré de se rendre en France pour rendre compte au Roi de la découverte.



*Prise de possession de la Louisiane. 9 avril 1682.*

Membré arriva ainsi à Québec au moment où Frontenac s'apprêtait à partir, rappelé en France, et il eut juste le temps de s'embarquer avec lui.

La Salle, resté au fort, écrivit des dépêches pour obtenir l'aide du gouverneur, désormais Joseph Antoine Le Febvre de la Barre, qu'il ne connaissait pas.

Retournement de situation : le Roi et le nouveau gouverneur hostiles au découvreur !

Il ne savait pas encore à quel point le nouveau gouverneur, allait le considérer comme un fauteur de trouble, un aventurier mythomane et dangereux ! En réalité, il avait été acheté par les commerçants en fourrure, inquiets de la concurrence que l'explorateur pouvait leur faire subir !

Lui, qui se croyait toujours victimes de complots tramés dans l'ombre contre sa personne ou ses entreprises par une nuée d'ennemis, commerçants, Jésuites, administrateurs bornés ou militaires jaloux, ne se doutait cette fois de rien !



9. avril 1682. 28

France établie et confirmée pour exercer ladite fonction de notaire pendant le voyage de la Louisiane en l'Amérique Septentrionale par M<sup>r</sup> de la Salle gouverneur pour le Roy dudit Fort Frontenac et Commandant de la dite Province par la Commission de Sa Majesté donnée à Saint-Germain en Laye le douzième May mil six cent quatre-vingt deux.

Et tous ceux qui ces présentes Lettres verront Salut. Sire, faisons qu'ayant été requis par M<sup>r</sup> de la Salle de lui délivrer acte signé de nous et des témoins y nommés de la possession par lui prise du pays de la Louisiane près les trois embouchures du fleuve Mississippi au nom de Très-Haut, Très-Bien-Aimé, Très-Souverain et Victorieux Prince & C<sup>te</sup> le Grand par la grâce de Dieu Roy de France et de Navarre quatorzième de ce nom et de Ses foyes et fidèles de la Couronne, nous notaire audit aneur, délivrer l'edit acte a M<sup>r</sup> de la Salle dont la teneur s'ensuit.

Le vingt-septième décembre mil six cents quatre-vingt deux, M<sup>r</sup> de la Salle étant parti à pied pour Joinville en de Tonky qui avoit avec ses gens et tout l'équipage pris le chemin de Joinville à quarante lieues du pays des Illinois ou les glaces l'avoient obligé de s'arrêter au bord de la rivière de deltagone, par les malheurs, les glaces étant devenues plus fortes, on fut forcé de s'arrêter pour traverser tout le bagage, les canots et un français qui s'estoit blessé tout le long de cette rivière et de celle des Illinois l'apport de brade et dix lieues, enfin tous les français s'étant rassemblés de vingt-cinq cents hommes, mil six cents quatre-vingt deux on arriva à Joinville en la rivière n'étant plus glacée que par endroits on continua la route jusqu'au fleuve Colbert éloigné de vingt-cinq lieues de Joinville en chemin il y eut des Illinois de quatre-vingt dix lieues on arriva au bord du fleuve Colbert le sixième février et on s'arrêta jusqu'au troisième pour attendre les saunages que les glaces avoient empêchés de passer. Le troisième tout le monde s'étant rassemblé au point au nombre de vingt-cinq français portant armes, artilles de J. B. Denon, d'Albion, d'Albion, d'Albion, et d'Albion de dix-huit saunages de ceux de la nouvelle anglaise et quelques femmes Algonquines, d'Albion et d'Albion. Le quatorzième on arriva au village des Algonquins consistant en cent cabanes, qu'on trouva vuides, après avoir navigué jusqu'au vingt-sixième jour du mois de mars cent lieues sur le fleuve Colbert ayant l'occasion pour chasser du français s'étant égaré dans les bois et ayant été rapporté au M<sup>r</sup> de la Salle qu'on avoit vu quantité de saunages dans le voisinage, sur la pensée qu'ils pourroient avoir pris ce français, il fut fait une fête à la garde duquel ayant laite venir le français et reconnu les saunages ayant marché deux jours à travers des bois sans en trouver, parce qu'ils n'avoient tous deux pas l'apprehension des coups de fusil qu'ils avoient entendu, étant de retour au camp il entra de tous les costés les français et saunages ala découverte avec ordre de s'occuper des saunages de prendre en vie sans leur faire de mal pour savoir des nouvelles de ce français le nommé Gabriel Baudin avec deux saunages en ayant rendu un ray de la nation des Chikacha en attendant qu'on eût en peine deux français et qu'on ne les eût pris que pour la rumeur d'être leurs maîtres s'il y étoit et ensuite faire avec eux une bonne paix les français s'étant du bien à tout le monde ils apprirent qu'ils n'avoient pas vu celui que nous cherchions, mais que la paix seroit venue de leurs anciens avec toute sorte de reconnaissance, on leur fit forte protestation et comme

Acte de prise de possession de la Louisiane. 9 avril 1682.



C'est pourquoi, en toute innocence, il prit l'initiative de redescendre, fin décembre, à la rivière des Illinois, où, en amont de l'actuelle ville de la Salle, il fit poursuivre par Tonty le nouveau fort Saint Louis sur le site du *Starved Rock*, un rocher dominant la rivière de près de 40 mètres (situé dans un spectaculaire parc naturel, il a fait l'objet de fouilles archéologiques). Ce fort, terminé en mai 1683, était destiné à regrouper sous sa protection les Miamis, les Illinois et les Chaouanons, tous menacés par les Iroquois. Or, précisément le 10 mai, le Roi fit parvenir à l'intendant de Meulles, lui aussi très mal disposé, des instructions s'opposant à de nouvelles explorations !

Le 5 août, le Roi confirmera, en écrivant à La Barre que *la découverte du Sieur de la Salle est fort inutile* et qu'il faut *dans la suite empêcher de pareilles entreprises*. En août 1683, La Salle, toujours ignorant de ce nouvel état d'esprit, quitta le fort pour se rendre à Québec, puis en France afin de présenter la Louisiane à la Cour. Or, quelques kilomètres seulement après avoir quitté le fort, il rencontra un officier, Baugy, chargé par le Gouverneur de le relever de ses fonctions et de le faire ramener auprès des autorités de la colonie !

Pire : le gouverneur avait aussi relevé de ses fonctions l'officier à qui La Salle avait confié le fort Frontenac pour le donner à ses obligés, des commerçants en fourrure.

Pire encore : le 14 août 1683, le gouverneur lors de sa réunion à Montréal avec les Iroquois leur aurait *permis de le tuer et les peuples qui sont réunis près de son fort sans que cela tirast à conséquence*. Et il écrivit au Ministre... *du Sieur de la Salle que la tête lui a tourné ; qu'il a été assez hardi pour donner avis d'une découverte fausse*.

C'est ainsi que La Salle, quasiment en état d'arrestation, arriva à Québec, où, sur ordre du gouverneur, mais de son plein gré, il embarqua pour la France sur le *Saint Honoré*.

Tonty, resté au fort Saint Louis avec Baugy, aura à repousser en février 1684 une attaque des Iroquois venus du lac Érié. Les Iroquois, incapables de prendre le fort Saint Louis, essayèrent d'affamer la petite garnison, mais faute de vivres, durent eux même lever le siège. C'est en raison de cet épisode que l'endroit s'appellera *Starved Rock*.

En 1691, le fort sera abandonné par les Français, qui édifieront sur la rive droite le fort Pimiteoui, près de l'actuelle ville de Peoria et en fin de compte pas très loin du fort Crevecoeur et du fort Saint Louis II (ce qui n'apparaît pas clairement sur le panneau page suivante).



*Site du fort Saint Louis II. Starved Rock.*



*Site du fort Pimiteoui.*

*Pimiteoui qui peut se traduire par Gros Lac, est le nom indien du lac Peoria. Ici passèrent Marquette et Joliet en 1675. Près du lac furent construits le fort Crevecoeur en 1680 ; le fort Saint Louis en 1691/92 ; le vieux fort et le village de Peoria en 1730 ; les villages Peoria en 1778 ; le fort Clarke en 1813 ; la maison de commerce française « OPA POST » avant 1818. Les Américains s'installèrent sur le site de Peoria en 1819.*

*Panneau installé par la Illinois State Historical Society*

## Retour en France et gros mensonges

Quand La Salle arriva en France en novembre 1683, la relation de l'expédition par Membre était on le sait, parvenue à la Cour, où le Roi n'était guère enthousiaste.

Cependant, Bernou avait remanié sa carte du golfe du Mexique, réalisée en 1682, afin de servir les plans de sa coterie, et La Salle ne fit pas d'objection.

Leur idée- fumeuse- était de fonder un établissement à l'embouchure du Rio Grande afin de permettre la conquête de la Nouvelle Espagne et de ses mines par l'ancien gouverneur du Nouveau Mexique, Penalossa, qui, fuyant l'inquisition, était venu mettre son épée au service de la France.

Ils firent dès lors coïncider la description de la vallée du Mississippi avec celle du Rio Grande et incitèrent La Salle à présenter au Roi un projet de nouvelle colonie idéalement située, en vue de l'invasion de la Nouvelle Biscaye espagnole.



La Salle, désireux de repartir, mais connaissant l'hostilité du Roi, accepta ainsi, délibérément, de laisser falsifier la géographie en situant sur des cartes le fleuve Colbert beaucoup plus à l'ouest qu'il ne l'est (*Sur les cartes et les cartographes de la Louisiane, voir les Notes 7&8*).

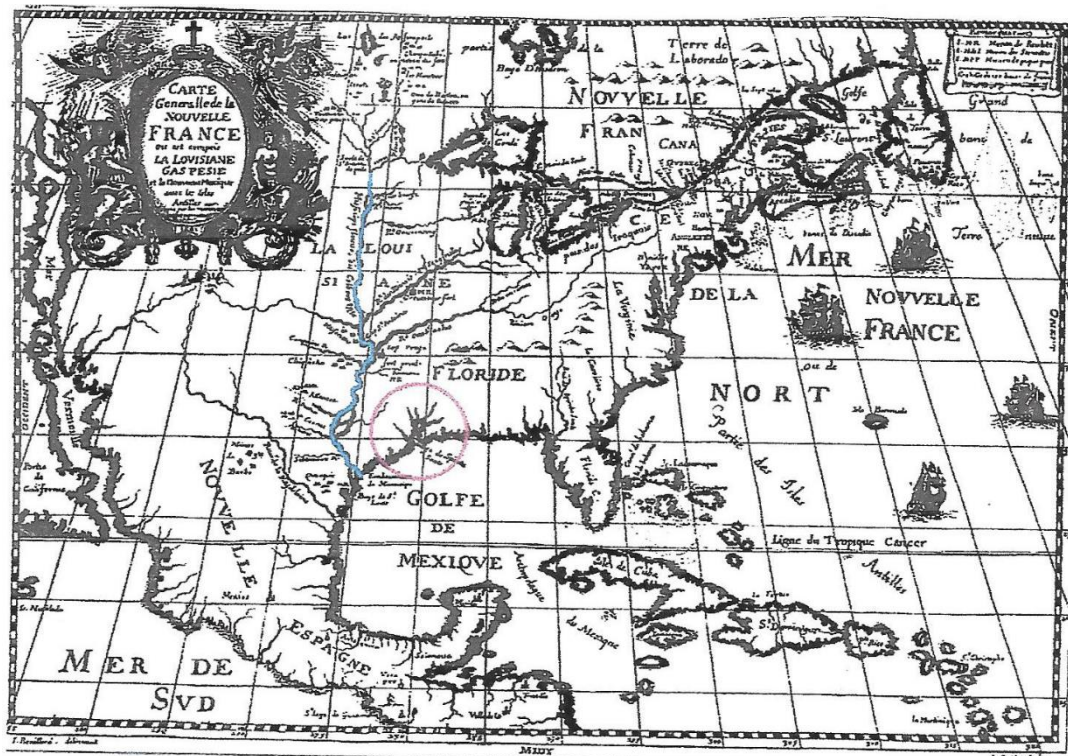
Le Moyne d'Iberville écrira plus tard : *...je crois que cela vient de la grande envie qu'il avait de se voir près des mines du Nouveau Mexique et engager par là la Cour à faire des établissements en ce pays qui ne pourront par la suite qu'estre très avantageux.*

En 1684, Franquelin dessina ainsi une carte (nous avons une copie de l'original), reprise en 1688 par Coronelli, où l'embouchure du fleuve est située près de la frontière du Mexique. Ces cartes furent établies d'après les informations fournies aux explorateurs par les Indiens et sans relevés. Elles ne donnent pas, et pour cause, des indications exactes sur la latitude et la longitude de l'embouchure et ne mentionnent pas les lacs appelés plus tard Pontchartrain et Maurepas, où il est vrai, La Salle n'alla jamais.

De plus, la carte de Franquelin est déchirée à l'emplacement de l'embouchure du fleuve...



*Sur cette carte de 1688, par Franquelin, postérieure à la deuxième expédition de Cavelier on voit que le fleuve Mississippi est encore situé trop à l'ouest, mais que la Louisiane est nommée avec son orthographe actuelle.*



*Carte de la Nouvelle France au XVII<sup>e</sup> siècle. Cette carte montre, en bleu, le cours du Mississipi, qu'elle situe à 600 km à l'ouest de l'embouchure réelle, qui figure dans le cercle rouge.*

Ensuite, pour allécher le Roi et le Ministre, Colbert de Seignelay, il n'hésita pas à participer en 1684 à la rédaction de quatre Mémoires défendant à coup de mensonges énormes la fondation de cette colonie.

Selon un des Mémoire, le fleuve qu'il (La Salle) a découvert est un excellent port que les grands vaisseaux peuvent remonter de plus de cent lieues dans les terres et les barques plus de cinq cens. On assure aussi qu'il pouvait recruter pour attaquer les Espagnols une armée d'Indiens...

Le Roi n'y vit que du feu, fut séduit, et *contenta* La Salle qui obtint la restitution du fort Frontenac et, par lettres patentes du 14 avril 1684, une commission pour commander dans tout le territoire compris entre le fort Saint Louis des Illinois et la Nouvelle Biscaye. Elle le mettait aussi à la tête d'une puissante expédition.

### **La tentative manquée de redécouverte de la Louisiane par la mer de 1684 /87 et la mort de La Salle**

#### **Le départ de l'expédition**

Le Roi accordait 100 soldats, commandés par huit officiers ; un navire de guerre de 36 canons, *Le Joly* ; une barque de 60 tonneaux et 4 canons, *La Belle* ; une flûte d'environ 300 tonneaux, armée par un commerçant Rochelais, *l'Aimable* ; et une petite caiche, *le Saint François*.



Dès le début, les relations furent tendues entre La Salle, civil inexpérimenté et roturier, mais impérieux et intransigeant, et le commandant du *Joly* choisi par le Roi : Taneguy Le Gallois de Beaujeu.

Il était, lui, un marin expérimenté, aristocrate de vieille souche, et habitué au commandement. Par-dessus le marché, la femme de Beaujeu avait un confesseur jésuite ! L'horreur pour La Salle !

Ce qui devait arriver arriva : La Salle et Beaujeu, faits pour se déplaire, entrèrent en conflit aussitôt et sur tout : durée du voyage, choix des vivres, nombre et qualité des passagers et principalement autorité et prérogatives des deux chefs...

La Salle voulait tout diriger et commander à tout le monde, y compris aux militaires et aux marins, ne laissant que les manoeuvres à un Beaujeu exaspéré.

*Ces exigences firent grand bruit à Rochefort entre les officiers chaque'un disant que cela ne s'estoit jamais veu qu'un passager pretendist commander dans un vaisseau.*

*Et Beaujeu n'hésita pas à écrire : il y en a tres peu qui ne le croient pas frappé. J'en ay parlé à des gens qui le connoissent depuis vingt ans. Tous disent qu'il a toujours esté un peu visionnaire.*

De plus, les responsables du recrutement embarquaient n'importe qui et les préparatifs s'éternisaient avec un La Salle de plus en plus inquiet, hésitant et irritable.

Finalement, le convoi leva enfin l'ancre à La Rochelle le 24 juillet 1684 (avec 20 autres navires qui s'en allaient aux îles ou au Canada), mais neuf jours plus tard La Salle n'avait toujours pas révélé le secret de la destination à un Beaujeu mortifié : *je vas dans un pays inconnu chercher une chose presque aussi difficile que la pierre philosophale, dans une saison avancée, chargé à morte charge avec un homme chagrin.*

Le convoi transportait près de 300 personnes, dont les missionnaires Jean Cavelier, frère de René Robert, Membré (un vétéran, s'il en fut), Anastase Douay, l'ingénieur Minet, Henri Joutel<sup>19</sup>, bourgeois rouennais auteur de la principale relation de l'expédition et bras droit de La Salle, son neveu Moranget, des marchands dont les frères Duhaut, et même des femmes et des enfants.

Le *Joly*, conçu pour un équipage de 125 personnes, en transportait plus du double, sans parler des marchandises de l'entrepont, qui occupaient les postes des soldats, et des matelots les obligeant à passer tout le voyage<sup>20</sup> sur le pont d'en haut, le jour au soleil et la nuit à la pluie.

La rupture du mat de beaupré du *Joly* obligea la flottille à revenir pour réparer à Rochefort, puis on repartit le 1<sup>er</sup> août pour atteindre, le 20, l'île de Madère, où La Salle refusa de s'arrêter pour se ravitailler en eau. Le 6 septembre, on franchit le tropique du Cancer mais La Salle ne voulut pas entendre parler de la traditionnelle fête du passage de la ligne.

Selon Joutel, *les matelots nous auraient volontiers tous tués...*

En raison de l'encombrement, de la chaleur, de la lenteur du voyage, du manque d'eau et de vivres frais de nombreux passagers commencèrent à tomber malades, sans doute du scorbut, (voir notre Mémoire sur les maladies et les médecins du temps) et le *Joly* ne parvint finalement dans la baie de Petit Goave à Saint Domingue<sup>21</sup> que le 28 septembre.

<sup>19</sup> Nous ferons ici largement appel au Mémoire de Joutel.

Moranget et les frères Duhaut sont des personnages clés pour comprendre la fin tragique de l'explorateur en 1687.

<sup>20</sup> On raconte dans notre Mémoire sur « le Grand Voyage », les difficiles conditions d'un tel voyage, de la France vers la Louisiane.

<sup>21</sup> Beaujeu, pour profiter de vents favorables, avait décidé, sans en référer à La Salle, fiévreux, d'aller à Petit Goave au lieu de Port de Paix (comme indiqué sur la carte) un peu plus proche de la route longeant Cuba vers le golfe du Mexique. C'est du moins ce qu'affirme Henri Joutel dans son Mémoire.



Il fut rejoint plus tardivement encore par les autres navires, moins la caïque, capturée par les Espagnols avec une partie des vivres et des fournitures.

Pendant ce long arrêt à Saint Domingue, les défections se multiplièrent, et on ne put finalement lever l'ancre, avec des effectifs amoindris, que le 25 novembre.

Cette fois, La Salle embarqua sur *l'Aimable*, peut-être pour ne plus avoir à supporter la présence de Beaujeu, ou plutôt parce que ce vaisseau, le moins rapide des trois, devait *porter le fanal*, c'est-à-dire prendre la tête pour longer la côte sud de l'île de Cuba.

Le 1<sup>er</sup> décembre, ils reconnurent l'île du Cayman et mouillèrent du 5 au 8 à l'île du Pin<sup>22</sup>, où La Salle tua un crocodile, *dont la chair était blanche et d'un goût musqué*, dira Joutel, et ses hommes des cochons sauvages et des *rats d'Inde* (sans doute des ratons laveurs ou des mangoustes).

Le 8, ils mirent à la voile *après la Sainte Messe*, doublèrent le 11 le cap Corientes, puis mouillèrent dans l'anse qui le sépare de celui de Saint Antoine (ces lieux sont aujourd'hui un parc national). Ils partirent le lendemain pour le doubler et entrer, cap au nord est, dans le Golfe du Mexique, avant de revenir à leur mouillage le 14 en raison des vents.

Le 17, un coup de vent du nord-ouest fit chasser *la Belle* qui vint heurter *l'Aimable*, faisant des dégâts sérieux (mat d'artimon cassé, perte de cordes et d'une ancre...)

Du 18 au 27, la flotte navigua et on nota bientôt que la mer virait au blanc et que les sondages ramenaient du *sable fin grisâtre et vaseux*. Ces caractéristiques sont exactement celles du delta du Mississippi et sont encore visibles aujourd'hui jusqu'à 20 kilomètres en mer.

#### Arrivée sur la côte

La Salle eut l'intuition qu'il avait trouvé d'emblée le fleuve et il avait raison, mais il ne pouvait en être sûr, car, à l'époque, on ne savait pas calculer la longitude (voir dans notre mémoire sur « le Grand Voyage », le paragraphe sur la navigation à l'estime du temps) et les cartes marines étaient pour le moins approximatives, voire fausses.

Il se crut victime du *Gulf Stream*, dont *plusieurs personnes savantes* lui avaient parlé à Paris, et il préféra se fier à des journaux de bords espagnols, qui le confirmèrent dans son erreur : il croyait avoir dérivé vers l'est de plusieurs centaines de kilomètres jusque vers la baie d'*Apalache*.

Le 29, on mit donc cap à l'ouest, en longeant la terre, et on continua jusqu'au premier janvier 1685. On s'aperçut alors que l'on avait dérivé vers la terre, aperçue à quatre lieues seulement, et il fut décidé de jeter l'ancre par six brasses de profondeur (moins de 10 mètres) puis d'envoyer une chaloupe en reconnaissance.

Plusieurs hommes, dont La Salle, débarquèrent, mais ne virent qu'un pays plat et boisé et revinrent à bord. La latitude à cet endroit était de 29°10 minutes.

---

<sup>22</sup> Cette île, appelée aujourd'hui *isla Juventud*, est un paradis pour plongeurs cherchant les épaves de nombreux navires coulés au XVII<sup>e</sup> siècle par le pirate français François Leclerc.



Le 12 janvier, on fit route au sud-ouest, mais les courants déportèrent les navires vers la terre, et on décida de mouiller par 4 ou 5 brasses seulement. Le 13, l'eau commençant à manquer, il fut décidé d'aller à terre avec deux chaloupes.

Toutefois, les grosses lames qui déferlaient sur la côte les obligèrent à mouiller à une encablure (moins de 200 mètres) du rivage, sur lequel un groupe d'hommes *nuds* leur firent signe d'approcher.

Comme c'était impossible, on leur demanda de venir jusqu'aux bateaux, ce qu'ils firent en se servant d'une grosse pièce de bois pour franchir la barre.

Embarqués dans les chaloupes, ils furent conduits à bords, mais La Salle ne put rien en tirer et on les congédia après leur avoir donné quelques présents, qu'on leur attacha au col ou au toupet de cheveux qu'ils avaient sur la tête pour leur permettre de nager.

Le 13, puis le 14, on reprit la navigation avant de mouiller, puis de tenter encore de se rendre à terre. De nouveau, les barques ne purent accoster, mais on vit sur le rivage courir une quantité de *chevreuils et de bœufs qui étaient différents en figure des nôtres*, ce qui donna à tous l'envie d'aller chasser.

Ce fut impossible, et on reprit la navigation pour se trouver le 16 à midi par 28°20 minutes nord, ce qui révélait une diminution de latitude et une orientation de la côte vers le sud.

Le 17, le vent n'ayant pas changé, on continua vers le sud-ouest et on découvrit une espèce de rivière, que La Salle décida d'aller reconnaître.

Joutel et ses hommes réussirent cette fois à débarquer le 18, et découvrirent *un pays sec quoiqu'il parût être inondé de temps en temps, de grands lacs d'eau salée, peu d'herbes, la piste des chevreuils marquée sur le sable*. Ils tuèrent quelques canards et outardes et revinrent à bords.

Le lendemain 19, La Salle décida de retourner sur place lui-même, avec du monde et des munitions, mais les chaloupes à peine à la mer, le *Joly* apparut, sortant d'une épaisse brume, toujours comme un bateau fantôme, ce qui suspendit l'opération.

Beaujeu dépêcha sur l'*Aimable* son lieutenant, d'Aire, qui fit de vifs reproches à La Salle, accusé d'avoir quitté la flottille, *exprès et à dessein*, le 2 janvier. On se disputa aussi sur la route à suivre. (Ces disputes et ces accusations de tricheries étaient monnaie courante).

La Salle, toujours selon Joutel, estima que l'on avait passé la rivière du Mississipi et qu'il fallait retourner aux *bâtures* remarquées le 8 janvier, mais il ne fut pas suivi.

Beaujeu lui demanda en revanche une grande quantité de vivres afin de retourner en France, mais La Salle en proposa pour quinze jours seulement (assez selon lui pour rallier Saint Domingue) et ils se disputèrent, pour ne pas changer...

Après quelques jours passés à chasser et faire de l'eau, en attendant la décision de Beaujeu, La Salle fit lui-même une première exploration des lieux, *trouvant une terre la pluspart sablonneuse, peu d'herbe, point d'eau douce que dans quelques marres, la piste de quantité de chevreuils, des marais chargés de canards, sarcelles poules d'eau...* Bientôt, on trouva aussi aux bords d'un lac un peu glacé, beaucoup de poissons, certains d'une extraordinaire grosseur.

Comme Beaujeu ne se décidait toujours pas, La Salle résolut de mettre 120 hommes à terre sous le commandement de Moranget, afin d'aller explorer la côte, avec huit à neuf jours de provisions, la *Belle* les suivant en mer.

La troupe se mit en marche le 4 février 1685, et arriva le 7 aux bords d'une grande rivière difficile à franchir. On en cherchait le moyen quand le 13, le *Joly* et la *Belle* parurent, puis envoyèrent des chaloupes pour sonder l'entrée de la rivière et apporter des vivres.



*L'itinéraire de Cavelier de la Salle en 1670 qui est indiqué sur la carte est seulement présumé.*



### *Lieux d'arrivée de l'expédition de La Salle en 1684.*

La Salle vint lui-même, trouva la rivière fort belle, et résolut d'y faire entrer l'*Aimable* et *La Belle* dans l'espérance qu'il avoit que ce pouvoit estre un bras de sa rivière, une descharges du Mississippi.

On balisa un chenal et, le 18, *la Belle* pénétra facilement dans la baie, mais *l'Aimable* s'échoua, par la faute de son commandant, lâchant à la mer sa cargaison de vivres, de munitions et de marchandises.

Dans le même temps, des *Sauvages* étaient arrivés et avaient même emmené avec eux un groupe de Français, que La Salle alla chercher dans leur camp *posté sur une hauteur & composé d'environ 50 cabanes de natte de jonc & d'autres avec des peaux seiches, faites avec des perches ployées en dôme comme des grands fours*.

Il fut conduit dans la cabane du chef, où les *Sauvages* donnèrent aux Français *des morceaux de chair de bœuf fraîche et boucanée et des morceaux de marsouin qu'ils coupaient avec une espèce de couteau de pierre...* Mais après avoir retrouvé ses hommes que les Indiens avaient d'ailleurs bien nourri, La Salle, très anxieux ne s'attarda pas et revint pour constater le désastre et tenter de récupérer ce que l'on pouvait de la cargaison de l'*Aimable*.

La tâche fut compliquée par la perte d'une chaloupe et par de grosses lames, qui brisèrent le navire pendant la nuit et dispersèrent son contenu au gré de l'eau.

Le matin suivant, les *Sauvages* revinrent nombreux et armés avec leurs arcs et leurs flèches.

Les Français, sur leur garde, les observèrent et réussirent à échanger avec eux des canots contre des couteaux et des haches, ustensiles toujours utilisés



## Le départ de l'expédition fatale de 1684 /87

Le Roi accordait 100 soldats, commandés par huit officiers ; un navire de guerre de 36 canons, *Le Joly* ; une barque de 60 tonneaux et 4 canons *La Belle* ; une flûte d'environ 300 tonneaux, armée par un commerçant Rochelais, *l'Aimable* ; et une petite *caiche*, le *Saint François*.

Dès le début, les relations furent tendues entre La Salle, civil inexpérimenté et roturier, mais impérieux et intransigeant, et le commandant du Joly choisi par le Roi : Taneguy Le Gallois de Beaujeu.

Il était, lui, un marin expérimenté, aristocrate de vieille souche, et habitué au commandement. Par-dessus le marché, la femme de Beaujeu avait un confesseur jésuite ! L'horreur pour La Salle !

Ce qui devait arriver arriva : La Salle et Beaujeu, faits pour se déplaire, entrèrent en conflit aussitôt et sur tout : durée du voyage, choix des vivres, nombre et qualité des passagers et principalement autorité et prérogatives des deux chefs...

La Salle voulait tout diriger et commander à tout le monde, y compris aux militaires et aux marins, ne laissant que les manoeuvres à un Beaujeu exaspéré.

Ces exigences firent grand bruit à Rochefort entre les officiers *chaqu'un disant que cela ne s'estoit jamais veu qu'un passager pretendist commander dans un vaisseau.*

Et Beaujeu n'hésita pas à écrire : *il y en a tres peu qui ne le croient pas frappé. J'en ay parlé à des gens qui le connoissent depuis vingt ans. Tous disent qu'il a toujours esté un peu visionnaire.*

De plus, les responsables du recrutement embarquaient n'importe qui et les préparatifs s'éternisaient avec un La Salle de plus en plus inquiet, hésitant et irritable.

Finalement le convoi leva enfin l'ancre à La Rochelle le 24 juillet 1684 (avec 20 autres navires qui s'en allaient aux îles ou au Canada), mais neuf jours plus tard La Salle n'avait toujours pas révélé le secret de la destination à un Beaujeu mortifié : *je vas dans un pays inconnu chercher une chose presque aussi difficile que la pierre philosophale, dans une saison avancée, chargé à morte charge avec un homme chagrin.*

Le convoi transportait près de 300 personnes, dont les missionnaires Jean Cavelier, frère de René Robert, Membré (un vétéran, s'il en fut) et Anastase Douay, l'ingénieur Minet, Henri Joutel<sup>23</sup>, bourgeois rouennais auteur de la principale relation de l'expédition et bras droit de La Salle, son neveu Moranget, des marchands dont les frères Duhaut, et même des femmes et des enfants.

Le Joly, conçu pour un équipage de 125 personnes, en transportait plus du double, sans parler des marchandises de l'entrepont, *qui occupoient les postes des soldats, et des matelots les obligeant à passer tout le voyage sur le pont d'en haut le jour au soleil et la nuit à la pluye* (voir, au chapitre V, le paragraphe concernant le grand voyage au Mississippi).

La rupture du mat de beaupré du *Joly* obligea la flottille à revenir pour réparer à Rochefort, puis on repartit le 1<sup>er</sup> août pour atteindre, le 20, l'île de Madère, où La Salle refusa de s'arrêter pour se ravitailler en eau. Le 6 septembre, on franchit le tropique du Cancer mais La Salle ne voulut pas entendre parler de la traditionnelle fête du passage de la ligne.

Selon Joutel, *les matelots nous auraient volontiers tous tués...*

---

<sup>23</sup> Nous ferons ici largement appel au *Mémoire de Joutel*.

Moranget et les frères Duhaut sont des personnages clés pour comprendre la fin tragique de l'explorateur en 1687.

En raison de l'encombrement, de la chaleur, de la lenteur du voyage, du manque d'eau et de vivres frais de nombreux passagers commencèrent à tomber malades, sans doute du scorbut. Finalement, ils n'arrivèrent dans la baie de Petit Goave à Saint Domingue<sup>24</sup> que le 28 septembre, rejoints plus tardivement encore par les autres navires, moins la caïque, capturée par les Espagnols avec une partie des vivres et des fournitures.

Pendant ce long arrêt à Saint Domingue, les défections se multiplièrent, et on ne put finalement lever l'ancre, avec des effectifs amoindris, que le 25 novembre.

Cette fois, La Salle embarqua sur *l'Aimable*, peut-être pour ne plus avoir à supporter la présence de Beaujeu, ou plutôt parce que ce vaisseau, le moins rapide des trois, devait *porter le fanal*, c'est-à-dire prendre la tête pour longer la côte sud de l'île de Cuba.

Le 1<sup>er</sup> décembre, ils reconnurent l'île du Cayman et mouillèrent du 5 au 8 à l'île du Pin<sup>25</sup>, où La Salle tua un crocodile, *dont la chair était blanche et d'un goût musqué*, dira Joutel, et ses hommes des cochons sauvages et des rats d'Inde.

Le 8, ils mirent à la voile *après la Sainte Messe*, doublèrent le 11 le cap Corientes, puis mouillèrent dans l'anse qui le sépare de celui de Saint Antoine (ces lieux sont aujourd'hui un parc national). Ils partirent le lendemain pour le doubler et entrer, cap au nord est, dans le Golfe du Mexique, avant de revenir à leur mouillage le 14 en raison des vents.

Le 17, un coup de vent du nord-ouest fit chasser *la Belle* qui vint heurter *l'Aimable*, faisant des dégâts sérieux (mat d'artimon cassé, perte de cordes et d'une ancre...)

Du 18 au 27, la flotte navigua et on nota bientôt que la mer virait au blanc et que les sondages ramenaient du *sable fin grisâtre et vaseux*. Ces caractéristiques sont exactement celles du delta du Mississippi et sont encore visibles aujourd'hui jusqu'à 20 kilomètres en mer.

La Salle eut l'intuition qu'il avait trouvé d'emblée le fleuve et il avait raison, mais il ne pouvait en être sûr, car à l'époque on ne savait pas calculer la longitude (*voir page 228*), sur la *navigation à l'estime* de l'époque) et les cartes marines étaient pour le moins approximatives, voire fausses.

Il se crut victime du *Gulf Stream*, dont *plusieurs personnes savantes* lui avaient parlé à Paris, et il préféra se fier à des journaux de bords espagnols, qui le confirmèrent dans son erreur : il croyait avoir dérivé vers l'est de plusieurs centaines de kilomètres jusque vers la baie d'Apalache.

Le 29, on mit donc cap à l'ouest, en longeant la terre, et on continua jusqu'au premier janvier 1685. On s'aperçut alors que l'on avait dérivé vers la terre, aperçue à quatre lieues seulement, et il fut décidé de jeter l'ancre par six brasses de profondeur (moins de 10 mètres) puis d'envoyer une chaloupe en reconnaissance.

Plusieurs hommes, dont La Salle, débarquèrent, mais ne virent qu'un pays plat et boisé et revinrent à bord. La latitude à cet endroit était de 29°10 minutes.

---

<sup>24</sup> Beaujeu, pour profiter de vents favorables, avait décidé, sans en référer à La Salle, fiévreux, d'aller à Petit Goave au lieu de Port de Paix (comme indiqué sur la carte) un peu plus proche de la route longeant Cuba vers le golfe du Mexique. C'est du moins ce qu'affirme Henri Joutel dans son *Mémoire*.

<sup>25</sup> Cette île, appelée aujourd'hui *isla Juventud*, est un paradis pour plongeurs cherchant les épaves de nombreux navires coulés au XVII<sup>e</sup> siècle par le pirate français François Leclerc.

Le 2, on repartit malgré la brume, et on perdit de vue *le Joly*. Le 3, la brume se leva, on tira quelques coups de canon, auxquels le *Joly* répondit, et on l'aperçut, mais il disparut de nouveau comme un fantôme. Le 4, on mouilla pour l'attendre à la vue de la terre. On ne le vit pas, et on appareilla le 5 vers l'ouest sud-ouest en longeant la côte pour mouiller le soir et rester sur place le 6 et le 7, puis on s'éloigna le 8, car les courants risquaient d'entraîner les navires vers des bancs de sable dangereux (appelés *bâtures*).

Bientôt, *La Belle* signala avoir découvert un îlet, entre deux pointes d'une *baye*, et certains pensèrent qu'il s'agissait de la baie du Saint Esprit, toute proche du delta du fleuve, mais La Salle se persuada qu'il était en fait dans la baie d'Apalache, beaucoup plus à l'est.

Le 10 le vent étant tombé, La Salle, qui hésitait, décida tout de même de vérifier, en allant à terre, mais il fut forcé de renoncer en raison du mauvais vouloir des pilotes. Pourtant, selon Joutel, la *baye* aperçue était bien celle du Saint Esprit. En renonçant, il commit ainsi *une faute irréparable* (la latitude de 29°23 minutes correspondait bien à celle de l'entrée du fleuve).

Le 12 janvier, on fit route au sud-ouest, mais les courants déportèrent les navires vers la terre, et on décida de mouiller par 4 ou 5 brasses seulement. Le 13, l'eau commençant à manquer, il fut décidé d'aller à terre avec deux chaloupes.

Toutefois, les grosses lames qui déferlaient sur la côte les obligèrent à mouiller à une encablure (moins de 200 mètres) du rivage, sur lequel un groupe d'hommes *nuds* leur firent signe d'approcher.

Comme c'était impossible, on leur demanda de venir jusqu'aux bateaux, ce qu'ils firent en se servant d'une grosse pièce de bois pour franchir la barre.

Embarqués dans les chaloupes, ils furent conduits à bords, mais La Salle ne put rien en tirer et on les congédia après leur avoir donné quelques présents, qu'on leur attacha au col ou au toupet de cheveux qu'ils avaient sur la tête pour leur permettre de nager.

Le 13, puis le 14, on reprit la navigation avant de mouiller, puis de tenter encore de se rendre à terre. De nouveau, les barques ne purent accoster, mais on vit sur le rivage courir une quantité de *chevreuils et de bœufs qui étaient différents en figure des nôtres*, ce qui donna à tous l'envie d'aller chasser.

Ce fut impossible, et on reprit la navigation pour se trouver le 16 à midi par 28°20 minutes nord, ce qui révélait une diminution de latitude et une orientation de la côte vers le sud.

Le 17, le vent n'ayant pas changé, on continua vers le sud-ouest et on découvrit une espèce de rivière, que La Salle décida d'aller reconnaître.

Joutel et ses hommes réussirent cette fois à débarquer le 18, et découvrirent *un pays sec quoiqu'il parût être inondé de temps en temps, de grands lacs d'eau salée, peu d'herbes, la piste des chevreuils marquée sur le sable*. Ils tuèrent quelques canards et outardes et revinrent à bords.

Le lendemain 19, La Salle décida de retourner sur place lui-même, avec du monde et des munitions, mais les chaloupes à peine à la mer, le *Joly* apparut, sortant d'une épaisse brume, toujours comme un bateau fantôme, ce qui suspendit l'opération.

Beaujeu dépêcha sur l'*Aimable* son lieutenant, d'Aire, qui fit de vifs reproches à La Salle, accusé d'avoir quitté la flottille, *exprès et à dessein*, le 2 janvier. On se disputa aussi sur la route à suivre. (Ces disputes et ces accusations de tricheries étaient monnaie courante).

La Salle, toujours selon Joutel, estima que l'on avait passé la rivière du Mississippi et qu'il fallait retourner aux *bâtures* remarquées le 8 janvier, mais il ne fut pas suivi.

Beaujeu lui demanda en revanche une grande quantité de vivres afin de retourner en France, mais La Salle en proposa pour quinze jours seulement (assez selon lui pour rallier à Saint Domingue) et ils se disputèrent, pour ne pas changer...

Après quelques jours passés à chasser et faire de l'eau, en attendant la décision de Beaujeu, La Salle fit lui-même une première exploration des lieux, *trouvant une terre la plupart sablonneuse, peu d'herbe, point d'eau douce que dans quelques marres, la piste de quantité de chevreuils, des marais chargés de canards, sarcelles poules d'eau...* Bientôt, on trouva aussi aux bords d'un lac un peu glacé, beaucoup de poissons, certains d'une extraordinaire grosseur.

Comme Beaujeu ne se décidait toujours pas, La Salle résolut de mettre 120 hommes à terre sous le commandement de Moranget, afin d'aller explorer la côte, avec huit à neuf jours de provisions, *la Belle* les suivant en mer.

La troupe se mit en marche le 4 février 1685, et arriva le 7 aux bords d'une grande *rivière* difficile à franchir. On en cherchait le moyen quand le 13, le *Joly* et la *Belle* parurent, puis envoyèrent des chaloupes pour sonder l'entrée de la rivière et apporter des vivres.

### *Arrivée de La Belle et du Joly dans la baie de Matagorda*





La Salle vint lui-même, trouva la rivière fort belle, et résolut d'y faire entrer l'*Aimable* et La Belle dans l'espérance qu'il avoit que ce pouvoit estre un bras de sa rivière, une descharges du Mississipi.

On balisa un chenal et, le 18, *la Belle* pénétra facilement dans la baie, mais *l'Aimable* s'échoua, par la faute de son commandant, lâchant à la mer sa cargaison de vivres, de munitions et de marchandises.

Dans le même temps, des *Sauvages* étaient arrivés et avaient même emmené avec eux un groupe de Français, que La Salle alla chercher dans leur camp *posté sur une hauteur & composé d'environ 50 cabanes de natte de jonc & d'autres avec des peaux seiches, faites avec des perches ployées en dôme comme des grands fours*.

Il fut conduit dans la cabane du chef, où les *Sauvages* donnèrent aux Français *des morceaux de chair de bœuf fraîche et boucanée et des morceaux de marsouin qu'ils coupaient avec une espèce de couteau de pierre...* Mais après avoir retrouvé ses hommes que les Indiens avaient d'ailleurs bien nourri, La Salle, très anxieux ne s'attarda pas et revint pour constater le désastre et tenter de récupérer ce que l'on pouvait de la cargaison de l'*Aimable*.

La tâche fut compliquée par la perte d'une chaloupe et par de grosses lames, qui brisèrent le navire pendant la nuit et dispersèrent son chargement.

Ils découvrirent aussi, bientôt, que ces *Sauvages* avaient récupéré, de leur côté, des couvertures de Normandie et divers objets provenant de l'*Aimable*. La Salle résolut donc d'envoyer une petite troupe chargée d'obtenir d'autres canots en échange.

Mais ces *Messieurs, qui avaient plus de feu que de conduite*, n'essayèrent même pas de négocier, firent fuir les quelques *Sauvages* présents, s'emparèrent des couvertures et de plusieurs canots, puis tentèrent de ramener le tout. Incapables de naviguer proprement, ils ne tardèrent pas, très fatigués, à retourner à terre, où ils allumèrent un grand feu pour se réchauffer. Tous dormaient comme des bienheureux, y compris la sentinelle, quand les *Sauvages* s'approchèrent en silence *et firent une décharge ensemble et subite de leurs flèches*, tuant deux Français et en blessant plusieurs, dont Moranget. Les Français purent cependant riposter avec leurs mousquets et mirent les *Sauvages* en fuite.

Le lendemain, 6 mars 1685, La Salle fit enterrer les morts, en se servant des canons en guise de cloches, regroupa les approvisionnements, commença à édifier des retranchements pour se protéger des *Sauvages* (avec les débris du navire et des pièces de bois rejetées par la mer) et songea ensuite à *trouver et faire quelque établissement plus certain*, en remontant la rivière, qu'il espérait être un des bras du Mississipi (en fait c'était le débouché de la baie de Matagorda, où affluent diverses rivières).

Cependant, Beaujeu, qui songeait à son départ, refusa de sortir de sa cale les boulets destinés aux huit canons de La Salle (ceux- là même qui ont été retrouvés, et que l'on voit sur la photo jointe, Page 58) et embarqua tout l'équipage de l'*Aimable* ainsi que plusieurs membres de l'expédition démoralisés (d'autres avaient déserté). Finalement, il mit à la voile, sans doute le 14 mars 1685, et La Salle décida de remonter la rivière avec une cinquantaine d'hommes, sous le commandement de Joutel, avec ordre de ne point avoir de relations avec les *Sauvages*, qui souvent venaient roder autour *en contrefaisant les loups & les chiens*, et que l'on mettait en fuite à coups de fusil.

En avril/mai La Salle se mit à édifier un nouveau poste, au nord de la baie, sur la rive droite de la *Rivière aux bœufs* aujourd'hui *Garcitas Kreek*, et non sur la *Lavaca River*.

Il l'appela pompeusement le fort *Saint Louis* (pour ne pas changer) et fit venir à lui environ 70 hommes femmes et enfants du premier camp, n'y laissant que des hommes capables de le défendre. Ces derniers le rejoignirent en juin, et Joutel, qui était du nombre, constata que les installations de La Salle étaient en piètre état et sa troupe décimée par les maladies. *Il fallait bien pourtant songer à faire un grand logement.*

Cette construction, avec des bois d'une forêt assez éloignée, qu'il fallait amener à dos d'hommes, se fit dans des conditions particulièrement pénibles, qui firent des victimes.

Selon Joutel : *ce travail si excessif, le peu de nourriture que les travailleurs avoient et qui leur estoit bien souvent retranché pour avoir manqué à leur devoir ; le chagrin que M. de La Salle avoit de ne pas réussir les choses comme il se l'estoit imaginé, et qui le portoit à maltraiter ses gens souvent à contre temps : tout cela causa une tristesse à plusieurs, qui déclinerent à vue d'oeuil.*

On eut plus de trente morts, dont le maître charpentier, mais La Salle parvint à édifier la maison dont il avait le dessein ainsi qu'une autre et des magasins (Voir Page 84, la reproduction du fort Saint Louis.)

En septembre 1685, La Salle, après avoir repris contact, non sans mal, avec *La Belle*, se décida à descendre la rivière en canot pour explorer la baie, toujours dans l'espoir de trouver un bras du fleuve. Il laissa Joutel au commandement du fort, où il restait 34 personnes, et lui interdit toute relation avec les *Sauvages*.

Vers le 15 janvier 1686, après plusieurs mois, occupés tant bien que mal à chasser, à pêcher et à creuser un fossé de protection, les habitants eurent la surprise de voir revenir seul un des deux frères Duhaut, Dominique, qui raconta les déboires de l'explorateur et les siens.

Après avoir perdu son chasseur indien mort de froid, La Salle avait chargé son pilote de reconnaître les mouillages des côtes pour savoir jusqu'où pourrait approcher la barque *La Belle*.

Le pilote s'était acquitté de sa tâche, mais avait décidé, au retour, de coucher à terre avec ses cinq matelots, sans prendre les précautions d'usage en territoire dangereux.

Dans la nuit, ils avaient donc été surpris et massacrés par un parti de *Sauvages*.

Le lendemain, La Salle les avait retrouvés, à demi dévorés par des loups, mais, sans se laisser abattre, il avait fait approcher *La Belle*, l'avait ravitaillée et fait embarquer une partie de sa troupe. Il était ensuite parti en canot, puis à pieds, avec une vingtaine d'hommes à la recherche du fleuve.

Après plusieurs jours de marche, ils avaient traversé une rivière (*la Maligne*), mais perdu en route le malheureux Dominique Duhaut, abandonné par Moranget, car il s'était attardé pour *raccomoder son paquet et ses souliers*. On a vu que Duhaut avait réussi tout de même à revenir tout seul au poste de Saint Louis, après un mois de pérégrinations dans les bois et les marais, traqué par des *Sauvages*, et une *infinité de maux et de peines*. Pour cette raison, et pour d'autres, son frère en voudra à mort à Moranget et à La Salle.

De leur côté, La Salle et ses hommes n'avaient pas découvert la *fatale rivière*.

Epuisés, La Salle lui-même, et cinq ou six hommes, revinrent donc au poste, en piteux état, vers le 15 mars 1686, tandis que cinq ou six autres partaient chercher *La Belle*, où La Salle avait entreposé *ses habits, son linge, ses papiers, & tous ses meilleurs effets*.

Mais tous leurs efforts furent vains.

En cas de disparition, désormais très probable, mais pas encore établie, de ce navire<sup>26</sup>, il perdait sa seule possibilité de retrouver le fleuve par la mer ou de revenir à Saint Domingue pour chercher du secours. En restant sur place, ils étaient condamnés à périr de faim et de misère au milieu de cette nature sauvage, entourés d'indiens hostiles et dangereux. Il fallait donc explorer le pays alentour et trouver le meilleur chemin vers le salut, mais cette fois par la terre, vers les Illinois.

Une nouvelle reconnaissance (avril à août 1686)

La Salle fit rassembler les habits, le linge les marchandises encore disponibles (Joutel en fut réduit à utiliser un baudrier pour confectionner ses chaussures) et il partit, à la fin d'avril 1686, avec une vingtaine de compagnons, sans plus compter sur sa *Belle*.

Il avait raison car, quelques jours après son départ, Joutel, resté au fort, vit arriver cinq marins du navire, qui avait échoué sur un banc et fait naufrage (le pilote était ivre).

Grâce à un *cajeu* (radeau) ils avaient sauvé les vêtements, les papiers de l'explorateur, un peu de *rassade* (verroterie utilisée pour le troc) et de farine, mais pas le bateau et le chargement, qui seront retrouvés... en 1995.

En l'absence de La Salle, Joutel, resté au fort, prit le temps de relater placidement, dans son *Journal*, des incidents plus ou moins pittoresques, illustrant la vie quotidienne de ces gens, complètement isolés en terre hostile.

Pour les nourrir et les occuper, il envoyait régulièrement à la chasse quelques hommes et aussi quelques femmes, chargées de les aider à boucaner les viandes.

Un jour, il apprit que l'un des chasseurs s'éclipsait avec une des femmes, dont il était amoureux. Découvert, le chasseur, qui s'appelait Le Barbier, vint demander la permission d'épouser cette fille, et Joutel l'accorda, *considérant qu'ils pouvaient avoir pris quelque avance sur le mariage*.

C'est ainsi que fut célébré la première union entre européens de l'histoire du Texas.

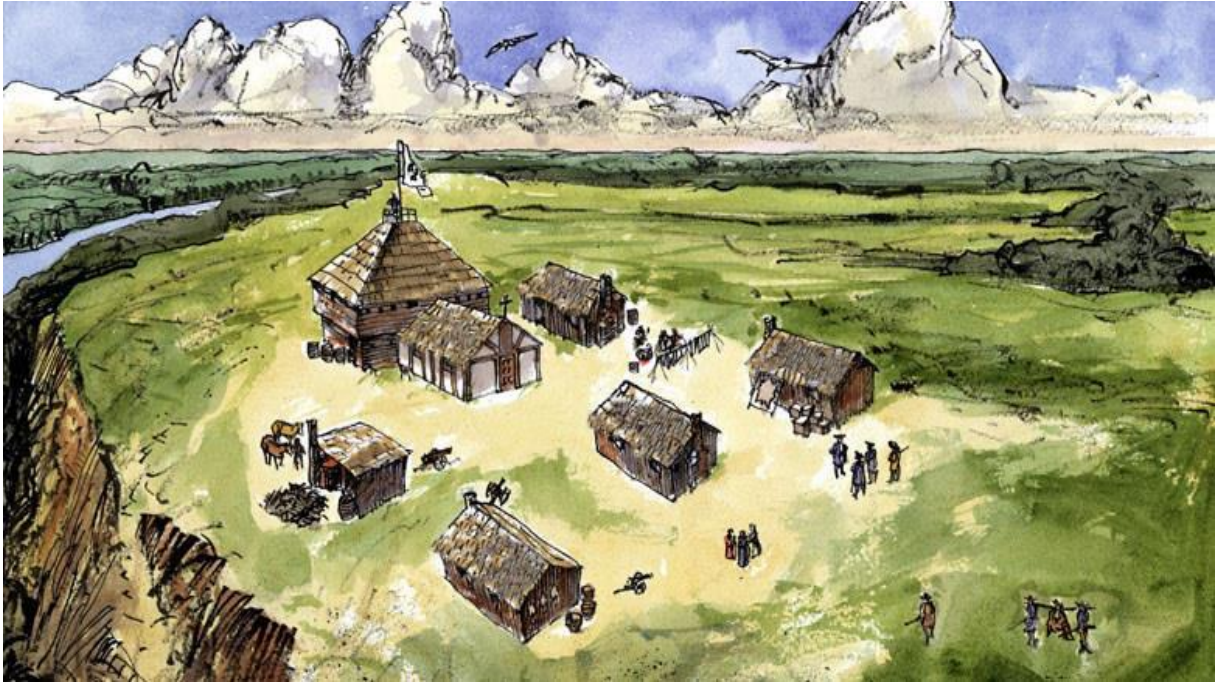
Il y eut aussi des rencontres périlleuses avec des *Sauvages*, qui firent plusieurs morts. Un classique...

Pendant cette période assez longue, les habitants, qui s'ennuyaient et ne voyaient pas revenir La Salle, commencèrent à *murmurer*, excités surtout par Duhaut, le futur assassin de l'explorateur.

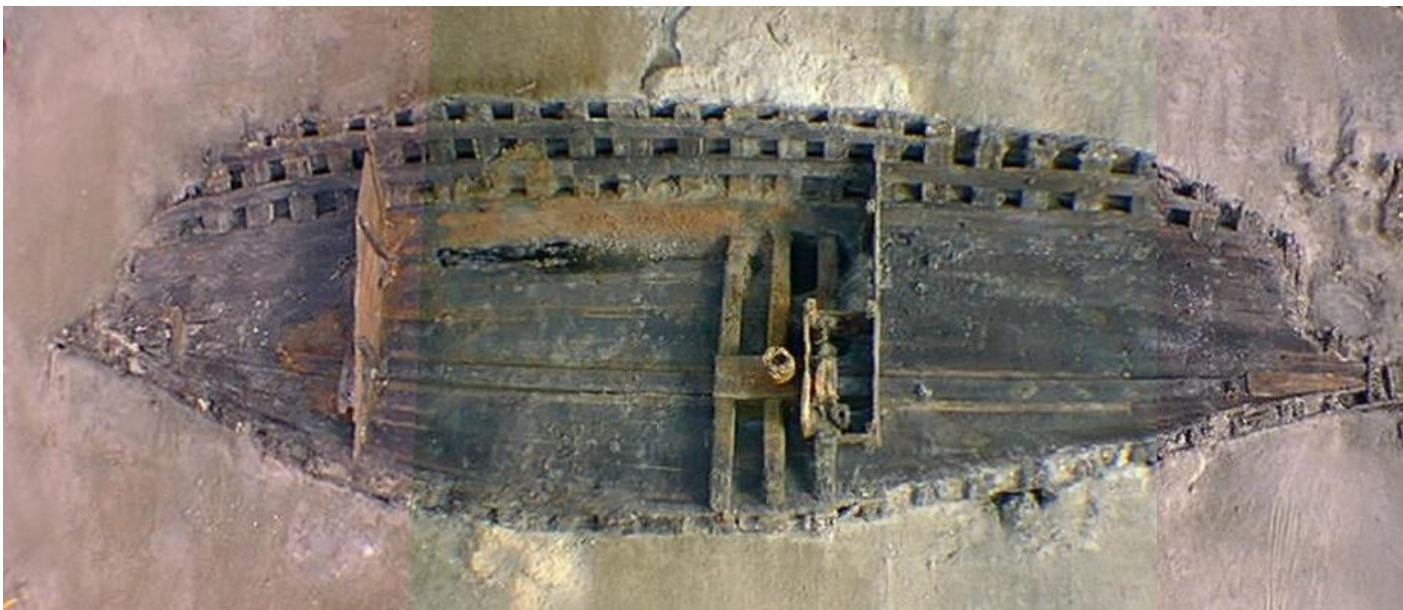
Joutel se contenta cependant de lui faire une sévère réprimande, et il remonta le moral des autres, *en les occupant doucement*, et en leur laissant espérer un prochain retour de l'explorateur.

---

<sup>26</sup> L'épave de La Belle (voir photo Page 57) renflouée et protégée pour éviter toute dégradation au contact de l'air avant des travaux de reconstruction actuellement en cours à Austin. Un squelette et plus de 1000 objets ont également été récupérés. Des fouilles sur le site du Fort Saint Louis ont par ailleurs permis de retrouver les vestiges du fort et en particulier les 8 canons venus de l'Aimable (photos).



*Vue du fort Saint Louis I.*



*L'épave de la Belle, retrouvée.*





*Les 8 canons retrouvés.*

Celui-ci avait pénétré fort avant dans les terres, vers le *Mexique septentrional*, nous dit Joutel, et traversé de nombreuses rivières, que La Salle avait baptisées ou rebaptisées au passage (*la Princesse, la Mignonne, la Sablonniere, la Maligne, la rivière des Malheurs*). Il avait rencontré chemin faisant des nations indiennes fort sociables, dont les Cenés, et des *pays enchantez*.

Mais, au mois d'août 1686, il revint à l'habitation, sans avoir été du côté des Illinois, sans avoir découvert la Rivière, et avec seulement huit des vingt hommes partis avec lui.

Les autres avaient déserté, s'étaient perdus (à l'instar de Dominique Duhaut), avaient été tués par les *Sauvages*, ou même avaient été dévorés par des crocodiles (des pays enchantez en effet...)

Seuls points positifs, il amenait cinq chevaux donnés par les Cenés, et quelques légumes (blé d'Inde ou *mahis*, fèves...), et surtout gardait son égalité d'humeur qui *relevait les espérances les plus abattues*.

Après un temps de repos, il se mit à penser au grand voyage vers les Illinois, sa dernière carte, désespérée : partir chercher du secours au fort Saint Louis des Illinois, où devait se trouver Tonty, du moins on l'espérait.

Il préféra, cependant, laisser passer les grandes chaleurs de l'été 1686, et soigner sa hernie, avant de préparer le départ.

### La dernière marche

Après les fêtes de Noël et de l'Épiphanie, célébrées avec tout le faste possible, (on cria de bon cœur *le Roi le boit...avec de l'eau*) tout fut prêt pour la grande aventure et, le 12 janvier 1687, ils furent 17 marcheurs à prendre la route en direction des Illinois.

La séparation fut *tendre & triste* et, cette fois, Joutel était du voyage. On lui doit son précieux *Journal Historique*, écrit avec ses étonnants et précis souvenirs.

Avec les 20 personnes laissées au poste, sous le commandement de Le Barbier (dont sept femmes, y compris celle de Le Barbier), c'est tout ce qui restait des quelques 180 malheureux installés au Texas, deux ans auparavant !

Pour les marcheurs<sup>27</sup> ce ne fut pas une promenade d'agrément.

Des pluies diluviennes noyant la campagne rendaient les pistes impraticables et les *cabanages* particulièrement pénibles.

Les cours d'eau, grossis par les pluies, étaient difficiles à passer à gué, ou avec des canots de fortune, d'autant que pour ce faire, les hommes devaient décharger les chevaux des lourds bagages contenant en particulier un grand nombre de haches, couteaux ou aiguilles qui servaient pour faire du troc avec les *Sauvages* et puis, évidemment, nombre de ciboires, calices et chasubles pour la *Sainte Messe*...

Dans cet équipage, il fallait aussi traverser des forêts denses en se frayant un chemin à coups de hache, ce qui était épuisant, et marcher, marcher encore, avec de misérables chaussures : un morceau de peau de bœuf ou de chevreuil toute fraîche, faisant des espèces de chaussons qui séchaient pendant les chaleurs et faisaient mal aux pieds.

La chasse aux bœufs sauvages et aux autres gibiers, dont les curieux rats d'inde (une sorte de marsupial, peut être) fournissaient heureusement la viande nécessaire.

En chemin, on rencontra de nombreux indiens avec lesquels on arrivait à communiquer pacifiquement par signes et par des caresses à *leur manière* (comme les Natchez, ils caressaient leur poitrine puis celles des explorateurs, puis ils caressaient leurs bras et ceux des explorateurs). On fumait, on leur donnait de petits présents et ils s'en allaient.

Au début de février, La Salle se rendit dans un grand village, où il fut bien reçu, et où il fit du troc pour obtenir des peaux de bœuf, *des coliers ou espèces de bretelles dont les Sauvages se servent pour porter leurs charges* et qui se révélèrent utiles.

Le 9 février, ils passèrent une rivière, déjà baptisée par La Salle, *la Maligne, large, comme la Seine devant Rouen* (il s'agit probablement du Colorado), grâce à des sortes de *canots portatifs avec des perches dont nous fîmes la charpente, que nous couvrîmes ensuite avec ces peaux de bœuf cousues ensemble dont nous avions arraché la laine*.

Ils retrouvèrent même des balles de *rassade*, cachées dans des troncs d'arbres par La Salle lors du précédent voyage, ce qui montre à quel point il savait se repérer...

Le 12 février, ils franchirent *l'Eure* (sans doute la rivière Brazos aujourd'hui) et poursuivirent leur chemin vers le pays des Ceniz, sans incidents notables, et apprirent par les *Sauvages* qu'ils y trouveraient *trois hommes de nos gens*, peut être ceux qui avaient déserté.

Les *Sauvages* se montraient accueillants, fournissaient vivres et renseignements, ce qui permit à la petite troupe d'arriver de nouveau dans le pays des Ceniz (région de l'actuel *Walker County*), et de traverser, le 6 mars, la rivière *Trinity*, appelée par La Salle la *Rivière aux Canots*.

Le 14, ils franchirent une autre rivière que Joutel appelle aussi, sans doute par erreur, la *Rivière aux Canots*, mais qui est plus probablement la rivière Neches.

---

<sup>27</sup> Dont : M. de La Salle, son frère Cavelier, le père Recollet Anastase Douay, son neveu Cavelier, MM. Moranget, Duhaut Pierre, Teissier, Marle, Larchevêque, Hiens, Liotot chirurgien, le jeune Talon, ainsi qu'un sauvage et un Laquais, Saget.

## Massacre pour des os à moelle

### La Salle et ses amis assassinés

Le 15, on campa à l'est de la rivière, près de l'endroit où La Salle l'avait déjà franchie lors de sa précédente expédition, et où il avait enterré des provisions. Il chargea donc un petit groupe d'aller les déterrer et de les ramener.

En faisaient partie, Nika, son fidèle chasseur chaouanon ; son laquais Saget ; Pierre Duhaut ; Hiens ; le chirurgien Liotot ; Teissier ; Larchevêque ; de Marle et quelques *Sauvages*. Le groupe trouva bien les provisions, mais elles étaient pourries, et ils décidèrent de revenir.

L'histoire aurait pu se terminer là, si Nika n'avait pas tué en chemin deux bœufs, trop lourds pour être transportés à dos d'hommes. Il fallait des chevaux, que Nika alla demander à La Salle.

C'est ici que commence l'engrenage de la fatalité, à partir d'un incident stupide qui allait dégénérer.

La Salle chargea Moranget de cette tâche simple : Moranget, l'ennemi intime de Duhaut, le criminel instigateur de ce qui allait devenir un massacre, suivi par une incroyable randonnée réunissant les assassins et ceux qu'ils avaient épargnés.

En arrivant sur les lieux, Moranget découvrit que le groupe avait déjà procédé au boucanage,<sup>28</sup> sans attendre que les bœufs soient *secs*, et avaient mis de côté les os à moelle pour eux-mêmes. C'était conforme à la coutume, banal.

Mais l'irascible Moranget, furieux, décida cependant de tout leur confisquer, ce qui provoqua aussitôt une violente dispute.

Cette fois, c'en était trop ! Duhaut et le chirurgien entretenaient une rancune tenace à l'égard de Moranget, qui avait abandonné le frère du premier en pleine forêt et brutalisé le second, qui l'avait pourtant soigné après une blessure. Sans parler d'autres blessures d'amour propre.

Enragés contre lui, ils complotèrent, et pendant la nuit, le chirurgien, assisté de Duhaut, de Hiens et de Larchevêque, frappa à coups de hache Moranget, Nika et le valet de La Salle, endormis côte à côte. Moranget tenta de se défendre, mais fut achevé par de Marle, pourtant étranger au complot.

On était dans la nuit du 17 au 18 mars.

Les assassins, qui ne pouvaient en rester là, décidèrent le lendemain 18 de « liquider » le chef et tous ceux qui s'y opposeraient, mais la rivière grossie par de fortes pluies les obligea à attendre toute la journée du 18.

Le 20 mars au matin, La Salle, alerté par de sombres pressentiments, et un vol de charognards, accourut sur les lieux du crime avec le père Anastase Douay.

Duhaut en voulait beaucoup à l'explorateur, volontiers dur et cassant. Et bien entendu, ni lui ni les autres meurtriers, ne voulaient être dénoncés, un arrêt de mort pour eux.

Il se planqua donc dans les hautes herbes avec son fusil et guetta l'arrivée de l'explorateur.

La Salle s'enquit du sort de son neveu Moranget et Larchevêque répondit avec impudence qu'il était à la dérive quelque part dans un cours d'eau voisin. La Salle esquissa un geste de colère dans la direction de l'effronté, mais une détonation retentit et le découvreur s'effondra une balle dans la tête.

---

<sup>28</sup> Selon Furetière, « Ces mots -boucanier, boucaner- viennent de boucan, dont les Caraïbes peuple des Antilles se servent pour signifier une claie sous laquelle ils font rôtir et fumer les prisonniers qu'ils ont pris et mangent ensuite. Ainsi boucaner c'est proprement faire rôtir ou fumer la chair et le poisson.

Le père Douay, muet de terreur, mais vite rassuré sur son propre sort par Duhaut, lui ferma les yeux et eut le temps de lui donner l'absolution avant que les *furieux*, ivres de rage, n'insultent le cadavre en le traitant de *grand bacha*, le déshabillent et l'abandonnent nu, en pâture aux bêtes sauvages.

Plus tard, ils s'empareront de ses effets, dont son fameux manteau écarlate, qui avait survécu à tout, et avec lequel Duhaut paradera.

Leur forfait accompli, les criminels emmenèrent le père Anastase Douay et rejoignirent dans le camp initial les deux Cavelier (le frère et le neveu de La Salle), et Joutel, tous terrifiés. Cavelier prêtre leur dit que *s'ils voulaient le tuer lui aussi il leur pardonnait mais ils répondirent que c'était un coup de désespoir qu'ils venaient de faire pour se venger des mauvais traitements qu'ils avaient subi*. Larchevêque, de son côté, alla trouver Joutel, qui se trouvait un peu à l'écart, et le prévint que les meurtriers voulaient se défaire de lui. La nouvelle l'épouvanta, et il ne savait s'il devait fuir ou demeurer sur place, mais sans plomb, sans armes, sans provisions, il n'avait guère le choix.

De plus Larchevêque, qui l'aimait bien, lui promit de le protéger, à condition qu'il garde le silence. Il rejoignit donc les autres.

Où La Salle fut-il tué ?

Une controverse s'est élevée chez les historiens américains du Texas. La petite ville de Navasota au nord-ouest de Houston et proche de la rive est de la rivière Brazos prétend se trouver à peu près à l'emplacement du meurtre et a même élevé en 1930 une statue à la mémoire de La Salle, considéré comme un des pères fondateurs de l'Etat.

Cependant, selon un éminent historien local, E W Cole, La Salle fut tué près de la ville d'Alto un peu au-delà de la rivière Neches dans le comté Cherokee.

Cela semble plus vraisemblable mais le débat reste ouvert.

Randonnée avec les tueurs

*Il faut ici citer Joutel in extenso :*

*Duhaut enflé de la nouvelle autorité que son crime lui avait acquise ne me vit pas sitôt qu'il s'écria qu'il falloir que chacun commandât à son tour ; à quoy je ne répondis rien ; & et il fallut que chacun de nous étouffât la douleur, & et ne la fit pas connoître ; car il s'agissoit de la vie. On peut cependant juger de quel oeil le père Anastase, Messieurs Cavelier & moi regardions ces meurtriers, de qui à tous moments nous appréhendions d'être les victimes.*

*Il est néanmoins vray, que nous dissimulâmes si bien, qu'ils ne prenoient guère de précaution pour eux envers nous & que la tentation de nous en défaire pour venger la mort de ceux qu'ils avaient assassinés, auroit eu son exécution sans peine, si Monsieur Cavelier Prêtre, ne s'y étoit toujours opposé en nous représentant qu'il falloir laisser la vengeance à Dieu.*

C'est donc dans cette joyeuse ambiance que la marche reprit à partir du 21 mars.

Le 28, les marcheurs parvinrent au bord d'une grande rivière, sans doute *la Sabine*, si grosse qu'on ne put la franchir à gué, mais seulement avec ces fameux canots en peaux de bœuf.

Les *Sauvages*, eux, passèrent à la nage et prévinrent les Cenis qui, ensuite, reçurent fort bien, et à la manière habituelle. Dans son *Journal* Joutel décrit longuement les mœurs de ces Sauvages, qu'il déclare tout à fait semblable à celle des autres Nations, à l'exception de la langue).



Envoyé en éclaireur chez ces Cenis Joutel fit des provisions par le système du troc et retrouva trois déserteurs, *qui avaient en si peu de temps contracté les manières des Sauvages qu'ils étoient devenus Sauvages eux-mêmes Ils étoient nuds & le corps figurez (tatoué) comme les autres ; ils avaient pris plusieurs femmes avoient esté à la guerre & tue de leurs ennemis avec leurs fusils... Quant à la Religion ils n'en étoient point embarassez & la vie libertine qu'ils menoient étoit de leur gout...*



*Statue de La Salle à Navasota*

Selon eux, les *Sauvages* avaient bien parlé d'une grande rivière à quarante lieues vers le Nord-est & même qu'il y avait des gens faits comme nous qui y habitaient sur ses bords. Cela confirma Joutel dans la croyance que c'était la Rivière cherchée.

Toutefois, le 8 avril, des envoyés des conjurés vinrent enlever toutes les provisions et le ramenèrent à leur camp, où il apprit leur décision de retourner au fort Saint Louis pour y construire une barque et gagner les îles.

Cette décision lui parut absurde, et de concert avec les deux Cavelier et le père Douay, il demanda à rester chez les Cenis, avec des articles de troc pour survivre, sans parler évidemment de leur projet de gagner le Mississippi.

Duhaut, le *maître de tout*, accepta et déclara qu'il reviendrait les chercher en cas d'échec de son projet de construction d'un navire. En cas de succès, il les avertirait pour qu'ils puissent le rejoindre.

*Mais la Providence Divine en avait disposé autrement !*

#### La fin des conjurés

En effet, un des *François my Sauvage*, comme le dit Joutel, vendit la mèche et Duhaut, changeant d'avis, décida de prendre le même chemin que Joutel et ses amis, ce qui évidemment les consterna.

Pendant tout le mois d'avril, ils restèrent au campement, en attendant le retour de Hiens et de

Larchevêque, envoyés chez les Cenis pour s'approvisionner. A leur retour, Hiens, qui ne voulait pas aller au Mississippi, se disputa violemment avec Duhaut, au point de le tuer à coup de pistolet. De son côté, un autre ex conjuré, Ruter, assassina pour la même raison le chirurgien Liotot.

Joutel et ses amis avaient assisté, épouvantés, à cette tuerie, mais Hiens les rassura et tous rejoignirent le camp des Cenis.

Après quelque temps passé avec les *Sauvages*, Hiens, Ruter, Larchevêque et Meunier décidèrent de rester chez ces Barbares, dont les filles étaient fort complaisantes.

Les autres *s'abandonnèrent à la garde du Seigneur avec confiance en sa miséricorde*, et partirent à sept avec six chevaux et trois Sauvages pour la grande expédition de retour.

#### Le retour aux Illinois

Joutel, le père Anastase Douay, Messieurs Cavelier oncle et neveu, et Barthélémy étaient accompagnés, bien contre leur gré, par deux des criminels, le sieur de Marle (le plus *important* du moins par la naissance), et Teissier.

Leur longue randonnée commença fin mai, et ils eurent la chance d'être toujours bien accueillis par les nombreuses nations indiennes qu'ils rencontrèrent.

Ils purent se faire ravitailler en échange de leurs produits habituels (couteaux, rassade, épingles...) et obtinrent des guides. Ils eurent cependant la *tristesse* (sic) de perdre, fin juin, M. de Marle qui se noya.

Dans toutes les tribus rencontrées, ils eurent à se plier aux coutumes locales, très bizarres à leurs yeux. L'une d'elle, fort amusante peut être racontée en laissant la plume à Joutel.

Après un long concert de chants et de calebasses, *le Maître des cérémonies amena deux filles, l'une portant une espèce de collier & l'autre la peau d'une loutre qu'elles placèrent sur des fourchettes (de bois) aux côtés du calumet. Après cela il les fit asseoir aux côtés de Monsieur Cavelier (le prêtre) d'une manière qu'elles se regardaient l'une & l'autre leurs jambes étendues & entrelacées sur lesquelles le même Maître du cérémonial ajusta celles de Monsieur Cavelier de telle manière que ses jambes étaient dessus et croisaient celles des deux filles. Pendant qu'on était occupé à cette action, un ancien attacha une plume teinte au derrière de la tête de Monsieur Cavelier en la liant avec les cheveux...*

Honteux d'être dans cette posture, le pauvre Cavelier s'arrangea pour faire abrégé la séance...

Vers la fin de juillet, le groupe aperçut de l'autre côté d'une rivière, à côté d'un village *Sauvage* (appelé des *Accances*) une grande Croix, et un peu plus loin, une maison bâtie à la manière de France.

*On peut s'imaginer quelle joie intérieure nous inspira ce signe de notre salut. Nous nous mîmes à genoux en levant les mains & les yeux au ciel.*

Et en effet, ils ne tardèrent pas à tomber dans les bras des quelques Français que Tonty avait laissés dans ce poste, après avoir descendu le Mississippi jusqu'à son embouchure, atteinte le 9 avril 1686, pour trouver, en vain, des nouvelles de La Salle.

Ensemble, ils convinrent de cacher aux *Sauvages* la mort de La Salle et de leur promettre un prompt retour avec du monde pour les défendre de leurs ennemis. L'aura de La Salle leur paraissait indispensable pour éviter des troubles avec ces Nations.

Soit...

Et grâce à eux, ils obtinrent des canots, des vivres et des guides pour quitter un pays pourtant *abondant en toute choses*.

Après les longues fêtes habituelles, ils partirent, sans le jeune Barthélemy, qui préféra rester et descendirent la rivière jusqu'au Mississippi, le *fleuve fatal* qu'ils avaient tant cherché.

## La remontée du Mississippi

Au début d'août, ils entreprirent la longue et difficile remontée du fleuve, au courant impétueux, en payant laborieusement, de concert avec les indiens.

Ils durent le traverser et le retraverser à maintes reprises, en raison de ses méandres, mettre pieds à terre pour effectuer des portages épuisants, marcher dans des terres vaseuses, où ils s'enfonçaient jusqu'à mi jambes, sur des sables brûlants, ou encore parmi des bouts de bois qui blessaient leurs pieds nus. Et le soir, il fallait amasser du bois, faire la cuisine, et même aller chercher de l'eau pour tout le monde, les Indiens ne faisant rien. *Encore trop heureux de les avoir !*

Les premiers jours d'août furent ainsi occupés à cheminer, et le 7 ils trouvèrent, tuèrent et boucanèrent un bœuf sauvage, ce qui donna lieu à une curieuse cérémonie : les Indiens *lui ornèrent la tête avec du duvet de cygne & d'outarde teint en rouge & lui mirent du tabac dans les narines & dans les ergots des pieds, puis l'ayant écorché ils coupèrent la langue & et mirent au lieu un morceau de tabac....*

Le 19, ils découvrirent l'entrée de la belle rivière *Hoüiabache* (autrement dit les bouches de l'Ohio) à laquelle leurs *Sauvages* offrirent en sacrifice du tabac et des grillades, qu'ils mirent sur des *fourchettes* et laissèrent sur le bord.

Le 25 août, les Indiens leur montrèrent une source d'eau salée, ce qui correspond bien à la rivière Saline, qui sera plus tard exploitée par les colons des Illinois.

Ils constatèrent aussi que le pays était couvert de fruits, dont des pruniers, des noyers, et beaucoup d'autres, inconnus d'eux.

Très inquiets à l'idée d'être abandonnés par leurs *Sauvages*, et sur leurs gardes, ils continuèrent à remonter le fleuve, et, le premier septembre, passèrent l'embouchure du fleuve Missouri, où était *la figure du prétendu monstre du père Marquette*<sup>29</sup>, en fait une assez grande peinture rupestre à laquelle les *Sauvages* rendirent hommage par un sacrifice. Ils ignorèrent, comme toujours, les protestations des explorateurs, qui tentaient, en vain, de leur faire comprendre que le rocher n'avait aucune vertu, et qu'ils adoraient quelque chose de plus grand !

Selon Joutel, ils côtoyèrent une *chaîne de montagne*, avant d'entrer dans la rivière des Illinois, ce qui ne correspond pas à la géographie. Il est vrai que l'on employait alors le mot montagne pour de simples collines de moins de 100 mètres.

En tout cas, la rivière Illinois leur parut avoir un courant plus faible, et des environs bien plus beaux que ceux du Mississippi, et couverts de bois et de fruits.

Le 9 septembre ils arrivèrent sans difficulté sur un grand lac, qui devait être *l'Upper Peoria lake*, puis sur un deuxième, où ils rencontrèrent des *Sauvages*, qui les informèrent que Tonty était parti faire la guerre contre les Iroquois.

L'arrivée au Fort Saint Louis

Le dimanche 14 septembre, à deux heures de l'après-midi, ils arrivèrent enfin auprès du fort Saint Louis, et on va encore laisser la plume à Joutel, qui a raconté cet événement tant attendu.

*En approchant nous fûmes rencontrés par des Sauvages qui après nous avoir considérés et appris que nous venions de la part de Monsieur de La Salle & que nous étions de ses gens coururent au fort en donner avis.*

*Et aussitôt nous en vîmes sortir un François avec une troupe de Sauvages qui firent une décharge de plusieurs fusils pour nous saluer.*

*Ce François nous approcha ensuite, nous pria de mettre pied à terre, ce que nous fîmes à la réserve d'un qui resta dans le canot pour avoir soin de notre bagage. Car les Illinois sont subtils pour prendre ce qu'ils peuvent & n'ont pas la fidélité des Nations que nous avons passées.*

Ils arrivèrent ensuite au fort, où ils furent accueillis notamment par Monsieur de Belle Fontaine, lieutenant de Tonty.

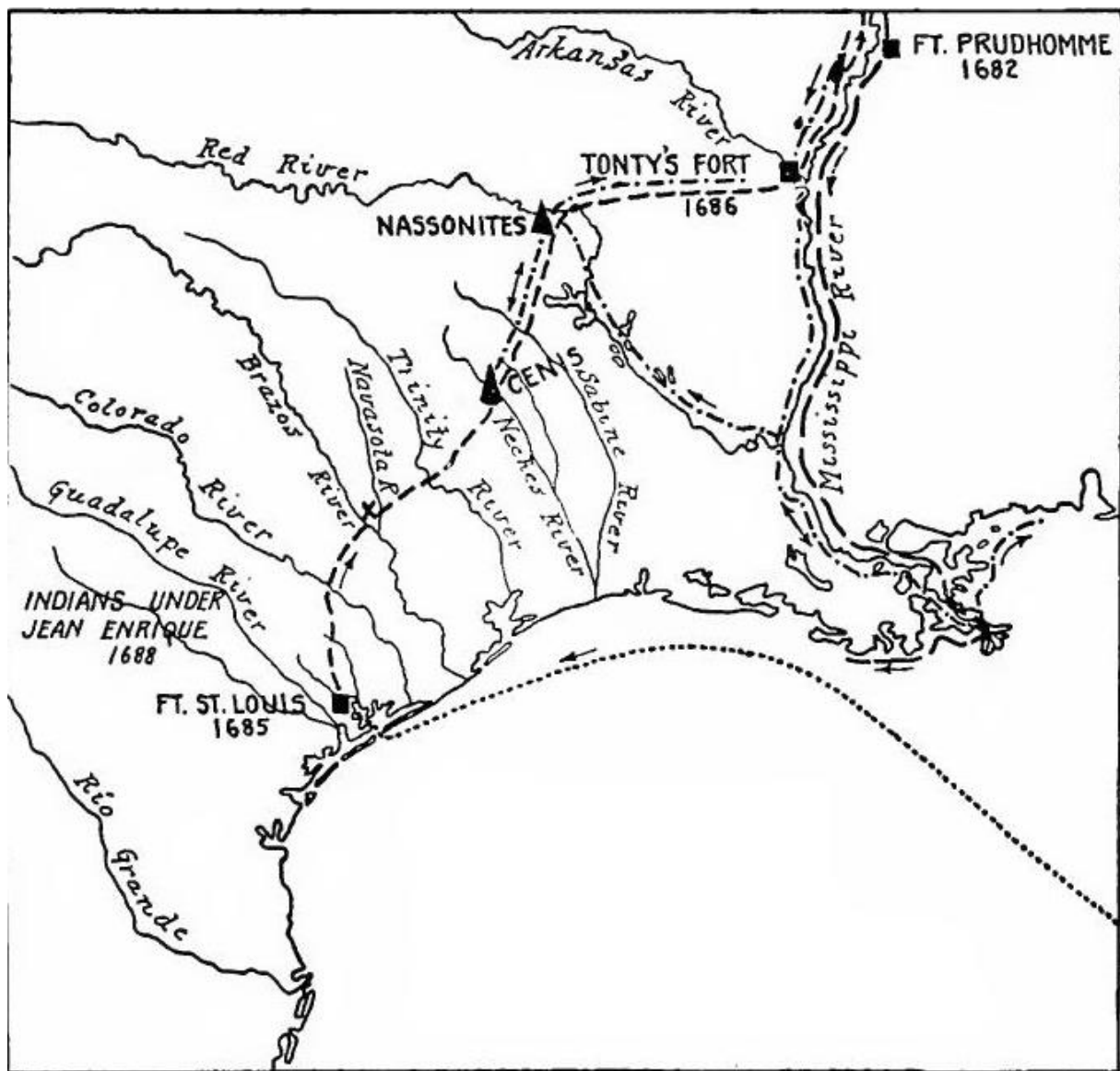
Ils prétendirent avoir quitté La Salle en bonne santé, ce qui était, si on veut exact, pour Joutel et Cavelier, mais évidemment pas pour Douay, et encore moins pour Teissier, l'un des assassins !

Ils dirent aussi qu'ils avaient ordre de passer en France pour faire connaître les découvertes que La Salle avait faites, et secourir les habitants du fort.

---

<sup>29</sup> Aujourd'hui, ces gravures ont disparu, mais on sait que leur emplacement se trouvait dans le *Pere Marquette State Park* au nord de Saint Louis, qui rassemble 4 000 hectares de nature sauvage.





*Trajet de retour des explorateurs depuis le fort Saint Louis I. 1686-/1687.*

Les petits pointillés marquent l'itinéraire de Tonty à la recherche de La Salle. Il semble avoir descendu le Mississippi, remonté la Red River, fait un aller-retour entre celle-ci et la Neches, puis être reparti vers l'Arkansas et le Mississippi, où il laissa quelques français dans un poste ou « fort », peut être une simple maison entourée de palissades.

C'est sans doute là que Joutel et les autres rescapés les virent avant d'aller rejoindre le fleuve.

La croix marque le lieu, où, peut-être, La Salle fut assassiné. On voit enfin les territoires des indiens Cen et Massonites, marqués par un triangle noir.

Le 18 septembre, après avoir amassé vivres et pelleteries, ils partirent en canot pour tenter de gagner Michilimackinac, mais en raison du très mauvais temps, ils furent obligés de faire demi-tour, et de revenir, le 7 octobre, au fort, où ils restèrent tout l'automne et une partie de l'hiver.

Ils eurent donc tout le temps d'explorer les environs et d'en découvrir les richesses : carrières de pierre, mines de charbon, possibilités de toutes sortes de *mines de métaux & même des plus riches*.

Il y avait des vignes grimpantes au raisin très délicat, tous les fruits européens comme des prunes ou des pêches, aussi bien que du chanvre, dont on pouvait faire des cordages.

Joutel nous décrit également dans son *Journal* les mœurs des Illinois, ce qui est intéressant, compte tenu des relations étroites que les Français devaient entretenir avec ces *Sauvages* pendant toute notre période.

Selon lui, les Illinois étaient aussi fiers et vindicatifs que les autres *Sauvages* et faisaient trimer leurs femmes pour ne songer qu'à la chasse (mais ils laissaient le soin aux femmes d'aller chercher le gibier tué, de le dépecer, de le boucaner...) et à la guerre.

Ils avaient peu d'enfants, qu'ils aimaient beaucoup, et comme les autres indiens ne les battaient pas (mais les jetaient à l'eau en guise de châtiment).

Comme les autres aussi, ils avaient le *vice général* de vanter leurs faits guerriers en exagérant, et honoraient leurs morts avec de grandes cérémonies, en mettant force présents sur leurs cercueils d'écorce. Mariés, écrit Joutel, *ils se quittent volontiers au retour d'une chasse... ils sont pourtant assez jaloux de leurs femmes & lorsqu'ils les trouvent en faute, la plupart leur coupent le nez*.

On ne sait si Joutel et ses amis profitèrent des peu farouches illinoises (non mariées, c'était plus prudent), mais ils s'ennuyaient ferme en attendant le retour de Tonty, qui arriva le 27 octobre.

Après force embrassades, ils échangèrent leurs histoires, mais la mort de La Salle lui fut cachée, à lui aussi.

En février 1688, les explorateurs, sans nouvelles du Canada, prirent la décision de partir vers Michilimackinac, en profitant de canots qui s'y rendaient.

Ici, il faut citer, encore une fois, Joutel, car le mutisme sur la mort de La Salle peut aussi s'expliquer par des raisons moins reluisantes que celles invoquées officiellement.

*Monsieur Cavelier prêtre avait eu la précaution avant la mort de Monsieur de La Salle son frère, d'en retirer un billet de créance pour prendre quelque somme d'argent ou pelleteries aux Illinois ; il présenta ce billet à Monsieur Tonty, qui croyant Monsieur de La Salle vivant ne fit pas de difficulté de lui donner pour environ quatre mille livres de pelleteries, de castor, loutres, un canot et autres effets dont ledit Sr Cavelier lui fit son billet de reconnaissance...*

## Le retour au Canada et en France

Le 21 mars 1687, ils embarquèrent enfin sur la rivière, redevenue navigable, en compagnie du Père Jésuite Allouez, et d'un autre Français.

Le trajet, assez court, par la rivière de Chicagou fut cependant difficile en raison de rapides qui les obligèrent à se mettre à l'eau. Joutel, blessé aux pieds sur un caillou, devait en souffrir longtemps.

Le 29, ils arrivèrent à Chicagou, et trouvèrent que la cache, où ils avaient placé hardes et provisions lors de leur précédent voyage, avait été volée, sans doute par un Français.

Obligés par le mauvais temps de rester sur place jusqu'en avril, ils se nourrirent de blé d'inde, cuit dans une sorte de liqueur extraite d'arbres semblables à nos *hérables* et accommodée avec une espèce d'ail, de petits oignons et du cerfeuil, trouvés dans les bois, au demeurant pauvres en gibier.

Le 8, ils embarquèrent enfin sur le lac Michigan, dont ils longèrent la rive ouest. Eprouvés par le mauvais temps, ils firent escale à l'embouchure d'une rivière appelée par eux Quinetonan, à côté duquel était un village de chasseurs. Mais la chasse se révéla très maigre, les chevreuils étant décimés par les loups, omniprésents à cet endroit.

Le 10 mai, ils arrivèrent enfin à Michilimackinac, à la mission Saint Ignace, où on était sans nouvelles de Montréal. Ils y trouvèrent quelques Français et quatre pères jésuites dans une maison de bois bien bâtie et entourée de pieux et de palissades.

Les pères étaient chargés d'instruire dans la religion catholique les nations des Hurons et des Outaouais, mais sans grand succès, ces nations étant *fort libertines*.

Le 4 juin, quatre canots envoyés par le gouverneur Denonville (appelé par Joutel marquis d'Henonville) arrivèrent.

Joutel, et surtout Cavelier, vendirent leurs peaux à un marchand et tout le monde embarqua (29 personnes en tout) sur plusieurs grands canots en direction de Montréal, par la *rivière aux François*, coupée de rapides dans un pays aride, le lac Nipissing, et la rivière des Ouataouais. Ils arrivèrent le 17 à Montréal et ne tardèrent pas à rencontrer le gouverneur et l'intendant à qui ils firent le récit de leurs aventures et de leurs découvertes, en gardant le silence sur La Salle, toujours en bonne santé...

Teissier, le criminel, qui était protestant, abjura dans la cathédrale.

Un peu plus un peu moins...

Le 29, ils gagnèrent Québec, puis partirent vers la France, le 30 août, sur un morutier.

Finalement, ils arrivèrent sans encombre, le samedi 9 octobre à La Rochelle, puis à Rouen le 7 novembre.

Toutefois, Cavelier ne révéla la mort de son frère que plusieurs semaines après son retour en France, et il rédigea par la suite un récit de son aventure truffé de mensonges. On peut dire malheureusement, car ce Mémoire contenait aussi des propos remarquables. Ainsi, il démontrait que les Anglais et leurs alliés Iroquois s'avançaient dans la région des Grands Lacs vers le territoire des Illinois, riche en fourrures de castor alimentant tout le commerce du Canada.

Il fallait donc, selon lui, aider les tribus des Illinois prêtes à se ranger de notre côté et empêcher les Anglais de se rendre maîtres du fleuve.

Enfin, pour contrôler la région, il était plus facile selon lui de partir du golfe du Mexique que du Canada, en raison des nombreux portages qu'il fallait effectuer quand on venait des grands lacs. C'était parfaitement exact.

Mais tout cela ne servit à rien car la France venait de s'engager dans la guerre de la Ligue d'Augsbourg...

## Epilogue

Pendant les dix ans suivant le retour des explorateurs, ces régions du sud allaient être parcourues seulement par des coureurs des bois, se déplaçant à pieds ou en canot parmi les tribus *Sauvages*.

Les malheureux colons du fort Saint Louis, abandonnés à leur triste sort, furent massacrés par les Espagnols, qui brûlèrent le fort, dans les ruines duquel ils laissèrent nos huit fameux canons, miraculeusement retrouvés tant d'années après. Mais ils ne profitèrent nullement de leur avantage.

L'abandon provisoire du pays par la France s'explique naturellement par cette dure guerre de la ligue d'Augsbourg engagée en 1688, contre la Grande Alliance (le Saint Empire, les Provinces Unies, l'Angleterre, l'Espagne), et il fallut attendre le traité de Ryswick, en 1697 pour que, de nouveau, la Louisiane intéresse Versailles.

Dans ses instructions aux plénipotentiaires français le Roi s'était bien gardé d'oublier le territoire découvert :

*Il fallait éviter d'accorder ce qui était au sud du Canada afin que les Anglais ne fussent pas en état de prétendre à l'embouchure du Mississippi dont ses sujets avaient déjà pris possession sous le commandement du feu Sieur de La Salle, en 1682.*

Louis de Pontchartrain ajouta :

*Sa Majesté croit devoir leur faire observer que cette rivière est le seul endroit par où l'on peut tirer les marchandises de la Louisiane que Sa Majesté a fait découvrir depuis plusieurs années, et qui lui deviendrait inutile, si elle n'était maîtresse de cette embouchure : elle veut bien leur confier aussi que son dessein est d'envoyer dans peu de temps des vaisseaux pour s'assurer la possession de ce pays dont elle peut par la suite tirer de très grands avantages et elle est persuadée qu'ils ne serviront de ce secret que pour s'opposer avec plus de vivacité aux Anglais dans le cas où ils voudraient prétendre à l'embouchure du Mississippi.*

De fait, les traités (20 septembre, puis 30 octobre 1697) concernèrent surtout l'Europe<sup>30</sup>.

De l'autre côté de l'Atlantique, toutefois, l'Espagne dut reconnaître l'occupation par la France de l'ouest de l'île d'Hispaniola, qui devint Saint Domingue, avant de s'appeler Haïti, ce qui allait lui permettre de devenir le premier producteur mondial de sucre dès les années 1740, et aussi un des acteurs principaux de la Traite Atlantique des Noirs.

Du côté du Mississippi, le livre était ouvert pour une redécouverte et une colonisation de la Louisiane. Nous en suivrons les premiers pas au Chapitre III, après un détour par le berceau canadien de notre Nouvelle France.

### Les récits sur le grand voyage

Selon Joutel, trois autres auteurs ont raconté tout ou partie du voyage : le père Chrestien Le Clercq sur la relation des pères Zénobe et Anastase Douay ; le chevalier Tonty ; et le père Récollet Hennepin qui, pour sa part, avait, comme on sait, remonté le fleuve jusqu'à sa source après avoir quitté La Salle.

Douay qui avait pris des notes, les avait ensuite perdues et il avait dû se contenter de confier à Le Clercq *un abrégé de ce que l'ai pu recueillir dont le lecteur me saura peut être plus de gré que si je le composais de mon style.*

A son retour en France, le père Douay sera vicaire des Récollets de Cambrai et nous le retrouverons en 1699, aux côtés de Le Moyne d'Iberville, en route vers le Mississippi, où il aura encore l'infortune de se faire voler ses notes et son bréviaire...

Pour compléter ce qui a déjà été dit en note, et pour respecter les indications amusantes de Joutel, Hennepin, après avoir fait imprimer en 1683, à Paris, avec une carte, une relation du pays des environs du fleuve *Mechasipi* sous le nom de la *Loüisiane* (où il n'alla jamais) osa aller en Hollande faire éditer, en 1698, une version augmentée.

<sup>30</sup> La France évacuait les Pays Bas espagnols, la Catalogne et le duché de Lorraine qui devait rester neutre. En revanche, la France annexait la Sarre et la plus grande partie de l'Alsace, dont Strasbourg. Guillaume III d'Orange était reconnu roi d'Angleterre. C'était la fin, définitive, des Stuarts catholiques.



Il la dédia avec *moult louanges* à Guillaume III prince d'Orange et futur roi d'Angleterre.

Bien étrange comportement d'un religieux, sollicitant et conjurant un prince protestant de songer à ces vastes contrées, d'en faire la conquête et...d'y prêcher l'Évangile !

Comment imaginer que des protestants, ennemis de l'Église romaine, auraient pu payer un Recollet pour aller prêcher des *Sauvages* !

De fait, il fut accusé d'imposture et exilé à Rome, où il mourut en 1701.

Toutefois, ses récits allaient intéresser les Anglais, qui, quelques années plus tard, songèrent, en effet, à envoyer des Huguenots (Français) coloniser le Mississippi.

Ils en seront empêchés, quand les Français commencèrent eux aussi à reprendre la conquête du pays, en 1699.

Quant à Joutel, il ne fera paraître son *Journal Historique* du dernier voyage de La Salle qu'en 1713, au moment où le pays allait être, pendant quelques années, confiés au financier Crozat et au gouverneur de La Mothe Cadillac.

Après un dernier salut au grand explorateur assassiné, il est temps de présenter d'autres personnages moins célèbres mais étonnants.

### **Charles Le Sueur**

Vers 1680, Le Sueur, arrivé au Canada, fut envoyé en mission par les Jésuites et parvint à Sault Sainte Marie, mais il ne tarda pas à délaisser l'habit pour devenir coureur des bois, trappeur, au Pays d'en-Haut. Il explora alors la partie supérieure du Mississippi et du Missouri, troquant notamment avec les Sioux et les Ojibwas.

Après avoir reçu quelques échantillons d'argile bleuâtre, il revint en France.

Un fermier général, également chimiste, appelé Alexandre L'Huillier, lui affirma qu'il s'agissait de minerais de cuivre et tous deux partirent en Nouvelle France pour exploiter les mines à découvrir, tout en faisant le commerce des fourrures, encore « compétitives ».

En 1693, le gouverneur Frontenac le chargea de fonder un comptoir près des Grands Lacs et il choisit un emplacement qu'il nomma *La Pointe* au fond du lac Supérieur.

Il édifia aussi un nouveau fort le long du lac Pépin, près des postes de traite fortifiés, édifiés par Perrot dix ans plus tôt (les « forts Saint Antoine » et « Perrot »).

En 1698, il retourna en France et obtint le monopole du commerce de la fourrure (on se demande pourquoi car il y avait surproduction) et du cuivre autour des Grands Lacs, mais à condition de retourner en Amérique par la Louisiane avec son parent (par sa femme) Pierre Le Moyne d'Iberville...C'était un peu curieux, tout de même !

Quoiqu'il en soit, il débarqua avec lui à Biloxi le 7 décembre 1699 (lors du deuxième voyage de Le Moyne), non sans avoir fondé une Compagnie des Sioux, financée par le Moyne et L'Huillier. (On rappelle que les Sioux vivaient à l'ouest de l'actuel Wisconsin...)

Peu après son arrivée, il remonta le fleuve en compagnie d'une douzaine d'hommes, dont le charpentier Pénicault, qu'il laissa en route chez les Natchez (il fut un des premiers à vivre chez eux) et qui nous a heureusement laissé d'abondants et pittoresques souvenirs.

Il parvint ainsi aux chutes de Saint Antoine (découvertes par le père Hennepin) remonta la rivière Minnesota et alla fonder le fort L'Huillier (à la jonction entre l'actuelle Blue Earth River et la rivière Minnesota, qui est elle-même un affluent du Mississippi). En 1701, il revint à la Mobile avec une cargaison de fourrure et d'un minerai qu'il croyait être du cuivre car il était bleu. Pas de chance pour lui et pour le chimiste peu compétent !

Il revint ensuite en France en 1702 avec d'Iberville, obtint du Roi une commission de juge à la Mobile, ainsi que la permission de reprendre ses explorations, puis il repartit en 1704, mais mourut en chemin de la fièvre jaune. Son fort, attaqué par les Renards en 1703, fut abandonné.

Avec Le Sueur, on arrive ainsi au siècle suivant, marqué par de nombreux découvreurs de l'Ouest sauvage, dont on donne quelques figures bien connues et remarquables de notre conquête de l'ouest.

Pardon pour tous les autres, obscurs et intrépides coureurs des bois, voyageurs, militaires, chercheurs de mines, commerçants ou hommes de Dieu qui ont laissé moins de traces !

Et on n'oublie pas évidemment les explorations menées par les frères d'Iberville dans toute la basse Louisiane, à l'ouest et à l'est du fleuve, qui sont décrites dans notre livre sur l'histoire de la Louisiane aux Chapitres I et III.

A regret, on a donc choisi seulement les Juchereau de Saint Denis, Bourgmont, du Tisé, La Harpe, Mallet, La Vérendrye et ses fils, qui, à partir des premières décennies du siècle, se succédèrent à la découverte de l'Ouest.

Certes, les La Vérendrye partirent des *Pays d'En Haut*. Mais comment passer sous silence, ces Français qui furent les premiers à découvrir les montagnes Rocheuses, des décennies avant les Américains ?

### **III. VERS L'OUEST DE LA LOUISIANE, DE LA FIN DU XVII<sup>e</sup> SIECLE A LA FIN DE LA PRESENCE FRANÇAISE**

On ne veut certes pas isoler, sinon de façon un peu artificielle, ceux partis du nord et ceux partis du sud avec le même tropisme, mais on peut tout de même relever qu'en Louisiane, le but principal des explorations fut, dès l'origine, de découvrir des mines et surtout de contrôler les territoires qui la séparaient du Nouveau Mexique espagnol, dont la capitale était Santa Fé. De nombreuses tribus indiennes, perpétuellement en guerre, les peuplaient et il fallait les connaître, si possible gagner leur amitié et faire du troc avec elles.

#### **Les tribus de l'ouest du Mississippi**

Il est difficile d'en faire une liste et de bien marquer leurs territoires à l'époque, pour plusieurs raisons.

En effet, elles portaient des noms indiens traditionnels, tandis que les Français et les Anglais leur en attribuèrent à leur façon, comme d'habitude. Ainsi les Panis pour les Français furent appelés *Pawnee ou Horn people* par les Anglais ; les Padoucas pour les Français, étaient les Comanches pour les Anglais...

De plus elles comportaient le plus souvent des groupes indépendants les uns des autres, se scindaient, fusionnaient, se combattaient, se déplaçaient...

On évoque brièvement, en *Note 7*, les principales tribus avec lesquelles allaient entrer en contact nos explorateurs intéressés par les affluents du Mississippi venus des Rocheuses à travers les grandes plaines. Tous franchirent les obstacles naturels montagneux qui les séparaient de ces tribus: quatre étaient proches de l'ouest du Mississippi : les Panis, Missouris, Osages et Padoucas, et trois qui vivaient plus au sud- ouest, aux confins de la Basse Louisiane : les Caddos, Apaches, Natchitoches<sup>31</sup>.

On s'attache aussi dans la *Note 7* aux tribus qui vivaient tout à fait au nord-ouest (Etats Unis et Canada d'aujourd'hui), les Cris, Ojibwés, Sioux, Assiniboines, Cheyennes, Crows Mandanes, que rencontrèrent les grands découvreurs de ces régions, La Vérendrye et ses fils.

---

<sup>31</sup> Voir la carte montrant leur implantation approximative.

On précise que l'on ne présente pas dans cette Annexe les tribus qui habitaient en Louisiane, aux Illinois et aux abords immédiats des Grands Lacs, avec lesquelles les Français furent en relations constantes et agitées : les Chactas, Natchez, Chicasaw, Arkansas, ou Renards. Elles sont évoquées dans les livres I, II et III et en Annexe XIII de notre livre sur la Louisiane.

Celles que nous évoquons et que les explorateurs de l'ouest allaient rencontrer habitaient ou parcouraient les immenses territoires sauvages de l'ouest du Mississippi et de son principal affluent le Missouri, au-delà de la petite barrière montagneuse de l'ouest du Mississippi. *zarks* . A quoi ressemblaient ils ?

### Les grandes plaines du Middle West

Pour en avoir une petite, et mauvaise idée, il faut avoir parcouru, pendant des centaines de kilomètres sur des routes toutes droites, ces terres plates de l'Oklahoma ou du Kansas couvertes de champs de céréales et seulement jalonnées de loin en loin par d'immenses silos à grain et parfois un petit bourg sans âme, dans la chaleur torride de l'été ou dans le froid pénétrant venu du nord en hiver.

Comme aujourd'hui, ces terres d'une désespérante monotonie, étouffantes ou glaciales, étaient de plus ravagées par de terribles et fréquentes tornades, comme celle que l'on a montrée dans notre avant-propos sur le territoire canadien....

Mais il faut nuancer, corriger ces impressions et tenter de les voir telles qu'elles pouvaient se présenter, au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, aux yeux de nos explorateurs partant vers l'ouest par les grandes rivières affluentes du Mississippi, surtout le Missouri, l'Arkansas ou la Rouge (appelée la Noire, à l'époque, bizarre changement de couleur).

Au-delà des plaines côtières du Texas et de la Louisiane, les rivières qu'ils remontaient vers l'ouest traversaient les paysages de hautes collines couvertes de forêts ou de prairies verdoyantes des monts *Ozarks*, entre Arkansas et Missouri, des *Ouachitas* au sud de l'Arkansas et des *Piney hills* plus au sud. On présente, ci-joint, des photographies qui donnent un aperçu contemporain de ces belles, rudes et immenses contrées.

On imagine notre explorateur du Tisé se frayant un chemin avec ses quelques chevaux de bat sous la menace d'indiens inconnus.

On lira aussi la description enthousiaste de Bénard de la Harpe sur les vallées de l'Arkansas, un pays où il serait *bon de s'y établir* tellement il était séduisant.

Mais nos explorateurs circulaient surtout en canot bien au-delà de ces barrières de collines ou de « montagnes », sur ces innombrables rivières, comme la Platte, la Kansas, l'Arkansas ou la Red, qui dévalent des montagnes Rocheuses et sillonnent les grandes plaines de *la Prairie* dont le nom donné par nos explorateurs n'a pas été anglicisé mais complété (*tallgrass prairie*).

Une Prairie, à l'époque guère cultivée, mais couvertes d'herbacées de 1 à 2 mètres de hauteur peu boisée (10% au plus) souvent parcourue par des feux de prairie volontaires (écobuage) ou non, et fréquentées par une faune extraordinairement abondante.

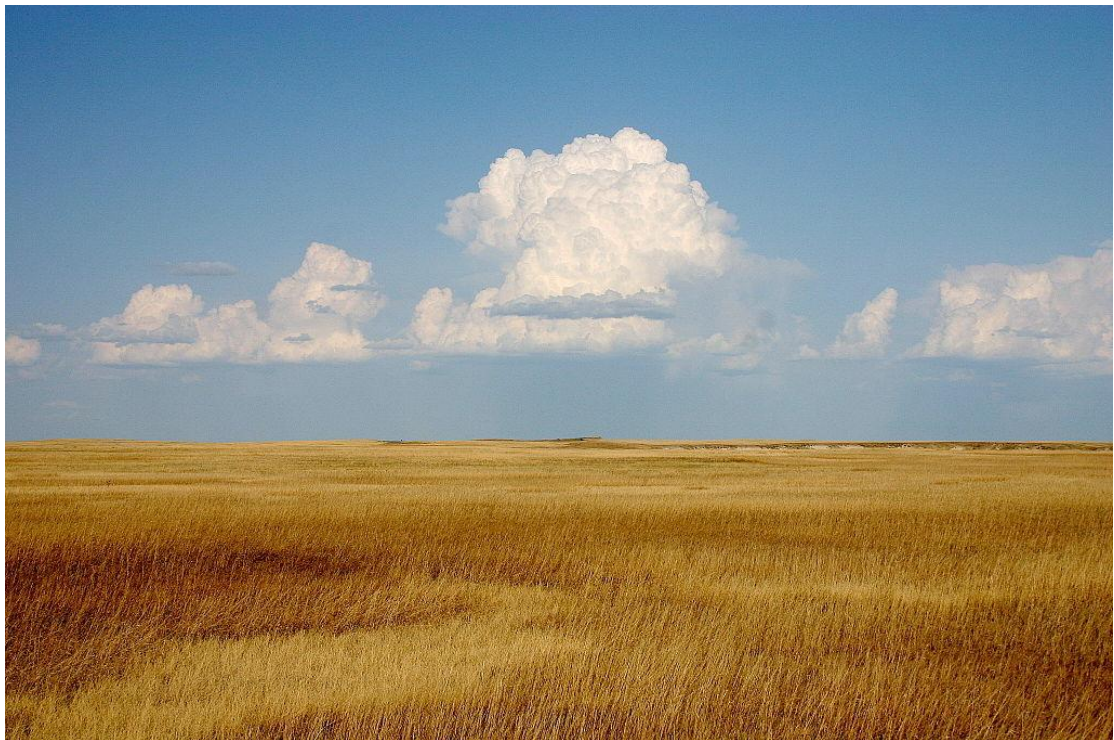
Ce pays était celui des immenses troupeaux de bisons traqués par les Sioux, les Comanches, les Missouris, les Osages et les autres, et celui des coyotes, des loups, des cerfs, des antilopes, des chiens de prairie et de tous les oiseaux du monde.

Aujourd'hui elle a cédé la place à la *corn belt*, une zone céréalière la plus riche du monde, mais subsiste encore dans quelques endroits protégés. On en a un exemple avec la *Tallgrass Prairie Nature Preserve* dans le comté d'Osage (158 <sup>km<sup>2</sup></sup>) de l'Oklahoma, qui en donne une idée.

*Les bisons de la Tall Grass Prairie Reserve*



*La grande prairie*







*La Louisiane française au XVIII<sup>e</sup> siècle*







*La plaine côtière du Texas et de la Louisiane*



*Vue des Monts Ouachitas*

Tout au sud de la Grande Prairie, et des dernières collines des *Piney hills*, de la Louisiane au Texas et aux abords du Rio Grande, frontière alors incertaine avec le Mexique, s'étendait la vaste plaine tropicale marécageuse que borde au sud le golfe du Mexique.

Elle était limitée au nord-ouest par la *Hill country* très boisée et le plateau d'Edwards, antichambres rudes, sèches et désertes des hautes montagnes de l'ouest, les Sacramento et plus au nord les San Juans.



### *Les Piney Hills*

Comment nos explorateurs se sont-ils retrouvés au sein de ces immensités dans leurs frêles canots d'écorce, ou leurs chevaux de bat, avec des cartes encore pour le moins approximatives ou pas de cartes du tout, dans une nature inconnue sauvage et peuplée de *Sauvages*.

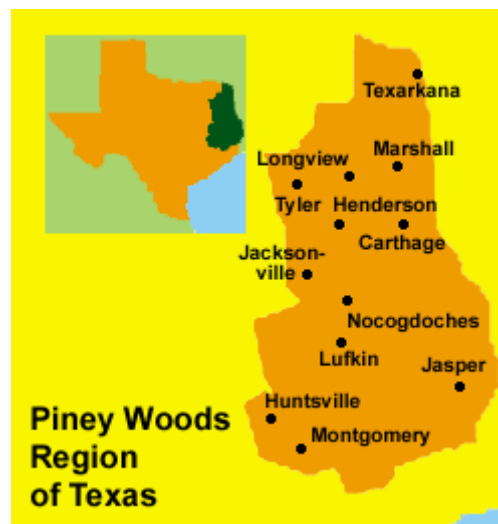
Ce sont eux, bien sûr, qui les guidaient à l'estime (ils calculaient le temps en jours de marche et en lunes) et faisaient des cartes rudimentaires sur des écorces d'arbres, mais les Français avaient des boussoles, faisaient certainement le point comme les navigateurs en haute mer et traçaient leur route, qu'ils dessinaient ainsi que les curiosités rencontrées, animaux, pratiques indiennes, sites naturels.

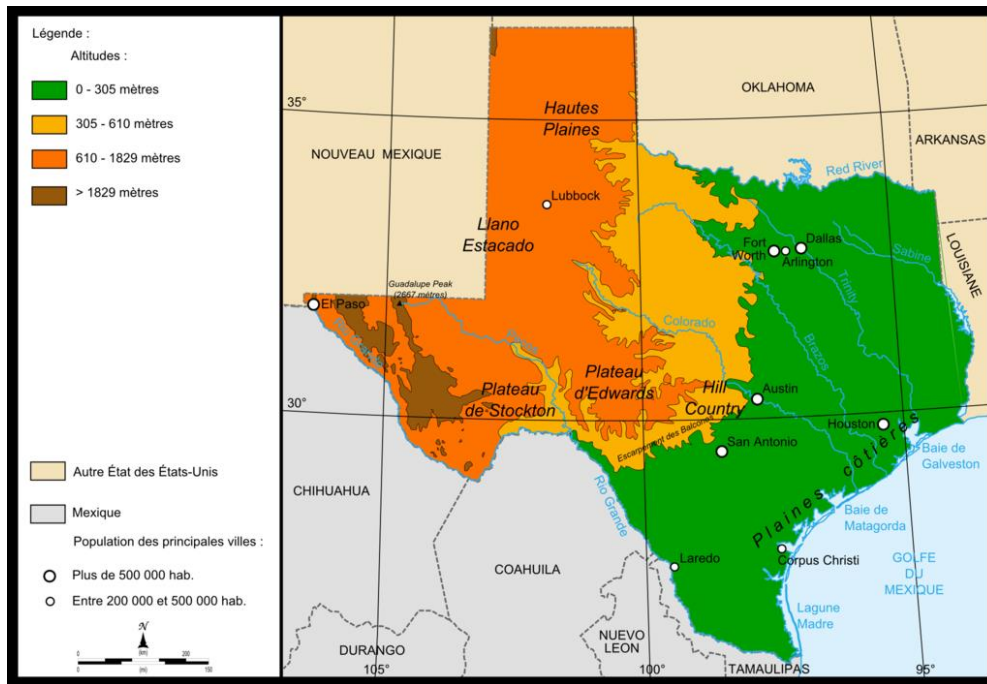
Et c'est à partir de leurs indications et de leurs calculs que les grands géographes du XVIII<sup>e</sup> siècle établirent des cartes dont la qualité nous étonne.











*Le plateau d'Edwards*

## Nos explorateurs vers l'ouest du Mississippi

Dès le début du XVIII<sup>e</sup> siècle, les Français remontèrent le Missouri, atteignirent le site de la ville actuelle de Kansas city et furent bien accueilli par les tribus Kansas et Missouri. Ils installèrent quelques postes provisoires afin de chercher des mines de cuivre ou d'argent et furent même accompagnés un moment par le père jésuite Pinet, qui allait finalement s'établir à Cahokia aux bords du Mississippi.

Puis vinrent les premiers à laisser des traces écrites et abondantes.

On en présente quelques-uns, sans vouloir établir une quelconque hiérarchie.

Claude Charles Du Tisé

Claude Charles du Tisé, parti comme soldat au Canada en 1705, fut affecté à la garnison du fort Ouiatenon sur l'Ouabache, où il se fit remarquer.

Promu officier en raison de ses compétences, il fut chargé de mener une expédition destinée à rencontrer les Indiens *Panis* (ou Pawnees) et *Padoucas*, alors inconnus, sauf de nom, en vue de s'assurer de leur amitié. Il ne fallait pas qu'ils entravent les éventuelles relations commerciales avec les Espagnols.

Du Tisé et sa petite troupe partirent ainsi en mai 1719 (à peu près en même temps que La Harpe, un de nos prochains témoins) de Kaskaskia et remontèrent le Missouri jusqu'à l'actuelle petite ville de Miami, où se trouvait un village d'un millier d'Indiens Missouris.

Ces Indiens habitaient en hiver dans de longues maisons recouvertes d'écorce, faisaient leurs plantations au printemps puis partaient vers l'ouest chasser le bison.

Les Français traversèrent ensuite le Missouri et se rendirent de l'autre côté dans la tribu des *Petits Osages*, une branche issue de celle des *Grands Osages*, qui vivait, elle, à plus de 150 km plus au sud. Les Osages voulaient servir d'intermédiaires entre les tribus plus en amont et les Français qu'ils empêchèrent d'aller plus loin et forcèrent à retourner à Kaskaskia.

Pas découragé, du Tisé repartit fin juillet de Sainte Geneviève vers l'ouest, traversa les monts Ozarks, et après un parcours de 400 km atteignit le village des *Grands Osages*, près de Nevada, dans l'actuel comté de Vernon sur une crête dominant de riches prairies (aujourd'hui, c'est un site historique d'Etat).

Les Osages vivaient, eux aussi, dans des sortes de longères et possédaient de nombreux chevaux (souvent volés aux Panis) qu'ils étaient disposés à vendre ainsi que les peaux des chevreuils et de bisons qu'ils avaient tués lors de leurs pérégrinations estivales vers l'ouest.

Du Tisé fut impressionné par ces indiens, très grands et bien bâtis, mais constata qu'ils n'étaient guère fiables et divisés en de multiples clans dont les chefs manquaient d'autorité.

Il ne pouvait prévoir que les Osages allaient atteindre, en fait, un haut degré de puissance et de domination sur les autres tribus.

Comme les Missouris et les Petits Osages, les Grands Osages s'opposèrent au passage de du Tisé vers les villages amérindiens des monts Ouachitas, plus au sud, pour l'empêcher de leur vendre des armes.

Du Tisé dut longtemps palabrer et même menacer de suspendre tout commerce pour être finalement autorisé à continuer, mais avec seulement trois fusils, des marchandises de traite et un interprète.

Ces villages, étaient à quatre jours de marche (160 km) près du site de la future ville de Nedesha (Elk city) au Kansas. Le chemin (plus à l'ouest que celui de La Harpe), traversait une terre superbe de hautes prairies et de collines boisées parcourues par d'immenses troupeaux de bisons.



### *Osage State Park*

Mais l'enthousiasme de du Tisé fut refroidi par un accueil hostile du premier village qu'il rencontra (il en existait un autre à 5 km), où vivaient un millier d'habitants. Selon un fourbe émissaire Osage, les Français voulaient les réduire en esclavage !

Menacé d'être scalpé et décapité, du Tisé parvint à convaincre ses « hôtes » que ses intentions étaient pacifiques.

Il put alors rester quelques jours parmi ces Indiens, appelés communément Panis par les Français (un terme utilisé pour les Caddos des plaines) et plus tard Pawnees par les Anglais.

Plus proches géographiquement des Espagnols que les Osages, ils possédaient de nombreux chevaux, leur bien le plus précieux.

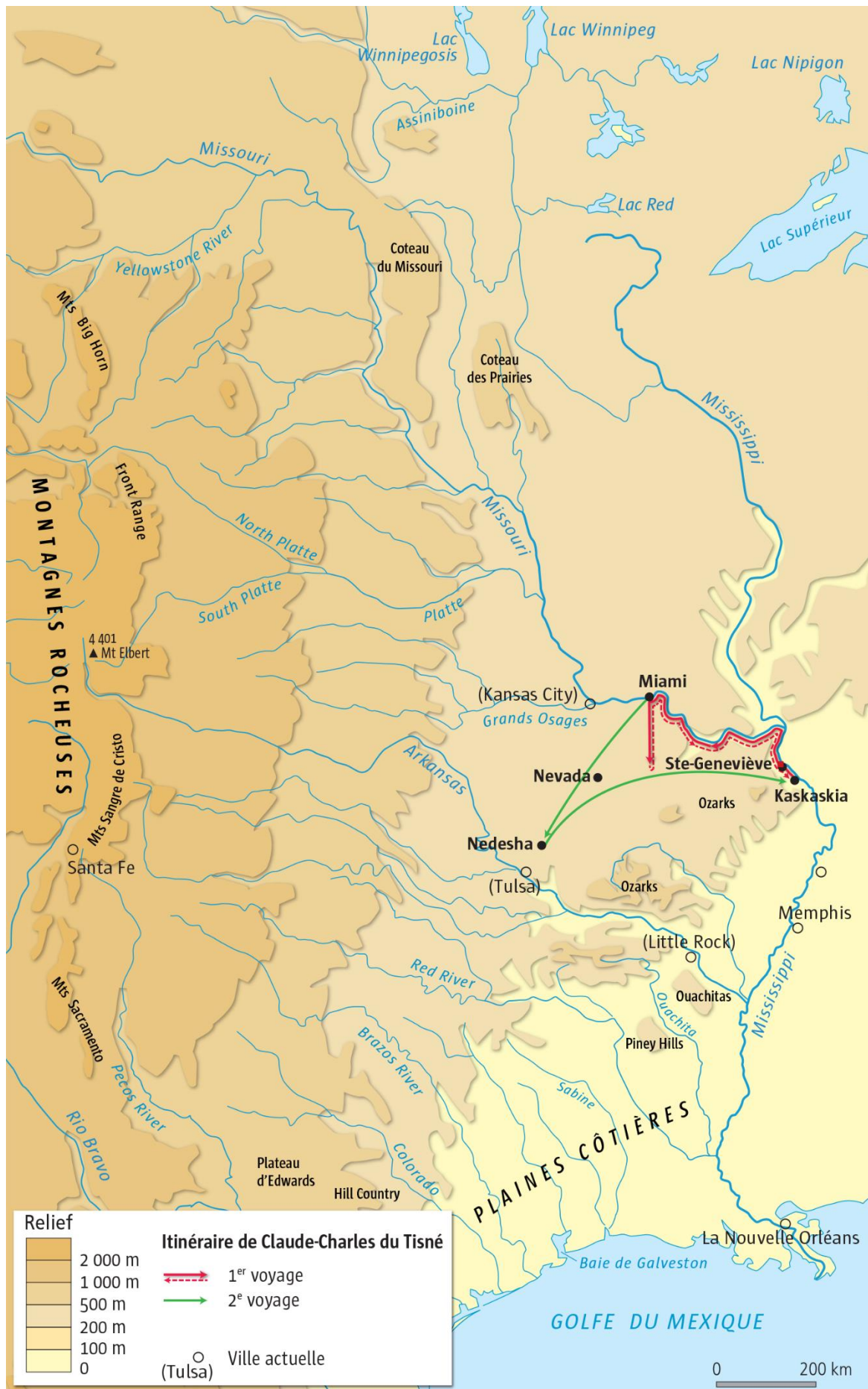
Ils étaient en guerre permanente avec leurs voisins Padoucas (ou Comanches) qui vivaient à une quinzaine de jours de marche plus à l'ouest, mais venaient faire des raids destinés à capturer des esclaves, ensuite échangés contre des chevaux avec les Espagnols de Santa Fé. En contrepartie, si l'on ose dire, les Panis (*Note 7*) capturaient des Padoucas et les échangeaient contre des marchandises occidentales avec les Osages . Et on sait que tous les esclaves amérindiens de Nouvelle France devenaient des Panis !

Du Tisé, lui, se contenta d'échanger, contre des mules et des chevaux, ses marchandises et ses fusils, très convoités car les Panis possédaient surtout des arcs et des flèches.

Il voulut ensuite gagner le territoire Padouca mais les Panis s'y opposèrent et il dut renoncer, en espérant que la paix pourrait s'installer entre ces deux tribus, ce qui ouvrirait le chemin de Santa Fé au commerce. Et il revint vers les petits Osages au site actuel de Malta Bend à environ 25 km en amont du confluent du Missouri et de la rivière Grand.

Pendant ce temps les Espagnols du Mexique avaient appris son expédition et ils estimèrent nécessaire d'en lancer une, eux aussi, vers le Missouri pour s'assurer du contrôle des fourrures, arrêter les incursions françaises et s'installer avec colons, et mineurs.





En 1720, une troupe importante de soldats et d'aventuriers, certains avec leurs familles, s'avança alors, depuis Santa Fé, sous les ordres du général Villagur.

Sur le Missouri, entre l'embouchure de la rivière Kaw et celle de la Grande, elle rencontra la tribu des Missouris que Villagur crut bien disposée et elle fit halte. Les Espagnols clamèrent haut et fort leurs intentions et les Missouris firent semblant de les soutenir. Mais, en réalité, ils rassemblèrent en hâte plus de 2000 guerriers et exterminèrent toute l'expédition, la veille de son départ. Seul un prêtre put s'enfuir.

La menace espagnole restait cependant présente et c'est sans doute la raison pour laquelle on confia le soin d'établir un fort sur le Missouri à un autre personnage haut en couleur, Etienne de Bourgmont, dont on va découvrir bientôt le parcours étonnant.

Après cette expédition, du Tisé resta dans la région et remplaça Pierre Charles Deslétte au commandement du fort Rosalie (celui qui protégeait la région des Natchez) en 1725.

Selon certains historiens, il eut de bonnes relations avec les Amérindiens, mais guère avec les colons qui se plaignaient de ses mauvais traitements.

D'après le père Raphaël (le père capucin prêtre de la Nouvelle Orléans) *il ne leur parlait que de fers et de carcans pour les moindres choses et en venait assez souvent à l'exécution ce qui décourageait ces pauvres gens*. Pire encore, il aurait été, selon le même, un homosexuel violentant ses soldats.

En fait, pendant son bref commandement, et celui de son successeur, François-louis de Merveilleux qui sera, lui, accusé de *vols inimaginables*, le nombre de colons et d'esclaves ne cessa pas d'augmenter.

En réalité, on ne sait pas trop où est la vérité, tant les jalousies, les calomnies et les rancunes étaient répandues dans tout le pays.

Quoiqu'il en soit, du Tisé retourna au fort de Chartres, dont il fut nommé commandant, ce qui laisse perplexe. Le Conseil supérieur et la Compagnie auraient-ils oublié leurs griefs ?

Les années suivantes, après l'abandon du fort d'Orléans en 1727, la région du Missouri fut délaissée (sauf par les coureurs des bois) jusqu'à la construction du fort Cavaignal en 1744, près de Kansas city. Les *Padoucas* (*Note 7*) furent par ailleurs repoussés plus au sud par les *Comanches*.

Du Tisé qui n'avait pas repris ses expéditions, sera blessé mortellement près du fort, en 1730, par un de ces redoutables Renards avec lesquels les Français furent continuellement aux prises jusqu'en 1734 (*Note 12 du Livre sur la Louisiane*).

### Etienne de Bourgmont

Etienne Véniard sieur de Bourgmont mériterait un livre à lui tout seul, comme bien d'autres! Commandant du fort Détroit en 1706, Bourgmont déserta à la suite d'un différend avec le gouverneur, Antoine de La Mothe Cadillac qui lui reprochait son rôle dans une escarmouche avec les indiens, qui avait fait deux tués dont un missionnaire. Il devint alors un coureur des bois, vivant avec une indienne Missouri et leur fils et pratiquant la traite des fourrures. Dénoncé par les Jésuites, menacé d'arrestation, il s'établit dans un village du peuple Missouri. En 1713, il écrivit un livre décrivant la Louisiane, ses ports, ses terres et ses rivières, les noms des tribus indiennes qui les occupent, le commerce et les avantages à obtenir...

Il écrivit ensuite un récit de voyage intitulé *Route à prendre pour remonter le Missouri*, car il avait voyagé jusqu'au confluent du Missouri avec la Rivière Plate (devenue plus tard la Platte) à la hauteur de l'actuelle ville d'Omaha.

Ces descriptions servirent de base au géographe Guillaume Delisle (Appendice), qui fit la première carte de la région (voir la reproduction de cette carte) que parcoururent les expéditions de Bourgmont, La Harpe et du Tisé, et baptisa la rivière Missouri (et non *Pekitouani*, nom donné par Marquette et Joliet en 1673).

En 1718, Bienville estima qu'il fallait collaborer avec lui au lieu de vouloir l'arrêter. Il le recommanda même pour la croix de Saint Louis en raison de ses travaux et lui permit de retourner en France en 1720. Il y fut reçu en héros, ainsi que son fils et un chef indien. Et cela d'autant plus que l'on avait appris le massacre, que l'on a évoqué, de l'expédition espagnole vers les Illinois par les *Pawnees*, amis de Bourgmont (près de Columbus, Ohio).

Bourgmont se vit promettre un titre de noblesse et fut nommé commandant du poste des Missouris, où il devait construire un fort pour faire du commerce avec les Espagnols, tout en s'opposant à leurs projets de pénétration.

Il devait aussi réconcilier les tribus indiennes du Missouri (Missouris, Osages et Kansas) qu'il connaissait bien avec les Padoucas (ou Comanches) et les Apaches, leurs ennemis traditionnels.

Après avoir passé quelques mois en Normandie, où il se maria, il revint, en 1722, en Louisiane. A la Nouvelle Orléans, il se heurta aux réticences du Conseil de régie et du gouverneur Bienville, qui estimaient ses projets onéreux et inutiles.

Il partit tout de même, au printemps 1723, avec une compagnie d'infanterie, mais avant même d'atteindre le fort des Cahokias, des hommes désertèrent et ses officiers, dont Pradel, se montrèrent arrogants et indisciplinés, refusant d'accepter son autorité. Au fort, il parvint heureusement à convaincre plusieurs hommes de le suivre, dont les deux Saint Ange, et le père missionnaire Mercier.

En arrivant à l'automne au Missouri, il dut encore s'opposer à ses officiers récalcitrants qui le dénigraient devant les indigènes et voulaient faire du trafic d'esclaves et de chevaux au risque de déclencher des guerres. Toutefois, Bourgmont, grâce à la confiance qu'il inspirait aux Indiens obtint des vivres pour nourrir sa petite troupe d'une quarantaine d'hommes.

En novembre et décembre 1723, il fit construire de façon plus que rudimentaire l'église, la maison de l'aumônier, la sienne, un magasin, constitués en fait de pieux recouverts de terre herbeuse ou de paille. A l'été 1724, il aurait achevé le petit fort d'Orléans entouré de palissades mais on ne connaît pas avec certitude son emplacement (probablement sur une île, à sept kilomètres en aval de l'embouchure de la Grande, et en amont de la ville de Miami).

De là, les Français firent quelques expéditions en canot pour remonter la *rivière de Grande* étant les premiers hommes blancs à pénétrer cette région.

En tout cas, il est certain, que Bourgmont se mit en devoir de monter pendant l'été une grande expédition vers l'ouest de l'actuel Kansas, à la rencontre des tribus Kansas et Padoucas (Comanches) pour les pacifier, s'assurer de leur amitié et les détacher des Espagnols.

Dans les premiers jours de juillet, il quitta le fort avec l'enseigne Bellerive, Philippe Renaudière (directeur général des mines de Louisiane) 5 soldats, trois serviteurs canadiens et 178 Osages et Missouri commandés par un grand chef Missouri (chiffres donnés par Bourgmont dans sa Relation de l'expédition). En son absence le fort fut laissé à la garde du sergent Dubois, qui avait pris pour femme une jeune fille Missouri.

Après avoir atteint le village des Kansas, la troupe de Bourgmont se remit en route vers l'ouest.

Bourgmont écrira : *nous nous mîmes en ordre de bataille sur les hauteurs du village, le tambour se mit à battre et nous marchâmes.*

Renaudière de son côté racontera ce départ qui devait être bien pittoresque.

*A six heures du matin le 24 juillet 1724, nous commençâmes notre marche. Je me tenais sur le côté du chemin pour regarder passer toute la procession. Les hommes blancs étaient une vingtaine. Je comptais trois cents guerriers indiens et autant de squaws, peut être cinq cents enfants et un nombre prodigieux de chiens, dont les plus forts tiraient de lourdes charges.*

*Les squaws servaient toutes de bêtes de somme et portaient un fardeau égal à celui que les chiens pouvaient tirer.*

Bourgmont malheureusement tomba malade et fut obligé de revenir au fort mais un de ses adjoints joignit le chef des Padoucas, lui remit des présents, lui rendit les esclaves capturés auparavant et prépara les grandes rencontres, qui eurent enfin lieu avec la solennité habituelle en septembre dans les plaines où campaient les Padoucas et où bisons et chevreuils étaient innombrables.

Bourgmont, rétabli, parvint, de fait, à établir des relations avec eux (une « première ») et réussit à faire fumer le calumet, c'est-à-dire à établir une paix (branlante) entre les tribus voisines...

En octobre 1724, il revint au fort d'Orléans, où l'abbé Mercier fit chanter un *Te Deum*, puis il Quitta le fort en décembre avec une délégation de diverses tribus et Boisbriant, qui allait provisoirement remplacer Bienville au gouvernement.

Les Nations de l'ouest du Missouri avaient bien désigné 10 délégués pour venir en France mais à ce moment la Compagnie des Indes n'était plus en régie (tutelle) royale et venait de retrouver son autonomie.

Les membres du Conseil, soucieux d'économies, hésitèrent à les laisser partir et Boisbriant dut mettre tout le poids de son autorité dans la balance pour les convaincre qu'il aurait été aberrant de les renvoyer aux Illinois.

En fin de compte, seulement cinq partirent, dont la fille du grand chef des Missouris, et arrivèrent à Paris le 20 septembre 1725.

Ils y furent reçus par le duc de Bourbon, Premier ministre, et toute la Cour et furent présentés au Roi par le RP Beaubois (ce missionnaire Jésuite venu de La Nouvelle Orléans dont on évoque par ailleurs les démêlés avec les Capucins) qui lui remit un collier d'alliance envoyé par un des grands chefs indiens.

Les *sauvages* furent un temps à la mode, chassèrent au Bois de Boulogne un cerf à *la leur façon* (en courant) et exécutèrent des danses guerrières à l'Opéra. Ils appelèrent les Invalides la *cabane des vieux guerriers* et les châteaux royaux les *cabanes du Grand chef des Français*. Des années plus tard, un des délégués se souvenait des parfums dont abusaient les femmes et déclaraient qu'elles sentaient l'alligator...

La jeune indienne, devenue la princesse du Missouri, reçut une belle montre à répétition garnie de diamants, que les *sauvages* appelèrent un esprit à cause de son mouvement qui paraissait surnaturel.

Elle fut baptisée à Notre Dame et épousa un sergent français, qui sera nommé officier et interprète officiel avec les Nations Missouri.

La délégation revint ensuite au fort (voir la gravure du temps évoquant le retour de la princesse).

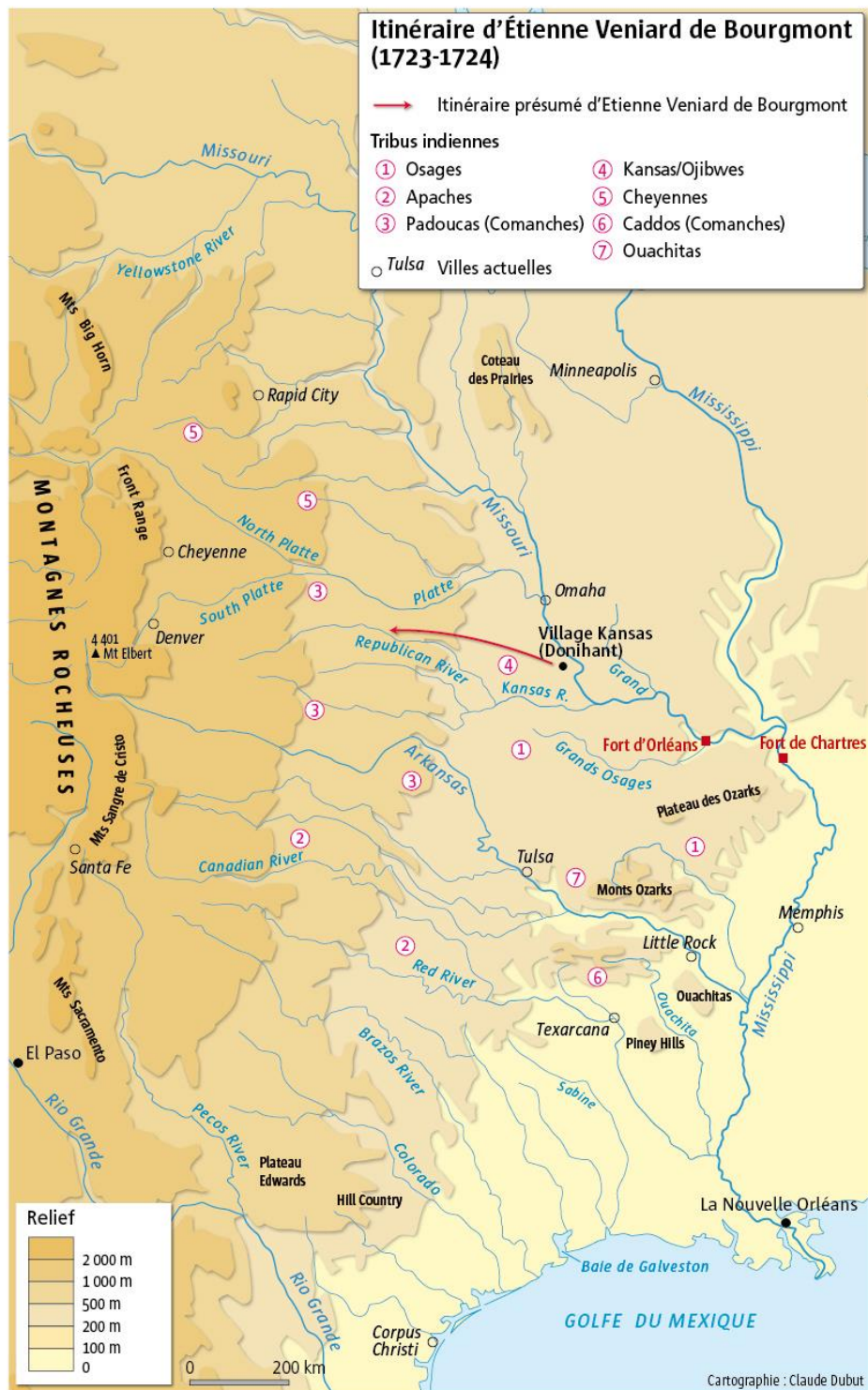
Bourgmont était resté pour sa part en Normandie, abandonnant femme et enfant Indiens. Une fin peu glorieuse, d'autant plus qu'il était endetté, ayant été obligé de prendre à sa charge le coût du voyage des indiens alors que ses appointements n'avaient pas été payés.

Il reçut quand même ses lettres de noblesse, mais la Compagnie, décidément pingre, laissa à sa charge les frais d'enregistrement ! Il mourut de façon obscure en 1735.

Son fort d'Orléans survécut brièvement avec une garnison de quelques hommes mal ravitaillés, et finalement massacrés on ne sait par quels Indiens.

En octobre 1727, la Compagnie finit par l'abandonner définitivement et la région ne fut de nouveau parcourue que par des indiens et des voyageurs canadiens qui faisaient le commerce des peaux et sans doute des esclaves. Le gouverneur Périer était cependant conscient de l'intérêt du poste pour maintenir l'ordre entre les tribus et les coureurs des bois et il fit un rapport dans ce sens au ministre de la marine, Maurepas, qui le laissa sans suite.







*La princesse du Mississippi*

Bernard ou Bénard de la Harpe

A peu près en même temps que du Tisé, en avril 1719, un autre explorateur remarquable, Bernard de la Harpe, ou Jean Baptiste Bénard de la Harpe, parti de France avec une quarantaine d'hommes remonta la Rivière Rouge et établit un poste de traite près de l'actuelle ville de Texarcana, parmi les Indiens *Caddos* (voir la carte).

Le 11 août, il repartit, toujours en remontant la Rivière Rouge et fut le premier blanc à pénétrer dans l'actuel Etat de l'Oklahoma. Il quitta la rivière pour aller vers le nord et traversa les sombres collines des *Ouachitas* (voir photo), où il échappa de peu à des *Apaches* (premier contact connu avec cette tribu, mais est-ce vrai ?) et à des *Osages* plus sûrement.

Le 3 septembre, il parvint à de grands villages au sud de Tulsa, sur la rive droite de l'Arkansas, qui étaient habités par plusieurs tribus *Ouachitas* et étaient un centre d'échanges commerciaux pour toute la région. La Harpe, très bien accueilli, constata que les *Ouachitas* possédaient des chevaux et étaient d'excellents agriculteurs.

Le 13 septembre il repartit, fut attaqué par des *Apaches* (?) et se perdit. Affamé, il en arriva à manger ses chevaux, mais il s'en sortit et ramena avec lui beaucoup d'informations sur le pays et les Indiens rencontrés.

En 1721 il réalisa bien plus au sud les premières cartes de Galveston et de sa baie, où il était d'ailleurs entré par erreur.

En 1722, il remonta la rivière Arkansas après avoir fait un détour jusqu'au fort des Yazous où Il requit l'assistance de Montigny, alors lieutenant et sous ingénieur. L'objectif fixé par la Compagnie des Indes était de découvrir un rocher de topaze.

Il ne le trouva pas mais découvrit deux formations rocheuses qu'il appela la *Petite Roche* et la *Grande Roche*, et établit un poste de traite à côté de la Petite où se trouvait un village Quapaw. De là il remonta l'Arkansas, sur plus de 100 km au-dessus de la *Petite Roche*, devenue Little Rock

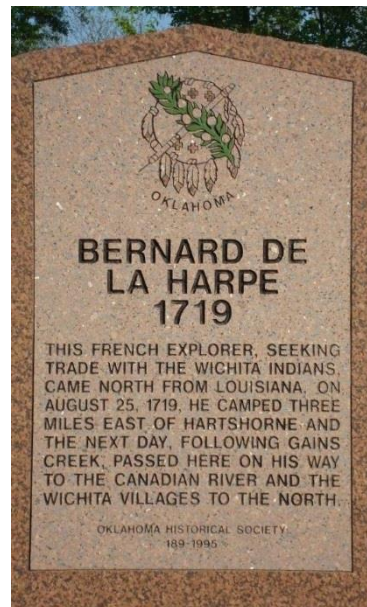
De Montigny en a fait un amusant récit.

*...Après bien des peines, traveaux, couchez sur la terre, essayez neige, frimas, pluies, etc... Nous ne trouvâmes rien, et au bout de trois mois et demy de voyage par eau et 142 lieues par terre dans des prairies magnifiques, et le long de la rivière des forests immences où il y a des arbres de toute espèce, comme poiriers, plaqueminiens, pathaniers,, même des lilas, sans compter les bois propres aux menuisiers, charpentiers et ébénistes. On y voit des montagnes et rochers de très excessive hauteur, de pierres magnifiques et même ressemblantes au marbre, de plus des mines d'ardoise et la terre couverte de cerfeuil, thim, estraguon, serpollet, camomille, c'est tout dire herbes vuléaires. En un mot, ce pays meriteroit bien d'être étably...*

Et Montigny prétend même qu'il découvrit de l'or dans un ruisseau et un bouillon d'eau au-dessus de l'Arkansas, dont l'eau était salée, ce qui pouvait laisser penser qu'il existait une mine de sel exploitable.

Epuisés, les explorateurs, revinrent au poste des Arkansas où se trouvait un petit détachement commandé par le lieutenant de la Boulaye, venu des Yazous. Non loin de là, à une lieue, et dans les bois, se trouvait encore la concession de Law où vivaient environ 80 Allemands. Après avoir appris la chute de Law, ils devaient s'établir à une quarantaine de kilomètres en amont de la Nouvelle Orléans, où ils finirent par prospérer bien plus tard, non sans avoir frôlé l'anéantissement.

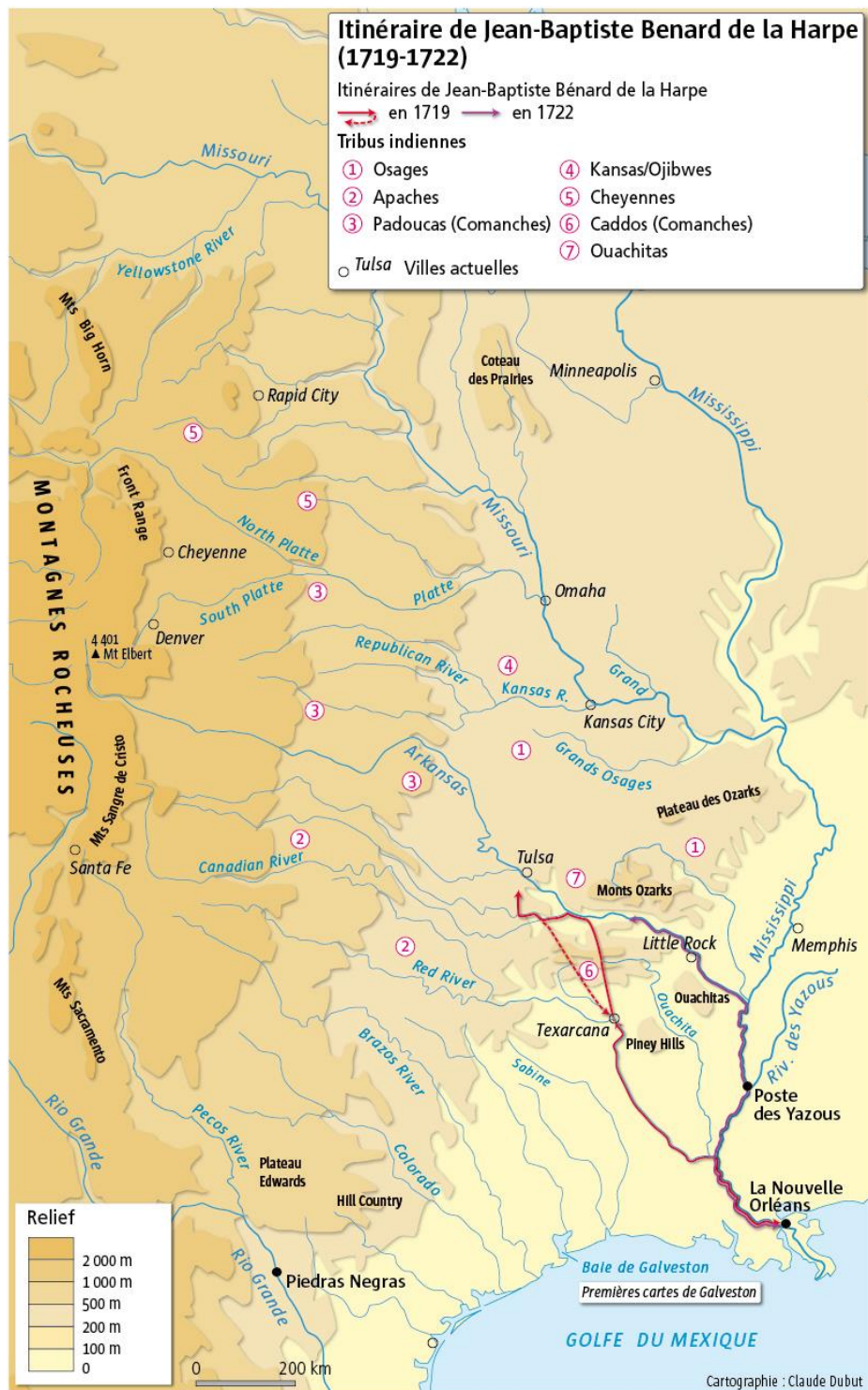
Ensuite, Montigny revint aux Yazous et La Harpe à la Mobile, d'où il surveilla la restitution de Pensacola à l'Espagne. Il retourna en France en 1723 et ne revint jamais en Louisiane avant sa mort, en 1765.



*Cet explorateur français désireux de commercer avec les indiens Wichitas (Ouachitas) arriva de Louisiane le 25 août 1719 et campa à trois miles à l'est de Heartshorne. Le lendemain en suivant la rivière Gains, il passa ici pour rejoindre la Canadian river et les villages Ouachitas au nord.*

*Stèle érigée par la Oklahoma State Society*









*Vue des Monts Ozarks, où se perdit La Harpe en 1722*



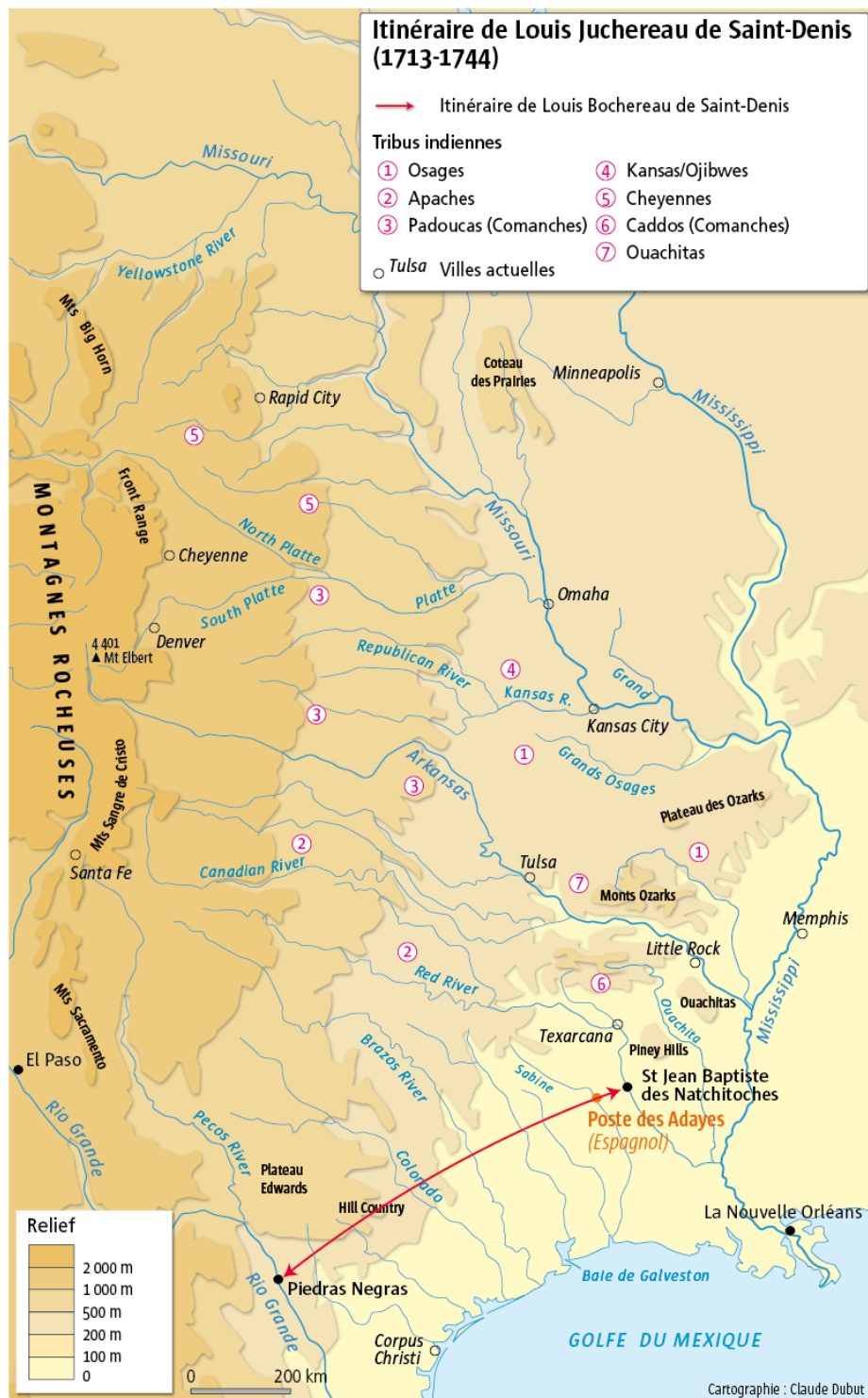
*La Harpe se perdit sans doute non loin de cet emplacement*

Louis Juchereau de Saint Denis aurait bien voulu, lui aussi, retourner en France, lassé par ce pays épuisant, mais le destin en jugea autrement.

Louis Juchereau de Saint Denis

Ce natif de Québec, qui aurait fait ses études à Paris accompagna à 23 ans, son parent Pierre Lemoyne d'Yberville lors de son deuxième voyage en Louisiane, en qualité d'officier des compagnies franches de la marine. Avec lui il explora en 1700 et 1701 la région comprise entre les Rivières Rouge et Ouachita. De 1702 à 1707, il commanda le fort Mississipi, à 70 km au nord de l'embouchure du fleuve. Pendant cette période, il fit sans doute de nombreux voyages d'exploration dont on ne sait pas grand-chose sinon qu'il devint un voyageur expérimenté et un bon diplomate connaissant les dialectes des tribus des régions à l'ouest du Mississipi, relevant de la confédération des Caddos. C'est pourquoi le gouverneur Lamothe Cadillac lui confia en 1713 une mission destinée à ouvrir une route commerciale vers Santa Fé.

De ce fait, il remonta la rivière Rouge et fonda sur une île le poste de Saint Jean Baptiste des Natchitoches (reconstitué sur les lieux). A partir de là, il continua à travers le Texas jusqu'à la ville de garnison espagnole de Piedras Negras sur le Rio grande, tout en trafiquant avec les Indiens Caddos.



Il y tomba amoureux de la fille du gouverneur, Emanuella, qu'il finira par épouser, mais ses tentatives pour organiser un trafic illicite entre le Mexique et la Louisiane tournèrent court, les Espagnols lui interdisant de remettre les pieds chez eux (après l'avoir incarcéré deux fois à Mexico).

En 1719, il revint avec sa femme à Natchitoches puis participa à la petite guerre franco espagnole de 1719 à 1720 à Mobile et Pensacola (Voir notre Livre sur les Français au Mississippi).

Après ce conflit, il reçut, en 1721, une commission de lieutenant des troupes de marine et le commandement de la région des Natchitoches, avec un pourcentage sur les activités commerciales que la compagnie des Indes voulait développer avec les Espagnols. En fait, il s'enrichit dans un trafic largement illicite avec le poste espagnol voisin de Los Adayes, au point de vivre dans le luxe.

Après la terrible révolte des Natchez, en 1731, il dut repousser une attaque d'une bande indienne survivante (avec l'aide des Espagnols), mais reprit ses activités lucratives sans difficulté jusqu'aux années 1740 et 41. Ensuite ses affaires déclinèrent au point qu'il demanda son rappel au ministre Maurepas, mais il mourut sur place avant de partir.

Ces premiers voyages de Juchereau et de ses relations servirent de prélude à une expédition importante, plus au nord, vers le Nouveau Mexique, partie en mai 1739, sous la conduite des frères Mallet par la rivière Arkansas.

Les frères Mallet, Pierre- Antoine et Paul

Tous deux canadiens, venus de Détroit, arrivèrent aux Illinois vers 1734 et s'intéressèrent à la traite avec les Espagnols. On connaissait les relations établies par Juchereau en dépit des réticences du vice-roi espagnol et le fait que les postes espagnols de l'est du Texas étaient approvisionnés par les Français. Toutefois, on pensait pouvoir établir une seconde route en utilisant la rivière Missouri, car on croyait qu'elle prenait sa source dans le sud-ouest.

Au printemps 1739, ils quittèrent le fort de Chartres avec un petit groupe de guides indiens et de coureurs des bois canadiens et remontèrent le Missouri, mais ils se rendirent compte au-delà de son confluent avec la rivière Kansas (où se trouve aujourd'hui Kansas City) que le Missouri allait vers le nord. Ils rebroussèrent donc chemin et gagnèrent par voie de terre la rivière Platte, qu'ils remontèrent en empruntant son embranchement sud.

Partout, ils furent plutôt bien accueillis par les tribus indiennes rencontrées car ils échangeaient avec elles des armes contre des provisions. Elles hésitaient cependant à les laisser repartir de crainte qu'ils n'arment aussi bien d'autres tribus. Il fallait donc négocier habilement.

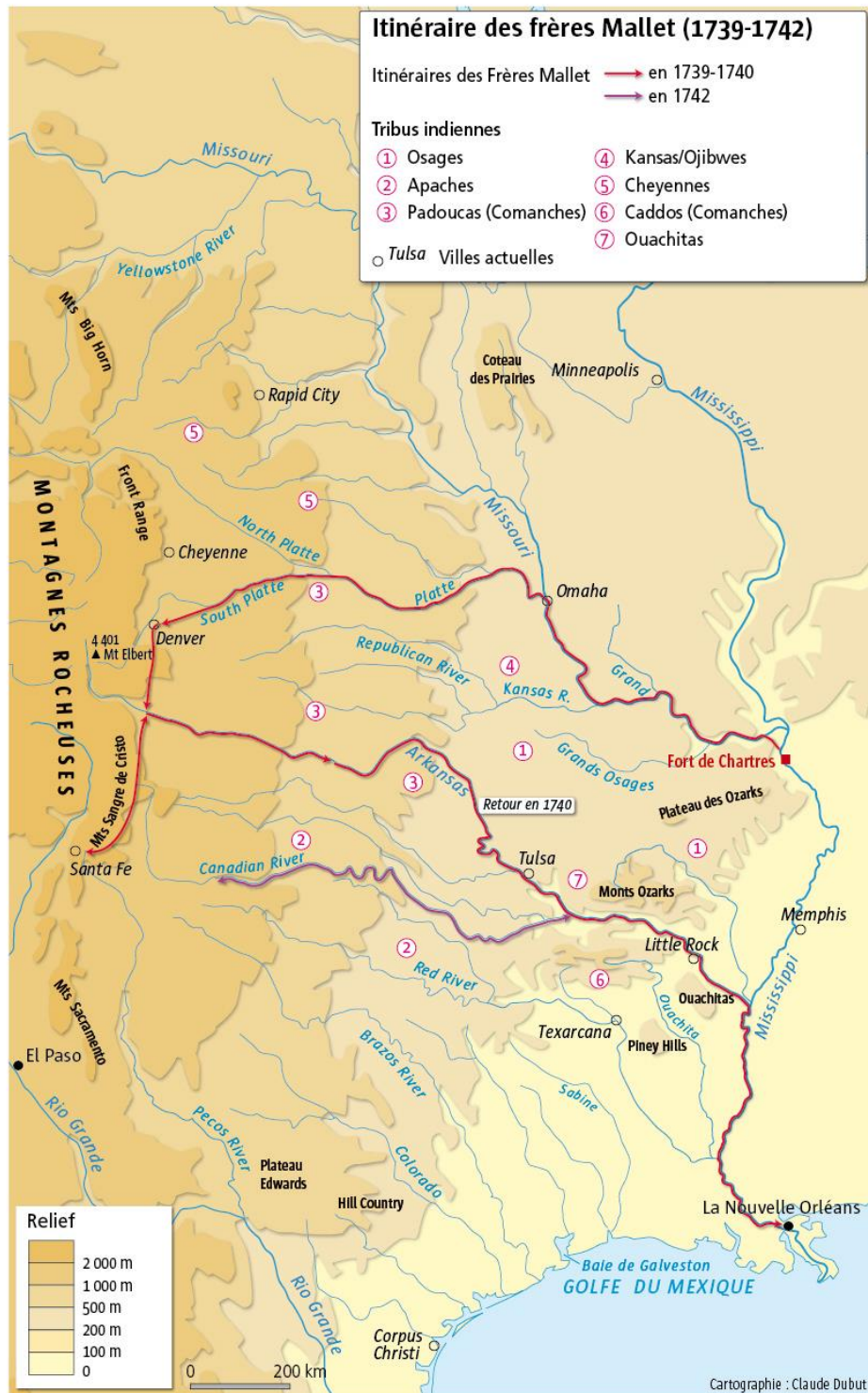
En arrivant près des montagnes, ils descendirent vers le sud, atteignirent la mission espagnole de Picuries près de Taos, puis gagnèrent Santa Fé (un millier d'habitants) le 22 juillet.

Ils furent aussitôt détenus par le responsable espagnol mais ne furent pas accusés de trafic illégal car ils avaient perdu leurs marchandises en traversant une rivière à gué.

Les Français, traités avec de grands égards, exprimèrent leur désir d'établir un commerce durable avec les Espagnols, mais neuf mois durant, ils attendirent une réponse du Vice- Roi du Mexique. Finalement, la réponse arriva et elle était négative. Ils devaient même s'en aller et ne pas revenir sans permission officielle.

Le 1<sup>er</sup> mai 1740, les explorateurs repartirent et les Mallet regagnèrent la Nouvelle Orléans par la rivière des Arkansas. Ils furent félicités par le gouverneur Bienville et le commissaire ordonnateur Salmon, et on garda l'espoir de vendre des produits aux espagnols contre de l'or et de l'argent.







Bienville estima donc nécessaire de lancer une autre expédition, guidée par les Mallet mais placée sous les ordres de Fabry de la Bruyère, écrivain de la marine, ancien secrétaire de Bienville.

Cette expédition partit de la Nouvelle Orléans en septembre 1741, avec les frères Mallet et une quinzaine d'hommes.

L'expédition remonta la rivière des Arkansas, puis la rivière appelée aujourd'hui *Canadian* (*Saint André* ?) mais, en février 1742, elle fut obligée de s'arrêter en raison de la faible profondeur de l'eau et il fut impossible de trouver des chevaux pour poursuivre par voie de terre. Les Mallet et Fabry se brouillèrent et les premiers poursuivirent à pieds puis rebroussèrent chemin. L'expédition fut donc un échec complet.

En 1750, Pierre et quelques compagnons repartirent vers Santa Fe avec le soutien du gouverneur Pierre de Rigaud de Vaudreuil, mais ils furent en partie dévalisés en chemin par les Padoucas. En arrivant, non sans peine, à Pesos (au sud-est de Santa Fe) ils furent arrêtés puis conduits à El Paso, où se trouvait le gouverneur espagnol, qui vendit les marchandises restantes et fit conduire les Français à Mexico.

Le vice-roi les fit ensuite reconduire en Espagne sous la juridiction de la *Casa de Contratacion*, chargée de l'administration des colonies, et on perd leur trace.

Un nouvel échec...

La « route de Santa Fe » sera par la suite seulement parcourue par les tribus indiennes, quelques trafiquant et déserteurs français, mais inexploitée jusqu'au début du XIXe siècle.

### *Village indien près de Santa Fé*





***L'église San Miguel à Santa Fé. Construite en 1625, elle est la plus ancienne structure d'église des Etats Unis***

### **En conclusion du paragraphe II, un bilan...**

Tous ces découvreurs, dont on a esquissé les parcours aventureux vers l'ouest du Mississippi, et tous ceux, également qui ont sillonné les territoires indiens à l'est du fleuve, remonté ou descendu ses affluents, parcouru les fleuves se jetant dans le golfe du Mexique, ont permis à la cartographie de progresser d'une façon spectaculaire au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle.

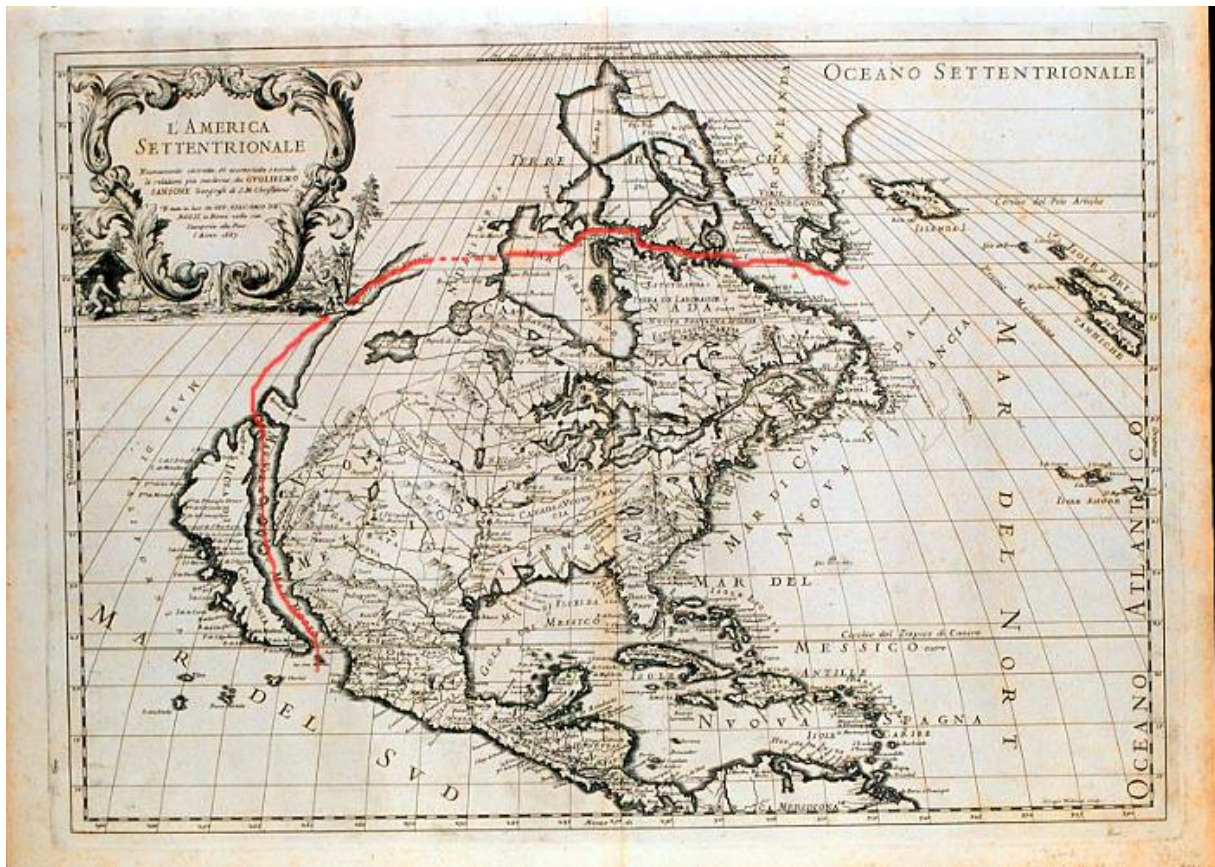
On présente en ***Annexe XVII*** ces grands cartographes, dont on a déjà égrené plusieurs noms, et certaines cartes révélatrices de l'état des connaissances au fil des années.

A l'aube du XIX<sup>e</sup> siècle, seules les régions situées entre les montagnes Rocheuses et l'océan Pacifique restaient encore largement « en blanc », autrement dit à découvrir, sauf celles situées au sud- ouest espagnol : le Nouveau Mexique et la Californie qui mérite une petite digression.

Les Espagnols découvrirent la Basse Californie au XVI<sup>e</sup> siècle, attirés par des légendes sur de fabuleuses mines d'or et de pierres précieuses, puis explorèrent toute la côte du Pacifique dès le début du XVII<sup>e</sup> siècle. Ils étaient en particulier à la recherche, eux aussi, du fameux passage du Nord- ouest vers l'Asie, comme le montre la carte jointe et crurent longtemps que la *California* (ainsi appelée dès le milieu du XVI<sup>e</sup> siècle) était une île.

En revanche ils ne commencèrent à coloniser la région qu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle avec l'installation de missions et de *presidios* (par exemple à San Francisco en 1769).

## *Le passage du Nord-Ouest dans l'imagination des Espagnols au XVIIe siècle*



De l'autre côté du continent, la recherche de la mer de l'ouest, obsession de Champlain, se poursuit au XVIIIe siècle, depuis le Pays-d'en-Haut, et nous en arrivons à une légendaire figure canadienne Pierre Gaultier de la Verendrye .

Au XVIII e siècle, la grande aventure de Pierre Gaultier de la Vérendrye, de ses fils, Jean Baptiste, Pierre et François, et de son neveu Christophe Dufrost de la Jemerais allait s'étendre « seulement » du lac Supérieur à la chaîne des *Big Horns* (où bien plus tard le général Custer allait périr) dans l'actuel Etat du Wyoming. Pour certains ils allèrent jusqu'à l'actuel parc de Yellowstone, mais on ne le pense pas.

On va tenter de la résumer car elle est belle.

Et on aimerait bien, aussi, rendre hommage aux coureurs des bois français qui découvrirent plus tard et nommèrent la chaîne des Gros Ventres et des Grands Tétons, ou encore les lacs Pend Oreille et Cœur d'Alène dans les forêts de l'actuel Etat de l'Idaho. Mais on ne les connaît pas.



#### ***IV. DU LAC SUPERIEUR VERS LES MONTAGNES ROCHEUSES, LA GRANDE EXPEDITION DE LA VERENDRYE ET DE SA FAMILLE***

##### **Pierre Gaultier de la Vérendrye**

Pierre était né en 1685, le treizième enfant d'une famille de notables de l'Angoumois, venue au Canada vingt ans plus tôt. Son père, devenu gouverneur de Trois Rivières, avait un poste de prestige mais peu de fortune.

Attiré par la carrière militaire, Pierre participa comme cadet puis enseigne aux opérations de la guerre de Succession d'Espagne au Canada avant de partir en France en 1708 pour améliorer ses perspectives de carrière.

Il y servit dans le régiment de Bretagne et fut grièvement blessé et fait prisonnier à la bataille de Malplaquet en 1711.

Libéré l'année suivante, il reçut le grade de lieutenant, mais trop mal rémunéré pour tenir son rang, il sollicita son retour au Canada, où il retrouva en 1712 son grade d'enseigne.

Il épousa peu après la fille d'un riche propriétaire de Trois Rivières et pendant les quinze années suivantes vécut modestement avec elle (ils eurent six enfants) de ses arpents de terre, de sa solde, de ses rentes et d'un peu de traite. En 1725 encore il envisageait seulement de se rendre en France pour retrouver son grade de lieutenant.

Tout allait changer et très vite. A quoi tient le destin !

En effet, son frère, Jacques René, fut nommé en 1726 commandant des postes du nord, une vaste région au nord du lac Supérieur avec un poste principal à Kaministiquia (dans le delta du fleuve du même nom). Il y créa une société pour faire la traite.

Pierre devint son commandant en second de la Louisiane et lui succéda en 1728 quand Jacques partit en guerre contre les Renards (Note 12 du Livre sur les Français au Mississipi).

Il eut alors l'idée d'aller à la découverte de la fameuse Mer de l'ouest, qui hantait les esprits depuis Jacques Cartier. Les Français s'en faisaient, il est vrai, une idée un peu plus claire au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, après les expéditions de Marquette au sud, de Radisson au nord vers la baie d'Hudson, et de bien d'autres.



*Pierre Gaultier de La Verendrye*



On connaissait ainsi l'existence des lacs de la Pluie (découvert en 1688 par Jacques de Noyon), et des Bois, et La Vérendrye, comme les autres, croyait à l'existence plus à l'ouest de hautes terres accessibles en remontant des cours d'eau qui semblaient dévaler vers l'est. Au sommet de ces hautes terres on pensait découvrir une ligne de partage des eaux et donc d'autres rivières allant vers l'ouest et un golfe de Californie conduisant lui-même à la mer de l'ouest.

Cette analyse était assez exacte, mais personne n'avait la moindre idée de l'immensité des distances à parcourir. Et selon les Indiens, la rivière qui coulait vers la mer de l'ouest était celle que l'on appelle la Winnipeg (en réalité, elle va vers le nord).

En France, Maurepas, secrétaire d'Etat à la marine et aux colonies, de nombreux géographes, (notamment Claude et Guillaume Delisle) et scientifiques s'intéressaient à la question.

Au Canada, on était plus pratiques et on souhaitait construire une chaîne de postes pour rétablir le réseau de la traite des fourrures, interrompu à la fin du siècle précédent, mal rétabli et gêné par la concurrence anglaise à partir de la baie d'Hudson.

Dans son poste, La Vérendrye obtint de précieuses informations auprès des indiens Cree sur le lac Ouinipigon (Winnipeg) et le réseau de cours d'eau qui l'entourait.

Il en arriva ainsi à la conclusion que le fleuve qui prenait sa source dans ce lac conduisait à une mer située bien plus à l'ouest. Pour l'identifier, et le descendre, il fallait commencer par édifier un poste aux abords de ce lac, et d'autres plus à l'ouest pour servir d'étapes.

Dans ce but, La Vérendrye se rendit à Québec, où le gouverneur Beauharnois et l'intendant Hocquart, convaincus, sollicitèrent en octobre 1730 l'accord de Maurepas pour envoyer La Vérendrye vers l'ouest au printemps 1731.

Il s'agissait d'intercepter la traite des fourrures qui se faisait au profit des comptoirs anglais de la Baie d'Hudson, d'étendre notre influence, de commencer l'évangélisation des tribus et si possible de découvrir les richesses minières du pays. La recherche de la mer de l'Ouest, curieusement, n'était pas au programme, alors que Maurepas allait en faire plus tard un objectif majeur !

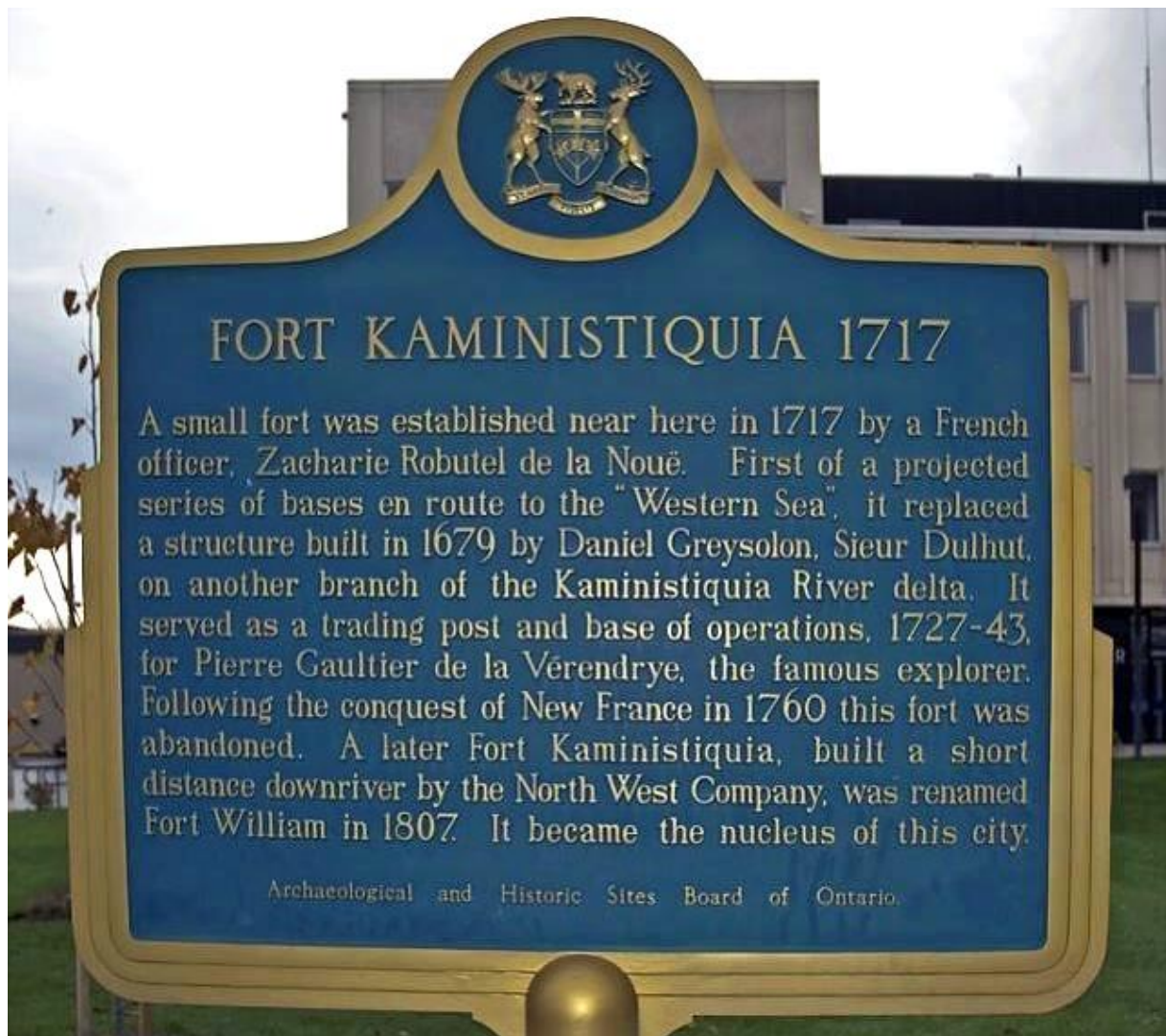
Le ministre donna son accord d'autant plus volontiers que la dépense engagée par la Couronne se montait à seulement 2000 livres destinées à acheter des présents pour les Indiens. L'expédition devait se financer par la traite des fourrures, à partir des postes à établir et se faire approvisionner par des marchands de Montréal.

De mars à juin 1731, une société commerciale de neuf membres, dont trois marchands de Montréal, fut ainsi constituée. La Vérendrye fut nommé commandant du poste à construire au bord du lac Ouinipigon et la société reçut le monopole des fourrures pour trois ans.

### **La première expédition de La Vérendrye. 1731-1734**

Le 8 juin 1731, La Verendrye, ses trois fils, (Jean Baptiste, Pierre, François) et son neveu Christophe de la Jemerais quittèrent Montréal avec cinquante engagés. Le 26 août 1731, rejoints en route par le père jésuite Mesaiger, ils arrivèrent épuisés à Grand Portage, à l'extrémité ouest du lac Supérieur (Grand Portage).

La Vérendrye décida alors de passer l'hiver à Kaministiquia, mais d'envoyer en avant-garde vers l'ouest son fils Jean Baptiste, La Jemerais et les engagés encore vaillants. A l'automne, la petite troupe parvint au lac de la Pluie et y construisit en rondins le fort Saint Pierre, le premier des huit qui seront édifiés dans l'actuel Manitoba.



*Un petit fort fut établi ici en 1717 par un officier français, Zacharie Robutel de la Nouë. Il était le premier d'une série de postes prévus sur la route de la mer de l'ouest. Il remplaçait un édifice construit par en 1679 par Greysolon, sieur Du Luth sur une autre branche du delta de la rivière Kaministiquia. Il servit comme poste de traite et comme base d'opérations pour le fameux explorateur Pierre Gaultier de La Verendrye entre 1727 et 1743. A la suite de la perte de la Nouvelle France en 1760, ce fort fut abandonné. Plus tard, un nouveau fort fut construit par la North West Company sur la rivière un peu plus bas. Il fut nommé Fort William en 1807 et devint l'épicentre de la ville construite autour.*

Pendant l'été 1732, les deux groupes se rejoignirent et accompagnés de cinquante canots remplis d'indiens Cree, dont le chef La Colle était devenu un ami de La Vérendrye, partirent édifier plus à l'ouest le fort Saint Charles sur les rives du lac des Bois.

Le nouveau fort, Saint Charles, construit très classiquement en rondins (voir la photo du fort reconstitué) mesurait environ vingt mètres sur trente, comportait deux portiques d'entrée, une double rangée de palissades hautes de trois mètres, quatre bastions et une tour de guet.

On était bien loin de Montréal, mais la pêche et la chasse étaient bonnes, le riz sauvage (on l'appelait la folle avoine) abondait, comme le bois de chauffage, et les explorateurs purent passer l'hiver dans des conditions acceptables.

Au début du printemps de 1733, Jean Baptiste et La Jemerais quittèrent le fort et tentèrent de gagner le lac Ouinitegon (Winnipeg) pour trouver un emplacement favorable à un nouveau fort mais ils furent bloqués par les glaces en arrivant à quelques dizaines de kilomètres de l'immense lac de plus de 400 km, resté aujourd'hui encore en partie dans son état primitif. (voir la photo qui en donne une petite idée).

La Jemerais revint au fort et fut envoyé à Québec, où, arrivé en septembre 1733, il demanda au gouverneur Beauharnois une aide financière importante, les rentrées en fourrures ne couvrant pas les dépenses de la société.

Trop optimiste sur les progrès de l'expédition, il prétendait que la mer de l'ouest était proche car les vents dominant au lac des Bois venaient de l'ouest et amenaient des pluies importantes.

Il proposait dès lors de quitter Québec au printemps 1734 afin d'atteindre, en 1735, la région des *Sioux qui vont sous terre* ou des Mandanes, des indiens à l'aspect, selon lui, proche de celui des Français et qui habitaient le long du fleuve de l'ouest (*Note 7*).

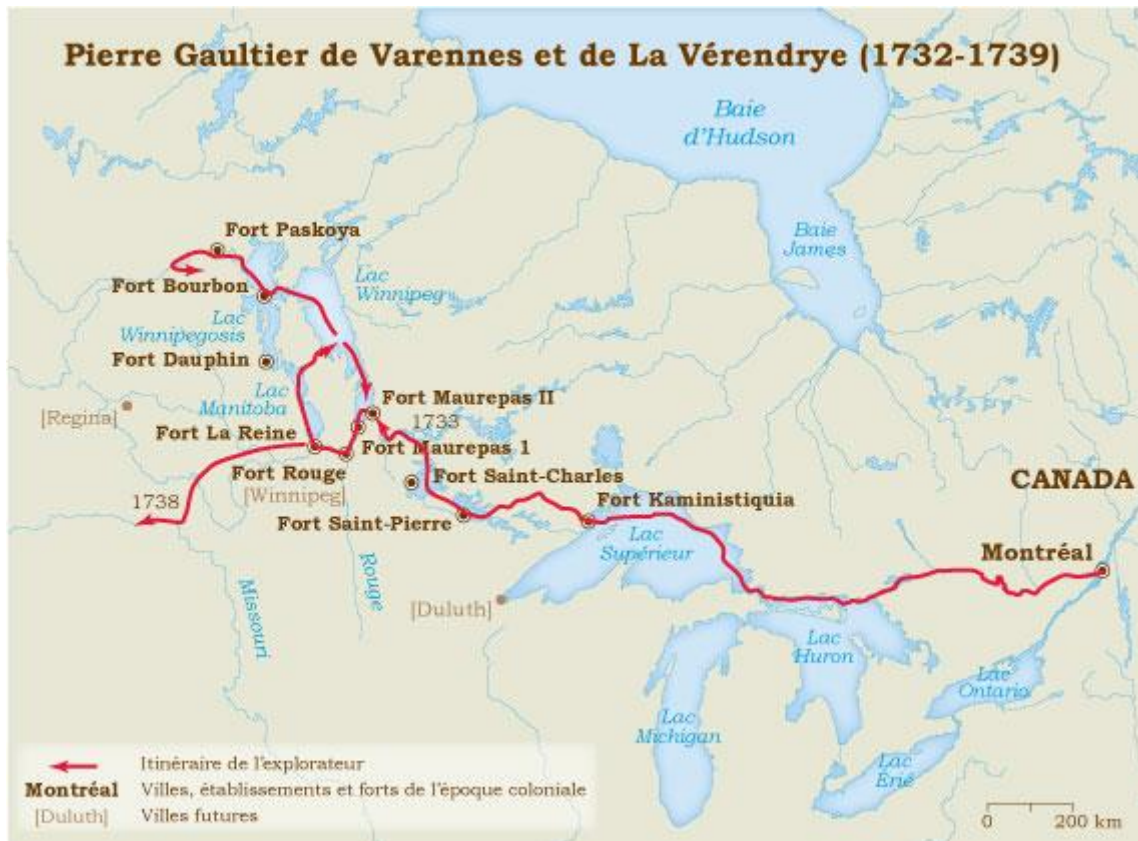
En réalité, ce fleuve était le Missouri, et les recherches allaient s'orienter non plus vers le nord mais vers cet affluent du Mississipi qui coulait vers le sud-sud-est.

La Vérendrye mettra huit ans à s'en rendre compte.

Informé, le ministre Maurepas, trompé par l'optimisme et les erreurs de la Jemerais ne devait pas comprendre par la suite les problèmes et les retards de La Vérendrye.

Celui-ci, au fort Saint Charles pendant l'hiver 1733/1734, puis au printemps 1734, organisait la traite et s'occupait des affaires indiennes particulièrement délicates.

En effet, il était obligé de conserver l'amitié des tribus qui l'entouraient, principalement les Cris et les Assiniboines.



*A noter que l'on ne voit pas sur cette carte l'itinéraire des fils de la Vérendrye, que l'on ne connaît pas avec précision.*

### ***Le fort Saint Charles***

*Ce fort fut construit en 1732 sur une île du lac des Bois, après celui de Saint Pierre, édifié en 1731, près du lac de la Pluie.*





### *Le lac Winnipeg ou Ouinitigon*



#### **Fâcheuse expédition contre les Sioux. Difficultés en 1734-1735**

Or, ces tribus étaient en conflit avec les Sioux, alliés des Français dans les plaines du haut Mississippi et avec les Sautaux, également alliés des Français aux abords du lac Supérieur ! A partir de mai 1734, il fut bien obligé de soutenir une expédition contre les Sioux, qu'il espérait seulement dirigée contre ceux des prairies et non ceux du fleuve, trop proches du fort Beauharnois (construit en 1727/1730 près du lac Pépin). Il leur donna des armes et laissa son fils Jean Baptiste les accompagner, une faute qui allait être payée cher.

Fin mai 1734, La Vérendrye partit à Montréal pour revoir ses associés peu satisfaits et connaître la réponse du ministre à sa demande d'aide financière.

Il devait informer aussi Beauharnois que le fort prévu non loin du lac Ouianategon était sur le point s'être achevé. Il le sera en effet en juin par Jean Baptiste, et nommé comme il se doit fort Maurepas.

L'accueil qui lui fut réservé fut une profonde déconvenue ! En effet, les associés refusèrent de nouvelles avances et Maurepas mécontent avait rejeté la demande d'aide !

Pour sortir de l'impasse, le gouverneur Beauharnois, désireux de continuer à étendre le réseau des postes vers l'ouest, obtint, en juin 1735, la création d'une nouvelle association.

La traite était affermée aux commerçants qui se chargeaient d'approvisionner les postes et La Vérendrye avait l'autorisation de continuer ses explorations, avec un traitement annuel de 3000 livres, pendant trois ans.

Le 21 juin 1735, La Verendrye repartit avec son fils cadet Louis Joseph et le jésuite Jean Pierre Aulneau et regagna le fort en octobre.

L'année suivante, le sort s'acharna sur l'expédition. La Jemerais mourut en mai 1736 et les vivres commencèrent à manquer en raison de la négligence des marchands qui s'occupaient de la traite à leur guise. La Vérendrye décida alors d'envoyer son fils Jean Baptiste, le père Aulneau et dix-neuf hommes chercher du secours vers le lac Supérieur.



*Stèle à l'emplacement du fort Maurepas*

### **Drame et difficultés en 1736-1737**

Mais, en chemin, une bande de Sioux, qui n'avaient pas oublié l'expédition de 1734, les attaquèrent le 6 juin 1736 et les massacrèrent tous jusqu'au dernier (dans l'île Massacre dont on ne connaît pas l'emplacement avec certitude).

En février 1737, La Vérendrye, qui avait surmonté sa douleur et empêché les Crees de venger nos morts, se rendit au fort Maurepas, avec l'intention de poursuivre vers le pays des Mandanes, au sud-ouest, (la région du haut Missouri dans l'Etat actuel du Dakota du Nord) mais ses hommes refusèrent de le suivre.

Il fut donc obligé de revenir à Québec à l'automne 1737 pour recruter de nouveaux hommes.

Il y fut accueilli froidement, car Maurepas, très agacé, avait écrit à Beauharnois que la *traite du castor avait plus de part que tout autre chose à l'entreprise de la Mer de l'ouest de la part du Sr de la Verendrye*.

Beauharnois ne pouvait pas ignorer la position du ministre mais il était, pour sa part, conscient de l'importance des postes à l'ouest du lac Supérieur, qui avaient fourni en 1735 100 000 livres de peaux de castor soit 50% de la production totale.

Il savait aussi que l'expédition rapportait et rapportera-si l'on ose dire- un grand nombre d'esclaves Sioux attaqués par nos alliés indiens.

Le gouverneur se contenta de sermonner La Verendrye, sommé d'atteindre, dès 1738, le pays des Mandanes (*Note 8*) sous peine de rappel, et d'inviter les marchands à mieux collaborer avec l'explorateur, ce qu'ils allaient faire.

### **Le troisième voyage vers le pays des Mandanes et une grave erreur. 1738**

La Vérendrye, conscient des enjeux, rejoignit en septembre 1738 le fort Maurepas, puis alla construire le fort La Reine à l'emplacement de l'actuel Portage La Prairie.

Dès octobre 1738, il repartit pour la dernière étape de son voyage, avec 20 hommes triés sur le volet, ses deux fils, les frères Nolan et une escorte d'indiens Assiniboïnes.

Le 3 décembre, ils arrivèrent triomphalement, tambours battant et enseignes déployées, et avec une imposante escorte indienne dans le principal village mandane, à une demi-journée de marche du confluent de la rivière Little Fork (voir photo) et du Missouri, le fleuve de l'ouest dans l'esprit de La Vérendrye, qui pensait en être proche. Pour le reconnaître il se contenta d'envoyer son fils Louis Joseph qui arriva sur ses berges à Old Crossing<sup>32</sup>.

A cet endroit la rivière fait un coude vers le sud-ouest et de hautes falaises empêchèrent le jeune Louis Joseph de voir la rivière reprendre plus en aval son cours vers le sud-est.

Sans aller plus loin, et sans vérifier le sens du courant, il conclut qu'il était bien au bord d'un fleuve coulant vers la Mer de l'ouest.

Epuisé, endetté, La Vérendrye ne put poursuivre et revint au fort la Reine puis en 1740 à Québec où il apprit que sa femme était morte l'année précédente.

Toutefois, Beauharnois le reçut bien, l'hébergea dans sa résidence, et même lui accorda, à partir de juin 1741, le monopole du commerce des fourrures dans les postes qu'il avait fondés. En juin 1741, il repartit pour son quatrième et dernier voyage dans l'ouest et à son quartier général de fort La Reine, il décida de vérifier une fois pour toutes si l'on pouvait atteindre la Mer par le pays des Mandanes au-delà du fleuve découvert par Louis Joseph.

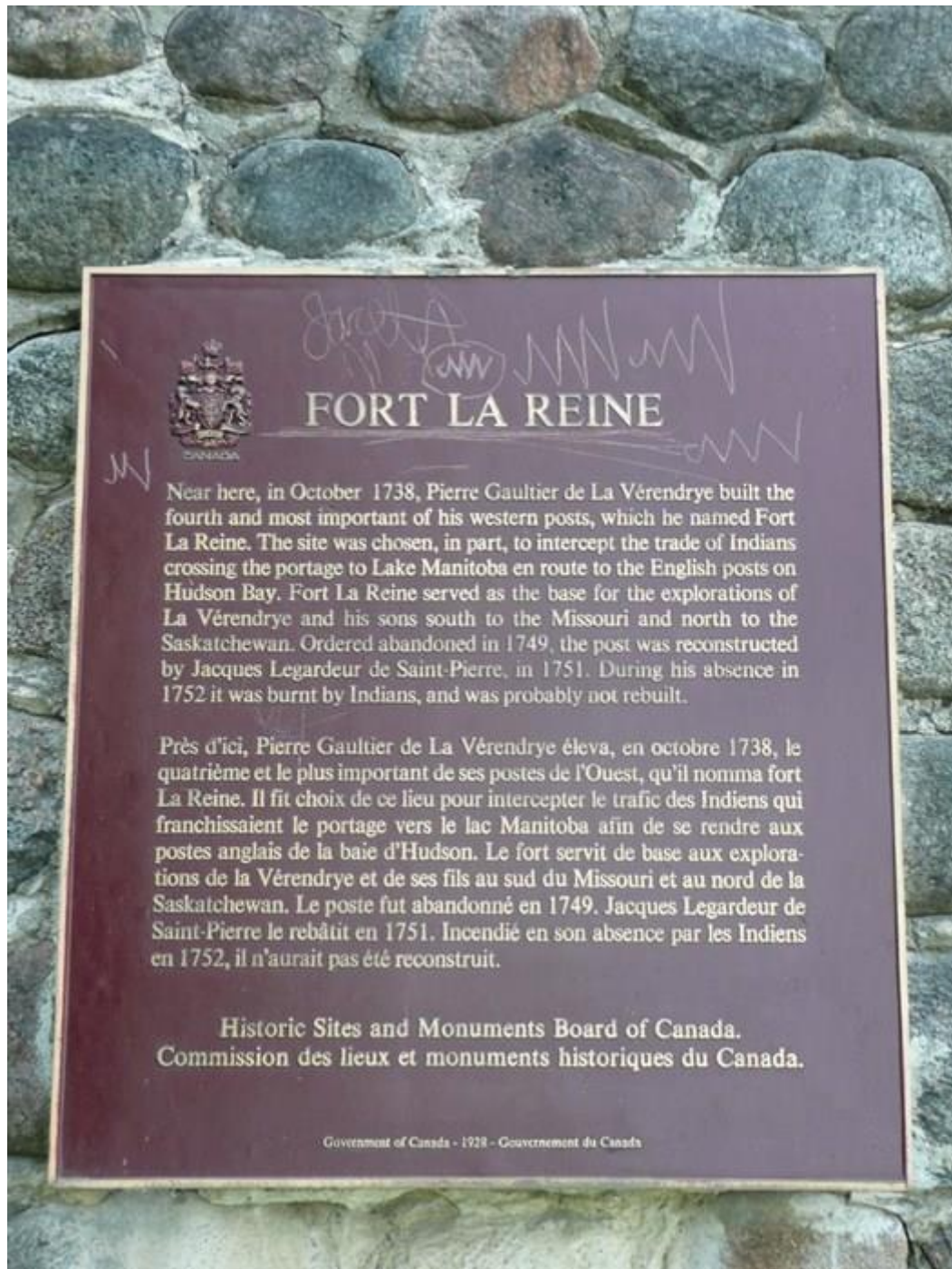
Il en chargea ses fils, Louis Joseph et François, qui partirent du fort La Reine le 9 avril 1742.

Ce sont eux qui déposèrent, près de l'actuelle ville de Pierre (Dakota du Sud) la plaque de plomb aux armes de la France prenant possession de tout le territoire au nom du roi. On la présente dans une page suivante.



<sup>32</sup> On a rebaptisé depuis l'endroit « deer crossing » et on n'a pu résister au plaisir de l'illustrer par une très amusante photo prise sur place...





*Près de ce lieu, en octobre 1738, Pierre Gaultier de la Vérendrye construisit le quatrième et le plus important de ses postes de l'ouest, qu'il nomma Fort La Reine. Le site fut choisi pour intercepter le commerce des indiens faisant la traversée vers les postes anglais de la baie d'Hudson. Il servit de base pour les explorations de La Vérendrye et de ses fils vers le Missouri au sud et le Saskatchewan au nord. Abandonné en 1749, il fut reconstruit par Jacques Legardeur de Saint Pierre en 1751 mais brûlé par les Indiens en 1752 et sans doute jamais reconstruit.*



### ***La Knife river et le pays des Mandanes***

*C'est peut- être à cet emplacement près du confluent de la Knife river et du Missouri au Dakota du nord que se trouvait le village Mandane où arriva La Vérendrye le 3 décembre 1738.*



Ils furent bien reçus par les différentes tribus rencontrées : les Sioux Oglalah, les Dakotas, les Shoshones, les Cheyennes, les Mandanes, les Gens des Chevaux, les Beaux Hommes et les Gens de l'Arc, qui, finalement, acceptèrent de guider les Français vers les montagnes de l'actuel Wyoming, atteintes le 12 janvier 1743. Les Gens de l'Arc leur révélèrent l'existence d'une *grande eau salée*, mais on ne sait s'il s'agit de l'océan ou du Grand Lac Salé.

Ils arrivèrent ainsi sans doute en vue de la chaîne des *Big Horns*, comme le montre la gravure jointe, mais les Gens de l'Arc abandonnèrent la partie et les Français revinrent au fort la Reine le 20 juillet 1743. Ils avaient parcouru pour la première fois les deux Dakotas et le Montana, mais la Mer de l'ouest restait un mystère.

On leur doit, sait-on jamais, les noms portés par les montagnes situées au sud de Yellowstone : les Grands Tétons et les Gros Ventre.

La Vérendrye avait cependant une autre préoccupation plus matérialiste car il voulait consolider son petit empire de traite au Manitoba grâce à de nouveaux postes. C'est pourquoi son fils Pierre et d'autres membres de son équipe allèrent fonder les forts Dauphin, Bourbon et Paskoya. Maurepas s'en irrita si fort qu'il se disposa à évincer La Vérendrye, qui préféra anticiper en démissionnant de son poste de commandant.

Cependant, il ne rompit aucunement ses liens avec l'ouest, grâce au soutien indéfectible des gouverneurs Beauharnois, puis La Galissonnière.

Il continua de se livrer au commerce des fourrures et ses fils restèrent à leur poste. Il obtint même une commission de capitaine et, honneur suprême, la croix de saint Louis (accordée il est vrai par Rouillé, successeur de Maurepas), tout en menant une agréable vie mondaine.

En 1746, enfin, il fut de nouveau nommé commandant de l'ouest, après le départ de son successeur, Noyelles, et commença à planifier une nouvelle expédition destinée cette fois à remonter la rivière Saskatchewan.

Il se rendait compte, un peu tard, que cette route était bien meilleure que celle des Mandanes.

Il se préparait à partir en 1749 quand il mourut le 5 décembre.

Explorateurs malheureux, La Vérendrye, ses fils et son neveu, avaient aussi cherché à établir les bases d'une colonisation française de ces immenses territoires, en fondant des postes de traite, en faisant de (modestes) tentatives d'évangélisation, et en cherchant à obtenir des alliances, couteuses et volatiles, avec des tribus nomades et guerrières.

Force est de constater qu'ils n'avaient pas les moyens de leurs ambitions et s'étaient un peu fourvoyés dans le haut Missouri, tout en découvrant les premiers les hautes montagnes du nord-ouest.

Nos amis canadiens ne les ont pas oubliés et un de leurs grands parcs naturels immortalise leur nom. Ce n'est que justice.

En hommage à eux, on a reproduit les émouvantes gravures qui représentent la découverte des Rocheuses par les fils de La Vérendrye et la plaque en plomb de prise de possession, au nom du Roi, de toute ces régions, que les explorateurs avaient enterrées près du village de Pierre. L'emplacement de cette plaque d'où l'on voit le Missouri un peu au loin est aujourd'hui un mémorial très visité.



*Les frères de La Verendrye devant les Rocheuses. Mais leur véritable itinéraire reste inconnu.*

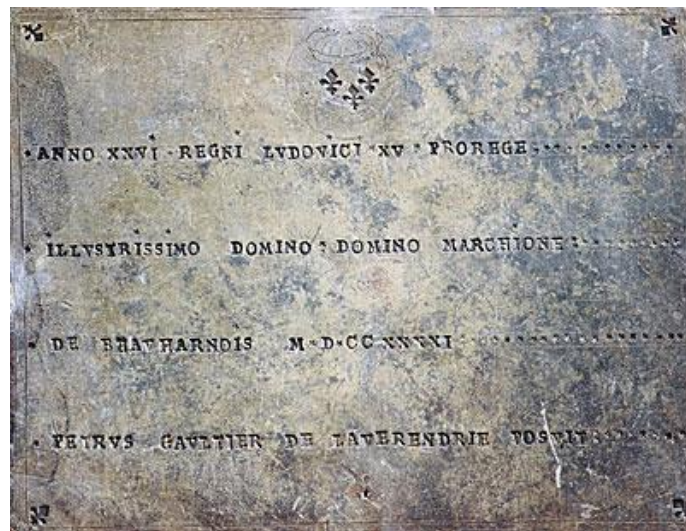
*Intérieur d'une hutte mandane*







*Ici le 30 mars 1743 les La Verendrye enterrèrent une plaque en plomb pour proclamer l'appartenance à la France de toute cette région. La tablette a été trouvée le 16 février 1913 est le premier témoignage écrit de la visite d'hommes blancs au Sud Dakota. Stèle érigée par le State Historical Society et le Pierre Commercial club en 1933.*



*Sous les armes du roi, on lit :  
Pendant la sixième année du règne de Louis XV, sous le gouvernement de l'illustre marquis de Beauharnois, Pierre gaultier de la Verendrye grava cette pierre.  
Au dos de la pierre , figure l'inscription : placée par le chevalier de La Verendrye, Louis La Londette et A Miotte*





*La chaîne des Big Horns telle que la virent peut-être les fils de La Verendrye*

*On aperçoit le Missouri depuis le site où fut trouvée la plaque de La Verendrye*



*Parc faunique de La Verendrye*  
(plus de 13 000 km<sup>2</sup>)







*Monument érigé à Winnipeg en l'honneur de La Verendrye*

## NOTES

### Note 1. Le commerce des fourrures au Canada

Au début du XVI<sup>e</sup> siècle, de nombreux pêcheurs se rendaient sur les bancs de Terre Neuve à la recherche des baleines et de la morue, un poisson très recherché en raison du grand nombre de jours de jeûne imposés par l'Eglise, plus de 150.

Les pêcheurs basques, bretons ou normands salaient la « morue verte » à bord de leurs bateaux mais préféraient la saler à terre dans des installations provisoires. Ils entraient alors en relation avec des autochtones et échangeaient avec eux de armes, des vêtements et d'autres articles contre de la viande fraîche (le castor était considéré comme un poisson) et des fourrures.

Certaines étaient utilisées en Europe depuis le Moyen Age pour orner de riches vêtements et provenaient en particulier des grands espaces russes et scandinaves. Elles étaient rares et chères.

Il s'agissait notamment du lynx, de la loutre, de la martre ou de l'hermine, des espèces abondantes au Canada, qui disposait aussi d'animaux inconnus en Europe comme le carcajou ou glouton, mais surtout, et en quantité, de peaux de castor, un animal quasiment disparu de nos contrées, car trop chassé.

Toutefois, le cuir de cet animal était trop lourd et trop dur pour proposer les peaux avec les poils. Les vêtements de luxe devaient rester léger.

Or, le duvet recouvrant les peaux était connu et très apprécié dès le XIV<sup>e</sup> siècle pour la fabrication des chapeaux. Le roi Jean le Bon dit ainsi : *arriva Saintré (un de ses capitaines) qui estoit couvert d'un tres bel chapel de bièvre* (l'ancien mot désignant le castor européen)

Et les peaux de castor *gras* canadiens<sup>33</sup>, c'est-à-dire portés pendant au moins deux ans par les autochtones, étaient revêtues d'un fin duvet de poils, imperméable et rendu très souple par la sueur. Elles firent la fortune des chapeliers<sup>34</sup> et des traitants, la mode étant chez les hommes de porter des chapeaux à large bords et chez les femmes des manchons, désormais plus abordables<sup>35</sup>

Et les peaux dépourvues de leurs poils servirent pour fabriquer des bagages, de la sellerie ou de la maroquinerie.

Bernard Allaire a remarquablement décrit cette évolution dans son livre sur « Pelleteries, Manchons et Chapeaux de castor ». Les fourrures nord- américaines à Paris. 1500-1632. Septentrion. Presses de l'Université Paris Sorbonne.

Au début du XVII<sup>e</sup> siècle, des négociants français établirent donc des installations permanentes en Acadie, et au Québec tandis que des négociants hollandais s'installaient pour leur part à New York et sur le fleuve Hudson. Une vive concurrence commença et les profits diminuèrent.

---

<sup>33</sup> Il s'agissait de castors bruns et non de castors gris moins appréciés.

<sup>34</sup> *Un des six corps des Corporations*

<sup>35</sup> A la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, les peaux de castor étant devenues fort chères, les chapeliers se mirent à proposer des chapeaux faits seulement en partie de castor. De là est née l'expression, aujourd'hui oubliée : « demi castor » pour désigner des femmes de petite vertu.



Pour mettre de l'ordre la Couronne de France finit par accorder en 1627 un monopole à la Compagnie des Cent Associés (ou de la Nouvelle France) chargée en contrepartie de défendre les revendications territoriales de la France et l'œuvre des missionnaires. Ses profits permirent d'envoyer les premiers colons dans la colonie où fut fondée Ville Marie (Montréal) en 1642.

En 1645 la compagnie céda aux habitants le monopole des fourrures et l'administration de la colonie mais ils se révèrent piètres administrateurs et la Couronne dut reprendre la colonie en charge en 1663, avec l'extension des pouvoirs du gouverneur, la nomination d'un intendant (le premier fut Talon), d'un Conseil supérieur autour du gouverneur et plus tard d'un évêque, qui sera monseigneur de Laval.

En 1664, fut créée la Compagnie des Indes Occidentales directement contrôlée par la Couronne. Les habitants gardaient le droit de traiter avec les autochtones mais devaient obligatoirement vendre les peaux de castor et d'originaux à la compagnie aux prix fixés par elle.

La traite, pratiquée par les coureurs des bois, se développa en particulier vers le nord, vers la baie James, appendice de la baie d'Hudson, où les Anglais de leur côté, grâce à des Groseillers et Radisson installèrent leur *Hudson Bay Company* à partir de 1670, avec un comptoir principal de traite à York Factory.

En 1675, le roi révoqua la charte de la Compagnie des Indes occidentales, endettée, et créa les cinq Grosses Fermes<sup>36</sup> chargées de prélever les impôts indirects contre un bail. L'une d'entre elles était la ferme d'Occident ou Domaine d'Occident qui concernait la Nouvelle France (et les Antilles)

Le Roi se réserva aussi un territoire immense au nord du Saint Laurent, le Domaine du Roy.

Le Domaine d'Occident était loué pour un loyer de 350 à 500 000 livres par an (à Jean Oudiette et ses affidés) et en contrepartie les locataires avaient le droit de prélever un impôt sur les fourrures.

Ces locataires accordaient à partir de 1681 des congés de traite en nombre limité. Les bénéficiaires en furent des indépendants, mais, de plus en plus, des équipes recrutées par quelques marchands de Montréal titulaires des congés. Elles se chargeaient des canots pour transporter biens et approvisionnements aux postes et forts qui se multipliaient vers l'ouest puis en ramener les fourrures. On commença à parler de *voyageurs*.

Toutefois, de nombreux jeunes hommes continuaient à partir afin de pratiquer une traite illégale et vivre comme coureurs des bois avec des femmes indiennes (la colonie manquait de femmes françaises)

Une sévère réglementation (amendes puis en théorie galères) n'en vint nullement à bout car ce commerce était très rentable, la valeur d'une peau de castor s'établissant à environ dix livres pour un prix de revient modeste compte tenu des rudes conditions de vie.

De plus les autorités, gouverneur en tête, n'hésitaient guère à tremper discrètement dans ce juteux trafic.

A partir de 1687 la France entra en guerre en Europe contre l'Angleterre (guerre de la Ligue d'Augsbourg, appelée par les Anglais *King William's war*) et le conflit s'engagea au Canada à partir de 1689, avec comme enjeux le contrôle des fourrures autour de la baie d'Hudson et des Grands Lacs et aussi celui de la pêche à Terre Neuve.

Il n'est pas dans notre propos de raconter en détail ce premier conflit inter colonial au cours duquel s'illustra Pierre Le Moyne d'Iberville, dont on décrit les exploits dans notre Livre sur « les Français au Mississipi », mais d'en donner simplement un aperçu en **Note 2**.

---

<sup>36</sup> Elles seront rassemblées en 1726 dans la Ferme Générale

## **Note 2. La première guerre inter coloniale : 1687/1697**

En 1689, le premier épisode en fut le fameux massacre de Lachine (Montréal) par les Iroquois alliés des Anglais. L'année suivante les Français du gouverneur Frontenac ripostèrent par des raids sanglants sur des villages de Nouvelle Angleterre dont celui de Corlaer (Schenectady).

En 1691, les Anglais tentèrent de s'emparer de Québec à la fois par la mer avec l'escadre de l'amiral Phips) et par la vallée de l'Hudson (général Nicolson) mais les deux attaques échouèrent complètement et ne furent pas renouvelées.

Au cours des années suivantes Pierre Le Moyne d'Iberville s'en prit avec succès aux installations anglaises en Acadie et à Terre Neuve, puis réussit à s'emparer de la plupart des comptoirs anglais de la baie d'Hudson, faisant le plein de fourrures.

Le traité de Ryswick mettant fin à la guerre en 1697 figea la situation : la colonie de Plaisance à Terre Neuve, la baie d'Hudson (sauf un comptoir) et l'Acadie restaient à la France tandis que les Anglais conservaient leur colonie de Saint John à Terre Neuve.

Toutefois, après la guerre les Français et les Anglais restèrent en concurrence pour le contrôle des pêches à Terre Neuve et continuèrent, faute d'un accord, à se disputer les comptoirs de la baie d'Hudson (la terre de Rupert pour les Anglais) , Fort Albany restant anglais et fort York français.

En dépit de ce conflit et de la réglementation, la France avait connu, peu à peu, une surabondance de peaux de castors, un engorgement du marché et un effondrement des prix.

C'est pourquoi, le secrétaire d'Etat à la marine, Jérôme de Pontchartrain, en arriva (en 1696) à ordonner d'interrompre le commerce du castor, et d'abandonner tous les postes français dans l'ouest, sauf celui de Détroit, en dépit des protestations des autorités canadiennes qui avaient peur d'abandonner nos territoires de l'ouest aux trappeurs amérindiens.

Elles redoutaient que ces derniers apportent de plus en plus leurs fourrures aux Anglais, qui se contentaient surtout de les attendre dans les postes qui leur restaient autour de la Baie d'Hudson (territoire de Rupert), de la rivière Hudson ou du Massachussetts.

Cet abandon des postes de l'ouest freina les explorations et l'activité des coureurs des bois sans les arrêter, mais devait durer jusqu'en 1715, après la deuxième guerre inter coloniale opposant les Français (environ 30 000 au Canada, quelques centaines en Louisiane) et leurs alliés espagnols de Floride aux Anglais des douze colonies existantes (déjà plus de 250 000 en tout).

En effet, les rivalités et les tensions aux limites des colonies françaises et anglaises du côté de l'Acadie, de la baie d'Hudson et de Terre Neuve ne cessèrent de s'aggraver après le traité de Ryswyck, qui était, en fait, une suspension d'armes.

De plus, comme on sait, les Français de Le Moyne d'Iberville commencèrent à s'installer en Louisiane à partir de 1698 et à se procurer des fourrures, surtout de chevreuil, auprès des tribus Chactas (ou Choctaws) , dont les ennemis héréditaires étaient les Chicachas (ou Chicasaws) qui commerçaient avec les Anglais des colonies de Virginie et de Caroline.

Les Anglais tentèrent aussi , sans succès, d'envoyer des colons au Mississipi.

La rivalité s'étendait ainsi à l'ensemble du continent.

De plus, les colons espagnols catholiques de Floride (environ 1500) avec leurs nombreuses missions destinées à convertir les quelques 20 000 autochtones, se heurtaient aux anglais protestants de la colonie de Caroline (fondée en 1670), aux limites mal définies de leur territoire avec la Floride.

Un nouveau conflit était inéluctable et il trouva son origine, comme toujours, en Europe.

En effet en 1701, la guerre dite de Succession d'Espagne éclata en Europe pour savoir qui allait succéder au roi d'Espagne Charles II mort sans enfant. Elle opposa, dès le début, Louis XIV et l'Empereur Joseph I, mais le conflit s'étendit et l'Angleterre déclara la guerre à la France en mai 1702.

La deuxième guerre inter coloniale, ou *Queen Anne's War*, désigne dès lors le théâtre américain de cette guerre de Succession d'Espagne, qui se disputa entre 1702 et 1713.

En Amérique du nord, elle opposa les colonies françaises (du Canada et de Louisiane) et espagnoles (de Floride) aux colonies anglaises de la côte est.

On en donne également un aperçu dans la Note 3 suivante.

### **Note 3. La deuxième guerre inter coloniale. 1702/1713**

Au sud, les soldats et miliciens anglais du gouverneur Moore de la Caroline, et surtout les tribus qu'ils encadraient, Creeks, Chicachas et Yamasee écrasèrent les tribus pro espagnoles Apalaches et Timuacas, dépourvues d'armes à feu, qui furent confinées dans des réserves ou réduites en esclavage.

La ville de Saint Augustine fut prise, mais pas la forteresse, sauvée par une escadre espagnole. Les tribus alliées des Anglais lancèrent aussi, sans grand succès, des expéditions vers Pensacola et notre Mobile en Louisiane.

En tout cas, l'économie et la population de la Floride espagnole ne se relevèrent pas de ce conflit et la colonie sera cédée au Royaume Uni à la fin de la guerre.

Les colonies anglaises du sud (Caroline, Virginie, Maryland) furent aussi gravement affectées.

On a raconté (Les François au Mississipy) le sort misérable de notre Louisiane, qui survécut tant bien que mal, sans être heureusement attaquée en force.

Elle ne devait connaître un nouveau départ qu'avec la création par Law de la Compagnie d'Occident en 1717.

C'est elle qui se vit attribuer non seulement le monopole du commerce au Mississipi, mais également celui du castor gras et sec dans toute l'Amérique du nord, à partir du premier janvier 1718.

On peut alors se demander ce qu'il était advenu de ce commerce pendant la durée de la guerre qui fit rage au Canada de 1702 à 1712 (date de la signature d'un armistice) et dont on va rappeler les principaux faits.

En dépit de la fermeture des forts, et des combats, il se poursuivit et la ferme d'Occident le sous traita le 10 mai 1706 à trois locataires : les sieurs Aubert, Neret et Gayot qui devaient le détenir jusqu'au 31 décembre 1717.

Et la traite illégale menée par les Amérindiens *domiciliés* au Québec avec les marchands de New York se poursuivit, les Iroquois restant neutres depuis la grande paix de 1701.

Au Canada, la guerre se déroula en Nouvelle Angleterre, en Acadie et à Terre Neuve, mais pratiquement pas autour de la baie d'Hudson.

De 1703 à 1709, les milices canadiennes avec leurs auxiliaires amérindiens et quelques troupes de marine se livrèrent à des raids meurtriers et rapides sur les implantations anglaises de Nouvelle Angleterre, notamment à Deerfield (Massachussets). Les Anglais ripostèrent de leur côté contre l'Acadie et tentèrent même de prendre, en vain, la capitale Port Royal en 1707.

Ils récidivèrent cette fois avec succès en 1710 grâce au soutien militaire et financier de la reine Anne.

En revanche, ils échouèrent dans une première tentative pour prendre Montréal en 1709.

En 1711, une deuxième offensive de grande ampleur fut lancée, mais la puissante escadre de l'amiral Walker, chargée de prendre Québec, se désagrégea sur des rochers du Saint Laurent et l'amiral dut abandonner la partie. Il en fut de même pour le général Nicholson contraint de faire demi-tour en arrivant à la hauteur du lac George, en dépit du soutien de guerriers iroquois.

A Terre Neuve les Canadiens s'emparèrent de Saint John's, la principale ville anglaise, en 1709 mais ne purent s'y maintenir et la ville fut réoccupée par les Anglais qui la fortifièrent.

Lors de la signature de l'armistice en 1712, les Français avaient donc subi de graves revers mais avaient repoussé l'offensive principale des Anglais au Canada et la petite Louisiane était intacte.

Cependant en Europe la guerre avait mal fini pour la France et le traité de paix signé à Utrecht le 11 avril 1713 porta un rude coup à la Nouvelle France.

Le Royaume Uni obtint l'Acadie, qui sera renommée Nouvelle Ecosse sauf les îles du Cap Breton et l'île Saint Jean (actuelle île du prince Edwards) ; la souveraineté sur Terre Neuve et la Baie d'Hudson (aux limites à faire déterminer).

En outre l'article 15 stipulait que les Français ne devaient plus molester les cinq nations des indiens soumis à l'autorité de la Grande Bretagne, ni les autres nations amies.

Enfin, il était convenu que les sujets de la France et de la Grande Bretagne jouiraient d'une pleine liberté de se fréquenter pour le bien du commerce et de fréquenter avec la même liberté les habitants de ces régions pour l'avantage réciproque du commerce...

Dans ces conditions, la France devait ouvrir en grand les portes du Canada aux traitants anglais, qui allaient en profiter pour progresser vers l'ouest par les affluents du Mississipi, notamment l'Ohio.

#### **Note 4. La traite des fourrures après Utrecht au Canada et en Louisiane**

Deux ans après le traité, les Français réoccupèrent les postes de l'ouest abandonnés en 1696 et la traite des fourrures reprit, d'autant plus activement que les stocks accumulés en Europe avaient disparu en partie, détruits par leur mauvaise conservation.

Les *domiciliés* amérindiens en particulier (en majorité Iroquois, mais également Nipissingues, Algonquins ou Hurons) se livrèrent à une contrebande toujours plus importante avec les commerçants anglais des treize colonies en dépit des sanctions les plus sévères.

En échange des fourrures de castor, de rat musqué ou de loutres, ils se procuraient des articles manufacturés qu'ils allaient revendre aux marchands français du Québec.

Plus de cinquante coureurs des bois canadiens allèrent s'installer dans les Illinois à Sainte Geneviève et le commerce des peaux commença en Louisiane au XVIII<sup>e</sup> siècle.

Les relations avec les colons et les militaires furent souvent difficiles car ces coureurs des bois violents et sans scrupules causaient des troubles avec les autochtones et perturbaient la politique d'échanges pacifiques que l'on voulait maintenir.

Le commerce porta surtout sur les peaux de chevreuil, le castor gris local étant beaucoup moins apprécié que le castor brun canadien, trop éloigné.

Il se heurta à un climat peu propice à la conservation des fourrures, vite dégradées par la chaleur et l'humidité mais fit partie intégrante du commerce louisianais dont la Compagnie des Indes eut le monopole jusqu'en 1731.

Ce commerce est largement évoqué dans notre livre et c'est pourquoi on ne s'étendra pas sur cette question dans cette Note.



Il faut toutefois souligner que si les explorateurs et traitants français partis vers l'ouest au XVIII<sup>e</sup> siècle, depuis les Grands Lacs, recherchaient toujours le castor, ceux qui partirent de Louisiane étaient plutôt intéressés par les mines et l'établissement de nouvelles routes commerciales avec les Espagnols du Nouveau Mexique.

Après 1731, le commerce des peaux redevint libre en Louisiane et le resta sauf pendant les quelques années de la guerre de Succession d'Autriche entre 1740 et 1748.

### **Note 5. Les Ordres religieux de Nouvelle France**

On donne quelques indications générales concernant trois d'entre eux, présents au Canada: les Récollets, les Ursulines et bien entendu les Jésuites que l'on retrouve dans toute l'histoire de la Nouvelle France.

On présente aussi les Capucins, présents en Louisiane mais guère associés aux explorations.

Le rôle très important qu'ils jouèrent tous dans ce territoire est abordé dans le Livre sur les Français au Mississippi, mais pas dans cette Annexe.

#### **Les Récollets, une branche des Franciscains**

Les Récollets, présents en Nouvelle France de 1615 à 1625, formaient une communauté relevant de l'Ordre des Frères mineurs, ou Franciscains, créée en Italie sous l'impulsion de Saint François d'Assise en 1210.

Fondé sur la pauvreté totale et la prédication, l'ordre s'appelle ainsi par référence aux plus « petits d'entre nous » dont parlent les Évangiles.

Pour être plus précis, la famille franciscaine comprend trois Ordres : le Premier est celui des Frères Mineurs, le Second celui essentiellement des Clarisses pour les femmes (1212) et le Tiers Ordre est séculier (1221).

Les Récollets, apparus en 1570, étaient avec les Réformés (1532) et les Alcantarins (1480) un des trois groupes issus de l'ordre de l'Observance du Premier Ordre Franciscain des Frères Mineurs et possédant tous des vicaires généraux. Les deux autres Ordres du Premier Ordre franciscain furent les Conventuels et les Capucins, que l'on présente ci-après.

Les Récollets, les Réformés et les Alcantarins furent rassemblés par Léon XIII en 1897 au sein de l'Observance, aujourd'hui appelé l'Ordre des Frères Mineurs.

Les Conventuels disparurent de France lors de la Révolution et ne furent jamais présents en Nouvelle France. Ils sont toujours connus sous le nom de Frères Mineurs Conventuels.

#### **Les Capucins**

Les Capucins, toujours présents en France (l'abbé Pierre en faisait partie) n'allèrent jamais au Canada, bien que sollicités par Richelieu.

Ils furent, en revanche, très présents en Louisiane, où ils entrèrent en conflit avec les Jésuites.

Les Capucins régnaient, si l'on dire, à La Nouvelle Orléans et à la Mobile, les deux villes de la Louisiane, mais les Jésuites étaient en charge des missionnaires dans le reste du pays avec un vicaire général (Beaubois) qui voulut tout régenter y compris les sœurs ursulines de la capitale. Le conflit, à la fois religieux et politique fut très violent.

Cette fraction de l'Ordre de l'Observance des Frères mineurs franciscains fut fondée en 1525 (par Matthieu de Basci) et le nouvel Ordre confirmé en 1528 par Clément VII pour rendre à la règle de Saint François toute sa rigueur.

Les Capucins apparurent en France en 1573, où ils furent très vite appréciés dans les milieux populaires et même dans la haute société. Le père Joseph, confident et ami de Richelieu, était un Capucin.

Longtemps soumis à la juridiction des Frères mineurs, ils en furent affranchis en 1619.

### Les Ursulines

Cet ordre religieux catholique fut fondé en 1535 à Brescia par sainte Angèle Merici pour se consacrer à l'éducation des filles et aux soins des malades et nécessiteux. Depuis 1572, il est soumis à la règle de Saint Augustin et les sœurs soumises à la vie commune prononcent des vœux.

En 1639, sœur Marie de l'Incarnation et deux consœurs arrivèrent au Québec pour fonder un couvent où elles se mirent à instruire et convertir les petites indiennes ainsi qu'à soigner les malades.

Un autre couvent fut ouvert à Trois Rivières en 1697. Il sera, depuis, suivi au Canada par dix-huit autres !

En 1727, elles s'installèrent à La Nouvelle Orléans, toujours dans le même but. Elles eurent en particulier la charge de l'hôpital et de l'éducation de demoiselles blanches et noires.

### Les Jésuites

*Ad maiorem dei gloriam...*

On évoque largement, dans ce Mémoire, leur œuvre en Nouvelle France mais on donne ici quelques indications complémentaires et générales sur l'Ordre.

La Compagnie de Jésus a pour origine la petite société d'étudiants, qui, sous l'impulsion d'Ignace de Loyola, se lièrent le 15 août 1534 par le serment de Montmartre.

Ils s'engagèrent ensemble à faire vœu de chasteté et de pauvreté et à se rendre en Palestine.

A défaut de pouvoir le faire, ils étaient convenus de se mettre à la disposition du pape.

Le 27 septembre 1540 le pape Paul III approuva les *Constitutions* de l'ordre.

Selon elles, les Jésuites sont des clercs réguliers, qui, aux trois vœux classiques ajoutent un vœu spécial d'obéissance au pape (*perinde ad cadaver*)...

Leur organisation, très hiérarchique, comporte un général élu à vie par un Collège de provinciaux.

Au XVI<sup>e</sup> siècle, après avoir participé au Concile de Trente, l'Ordre inspira largement le mouvement de la Contre-Réforme.

Et partout, il mit en place des Missions, notamment en Chine et au Japon avec Saint François Xavier, au Paraguay (les fameuses *Réductions*) et en Nouvelle France.

Soldats du Christ, leurs principes, qu'ils respectaient jusqu'au martyre, étaient la conversion des infidèles, la lutte contre les hérétiques, la prédication, la confession et l'enseignement.

C'est ainsi qu'ils créèrent en France de très nombreux collèges d'enseignement secondaire prestigieux qui allaient former l'élite du royaume.

Au XVII<sup>e</sup> siècle, ils combattirent le Jansénisme et parvinrent à acquérir une influence politique qui leur valut à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle des attaques de plus en plus virulentes de la part, en France, des tenants de l'église gallicane, des milieux parlementaires, des philosophes et d'une partie de la haute noblesse.

Attaqués partout en Europe, ils furent expulsés du Portugal en 1759 puis de France en 1764 par Choiseul et l'Ordre fut même dissous par le pape clément XIV en 1773.

Il ne sera finalement rétabli qu'en 1814 par Pie VII.

## Note 6. Les missionnaires du grand sud

Montigny, Davion et Saint Cosme partirent ensemble de Lachine le 24 juillet 1698, avec 12 hommes d'équipage, dans quatre canots et se rendirent par la rivière des Outaouais à la Mission Saint François Xavier, où ils eurent la chance de rencontrer Tonti, l'ancien lieutenant de Cavalier de La Salle. Avec ce précieux guide, ils remontèrent en septembre la rive occidentale du lac Michigan jusqu'au portage de Chigacou puis ils descendirent par la rivière Illinois et le Mississipi, arrivant sans encombre aux Arkansas le 27 décembre.

L'année suivante, ils poussèrent bien plus au sud, jusqu'à Biloxi, au fort Maurepas, qui venait d'être construit par Lemoyne d'Iberville. Puis ils remontèrent le fleuve et laissèrent Davion chez les indiens Tonicas, sur les bords de la rivière des Yasous, où il avait accepté de créer une Mission et où il restera jusqu'en 1722.

Les deux autres continuèrent à remonter le fleuve et Buisson de Saint Cosme s'établit en avril 1699 chez les indiens Tamarois à 25 km au sud du confluent du Mississipi et du Missouri, dans la région des Kaskaskias. Montigny, pour sa part, poursuivit son chemin jusqu'à Chicagou, où il avait laissé des provisions, puis il redescendit, prit au passage Davion et se rendit auprès de Lemoyne d'Iberville sur la baie de Biloxi le 2 juillet 1699. Il remonta « dans la foulée » pour aller s'installer chez les Taensas et leurs voisins les Natchez.

Il y resta seulement quelques mois, écoeuré par la barbarie de ces gens, chez lesquels il se sentait incapable de faire un travail fructueux. L'année suivante, il y fut remplacé par Saint Cosme, qui avait été forcé de partir des Tamarois en raison de la jalousie des Jésuites, dont la mission se trouvait pourtant à plus de 300km ! Il n'avait même pas eu le temps de finir son église et s'était vu interdire d'exercer tout ministère.

Son apostolat chez les Natchez fut ensuite un calvaire, au milieu d'indiens brutaux, très dispersés et imperméables au message apostolique, d'autant plus qu'il parlait mal la langue. Isolé, il en arriva à les craindre et à les détester au point de réclamer, en vain des domestiques capables de faire face aux plus méchants sauvages car, disait-il, *il est fâcheux à un missionnaire d'estre obligé de faire le coup de poing contre un Sauvage*.

En 1706, il fut tué à coups de flèches par d'autres indiens, et, selon un document d'auteur inconnu, qui se trouve à la Bibliothèque Nationale, on aurait découvert, après sa mort, qu'il était l'amant de l'indienne *Grand Soleil* des Natchez, cette tribu matrilineaire qui devait se livrer au massacre des colons français en 1729. Et pour comble, cette révolte fut suscitée par le fils qu'il en aurait eu, et qui se faisait bien appeler Saint Cosme !

Cet homme féroce, couvert de tatouages, qui éprouvait une véritable haine pour les Français, finira ses jours esclave à Saint Domingue.

## Note 7. Les tribus de l'ouest du Missouri

### *Panis*

En partant du nord, on voit ainsi apparaître les Panis (ou Pawnee) qui vivaient dans la vallée de la Platte, aujourd'hui l'Etat du Nebraska. Au nombre de peut-être 10 000, ils étaient divisés en deux groupes principaux et habitaient des huttes en forme de dômes (illustration) n'utilisant les tipis que pour la chasse aux bisons.

Par un cheminement inconnu, tous les indiens devenus esclaves en Nouvelle France furent appelés Panis, alors qu'ils venaient en réalité de bien d'autres tribus.

C'est ainsi que l'intendant Raudot le 13 avril 1709 déclara *que tous les Panis et les Nègres qui ont été achetés et qui le seront étaient leurs esclaves*, autrement dit des meubles évalués comme tels.

On peut citer un inventaire dans lequel on trouve : *un Panis de nation âgé d'environ dix à onze ans estimé cent cinquante livres et une vache à son second veau sous poil rouge estimée trente livres...* et les esclaves Panis au Canada, surtout employés comme domestiques furent bien plus nombreux que les noirs.

On comprend pourquoi, les Panis furent malveillants à l'arrivée de l'explorateur du Tisé dont nous allons raconter les aventures. Toutefois, ils restèrent ensuite nos alliés au point de briser, en 1720, la tentative espagnole de prise de possession de la vallée du Mississippi en compagnie des Padoucas.



### Missouris

Dans leur langue Siouane, les Missouris s'appelaient eux-mêmes Niùachi peuple de l'embouchure de la rivière mais les Osages et les Quapaws les appelaient autrement et les Français Wimihsoorita (celui qui a creusé les canots). Cela donne une idée de la complexité des appellations et des confusions en résultant !

En tout cas ils ont donné leur nom à l'État du Missouri et à la puissante rivière qui se jette dans le Mississippi à Saint Louis.

Venus des grands lacs, ils s'établirent au XVII<sup>e</sup> siècle au confluent de ces deux rivières, où ils furent rencontrés par Marquette et Joliet, puis ils émigrèrent vers l'ouest en territoire Osage où ils se procurèrent des chevaux et commencèrent à se livrer à la chasse aux bisons.



En 1730, ils seront décimés par de puissantes attaques des tribus Sauks et Fox venues de l'est (encore ces terribles Renards, dont on raconte les activités dans notre premier livre) venus du nord-est.

### *Osages*

« Selon leur mythologie, Wa kon da, force de vie de l'univers, choisit leurs ancêtres issus du monde des étoiles pour aller sur terre. Se confondant alors avec le peuple fruste qui occupait déjà la terre ils constituèrent un nouveau peuple raffiné et se nommèrent eux-mêmes Wazhàzhe ou enfants des eaux du milieu » (tiré d'un article de Jean Claude Drouilhet.)

Chassés au XVe siècle des rives de l'Ohio ils se réfugièrent à l'emplacement de l'actuel Etat du Missouri. Bien que possédant des villages permanents, ils étaient semi nomades et vivaient en partie de chasse au bison se déplaçant en traîneaux tirés par des chiens puis par des chevaux.

Ils disposaient d'un chef de paix et d'un chef de guerre et d'un conseil des anciens. La base sociale était la famille élargie et les familles étaient groupées en clans.

Le père Marquette et Joliet furent les premiers à découvrir ces Wazhazhe ou Wah Sha She, que Marquette écrivit Ouashigi, d'où le nom Osage.

Nous allons retrouver, en compagnie des explorateurs du Bourgmont et du Tisné, cette tribu stratégiquement bien placée sur les rives du Missouri, une voie navigable de pénétration vers l'ouest d'un intérêt vital. Elle interdisait ainsi aux autres tribus les relations commerciales avec les colonies espagnoles du Nouveau Mexique.

Les explorateurs et commerçants français se devaient donc de les connaître et de s'attirer leurs bonnes grâces et pour aller plus loin vers le sud et l'ouest à la rencontre d'autres tribus plus ou moins hostiles mais commercialement intéressantes.

On va voir que Etienne de Bourgmont parvint même à édifier le fort d'Orléans sur le Missouri, et chez les Missouris, puis à pacifier-provisoirement les Padoucas qui avaient comme on a dit, soutenu les Espagnols dans leur tentative de prise de contrôle de la région.



*Un des magnifiques guerriers osages*

### *Comanches ou Padoucas ou Paducah*

Ces Amérindiens qui s'appelaient entre eux *Nununuh* étaient en fait répartis en douze groupes indépendants qui avaient cependant la même langue (Uto-Aztèque) et la même culture du cheval acquise auprès de leurs alliés Utes au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, pour le trait et la chasse aux bisons.

A cette époque ils se séparèrent de la tribu Shoshone et émigrèrent des montagnes du Wyoming vers les Grandes Plaines, de l'Arkansas, de l'Oklahoma et du centre du Texas. Grands cavaliers, très belliqueux, ils repoussèrent les Apaches vers le Nouveau Mexique.

Telles étaient quelques-unes de ces tribus, peu connues sinon inconnues, qui peuplaient le territoire couvert aujourd'hui par les grands Etats du Middle West et qui allait être sillonné par nos explorateurs.

### *Apaches*

Apache est un nom générique donné à différentes tribus de chasseurs de bisons vivant dans le territoire dit de l'*Apacheria*, au sud-ouest des Etats Unis et au nord des Etats mexicains. On peut citer ainsi les Navajos, les Chiricahuas ou encore les Mescaleros.

Elles ne connaissaient aucune unité politique et formaient des petites bandes indépendantes qui se déplaçaient très vite grâce aux chevaux souvent volés aux colons espagnols. Elles étaient aussi redoutables car tôt armées de fusils achetés ou volés et ne cessaient de s'affronter aux colons espagnols des *Presidios*, qui leur faisaient une guerre acharnée et sans pitié.

Les guerriers, très disciplinés et entraînés, qui combattaient à pieds, connaissaient les techniques de survie, l'art du camouflage et de la manœuvre sur le terrain sans prendre de risques inutiles.

### *Caddos (appelés Cadodaquios sur les cartes de Bellin et de Delisle)*

Les Caddos étaient un groupe de tribus liées par une langue commune et divisées en trois confédérations dont le territoire s'étendait des *Piney Woods* aux contreforts des monts Ozarks mais elles furent peu à peu poussées vers l'ouest

L'une de ces confédérations était celle des Natchitoches au nord-ouest de la Louisiane et les premiers explorateurs français entrèrent en relations avec leur chef appelé le Roi Campti, selon le père jésuite Valentin qui les visita en 1745.

C'est parmi les Natchitoches que Jean Baptiste Juchereau de Saint Denis installa son fort de Saint Jean Baptiste des Natchitoches, aujourd'hui reconstitué.

### *De quelques tribus du nord-ouest des Etats Unis actuels et de l'ouest du Canada*

De nombreuses tribus vivaient dans ces territoires, se déplaçaient, en général poussées vers l'ouest par d'autres, s'alliaient, se combattaient, se scindaient en groupes et clans.

On donne ci-après un simple aperçu, partiel, de celles que La Vérendrye et sa famille rencontrèrent lors de leurs explorations vers l'ouest.

### *Assiniboines*

Cette tribu, de langue siouanne, se sépara des Sioux au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle et remonta vers le nord pour occuper peu à peu un vaste territoire allant de la rivière Saskatchewan du nord au Missouri.

Les Assiniboines, proches des Sioux Lakota par la culture et la langue, s'appelaient eux-mêmes Hohe Nakota mais les coureurs des bois français adoptèrent l'appellation qui leur avait été attribuée vocalement par les Ojibwés : *asinii-bwan*.

Guerriers et chasseurs de bisons, ils devinrent, avec leurs alliés Crees, d'importants intermédiaires pour le commerce des fourrures, en échangeant peaux de castors et de bisons contre les produits de traite européens (armes, munitions, objets en métal, couvertures, etc.)

Ils furent, comme les autres, décimés par les épidémies amenées par les Européens (surtout la petite vérole)

### *Crows*

Cette tribu Siouane habitait initialement dans les terres boisées de l'Ohio (au sud du lac Érié) d'où elle émigra, chassée par les Ojibwés et les Crees, mieux armés.

Ils s'installèrent ensuite au sud du lac Winnipeg.

De là ils furent encore poussés vers l'ouest par les Cheyennes.

Les Crows et les Cheyennes furent ensuite eux-mêmes poussés vers l'ouest par les Sioux Lakotas qui prirent possession de tout le territoire des Black Hills du Dakota du Sud aux Big Horns dans le Montana.

Les Cheyennes et leurs alliés Sioux et Arapahos restèrent farouchement ennemis des Crows qui durent émigrer encore plus à l'ouest jusqu'à la vallée de la Yellowstone.

Semi nomades à l'origine, ils se procurèrent des chevaux et devinrent au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle des éleveurs et vendeurs de chevaux et des chasseurs de bisons comme les autres tribus des grandes plaines contre lesquelles ils combattirent, notamment la confédération Blackfoot, les Assiniboine, et les Panis que nous évoquons par ailleurs.

### *Cheyennes*

Les Cheyennes étaient des Algonquins originaires du sud des Grands Lacs. A la fin du XVII<sup>e</sup> siècle ils se déplacèrent vers le haut Missouri avec leurs alliés Arapahos et atteignirent les Black Hills au siècle suivant, s'alliant finalement aux Sioux Lakotas après les avoir combattus.

Ils pratiquaient l'agriculture autour de leurs villages, mais dans la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, ils se procurèrent des chevaux et devinrent peu à peu eux aussi des nomades chasseurs de bisons.

Ils étaient répartis en dix clans, dont les chefs réputés pour leurs qualités morales, conduisaient la nation en s'appuyant sur des sociétés de guerriers.

Pour eux *Maheo* était le Grand Esprit, créateur de l'univers et donneur de vie et ils faisaient sous son égide d'étonnantes cérémonies, comme celle du *Renouvellement des Flèches* pour exprimer le renouveau spirituel de la nation et renforcer les liens entre ses membres. Ils faisaient également, au solstice d'été, celle de la *loge du Renouveau de la Vie*, analogue à la danse du soleil des Sioux et des autres tribus des plaines, mais à l'abri d'une structure de l'Arbre Sacré.

Il s'agissait de remercier les Esprits de l'Univers et les danseurs qui en avaient fait le vœu s'attachaient à l'Arbre Sacré par des chevilles en bois à la chair de leur poitrine. En dansant ils devaient s'en détacher...

Cette pratique fut interdite au XIXe siècle, mais les Cheyennes, comme les autres tribus, continuent aujourd'hui à pratiquer la Danse du Soleil (*sundance*) mais avec leur propres rites. Connus pour leur bravoure, les Cheyennes furent une des tribus qui s'opposèrent le plus à l'arrivée des colons blancs dans l'ouest.

*Le chef cheyenne Wolf Robe*



*Loge du renouveau de la vie. La grande fête cheyenne*





*Mandanes*

Pierre de la Verendrye fut le premier européen à découvrir ce peuple de langue Siouane, dont les treize clans vivaient sur les rives du haut Missouri et de ses affluents, la *Heart river* et la *Knife river*, dans les Etats actuels des deux Dakotas.

Leur particularité était d'avoir créé des villages permanents, composés chacun de plus de 100 maisons en terre, de forme circulaire, construites par les femmes de la tribu, qui en conservaient la propriété.

Agriculteurs et chasseurs, les Mandanes accueillirent fort bien La Verendrye et se montrèrent intéressés par la traite des fourrures.

## TABLE DES ILLUSTRATIONS

### Les cartes présentées dans le texte figurent en rouge

10. La baie Géorgienne & la rivière des Outaouais
11. Au cœur de l'hiver canadien & Tornade estivale sur les grandes plaines
- 12. Les tribus indiennes aux XVIIe et XVIIIe siècle. Carte originale. M Dubut**
17. Habitation de Champlain à Port Royal (reconstitution)
18. Le *Don de Dieu*, le navire de Champlain, tel qu'il figure sur le drapeau de Québec
- 19. Signature de Champlain & Carte de la Nouvelle France par Champlain 1632**
- 21. Carte des explorations de Samuel de Champlain**
24. Monument érigé pour Etienne Brulé à Toronto
25. Jean Nicollet
- 26. Itinéraire de Jean Nicollet en 1634 & Nicolet truchement (interprète) de Champlain**
27. Arrivée de Jean Nicolet devant les indiens Winnebago dans sa tenue « chinoise »
29. Le martyre des pères Beaubois et Lalement
30. Relation des Jésuites des années 1662 & 1663. Page de garde
33. Itinéraire présumé de Radisson
34. Le site de la cabane de Groseillers et Radisson dans la baie de Chequamegon
35. Panneau d'information . Fondation de la Mission Saint François Xavier, édifiée en 1670/71 par Jean Allouez
38. Prise de possession des Territoires d'En-Haut par Daumont de Saint Luson. 4 juin 1671
40. Statue de Louis Jolliet, compagnon du père Marquette
41. Statue du père Jacques Marquette à Michilimackinac
- 43. Carte de l'expédition de Marquette & Jolliet en 1673**
44. Le site de la rencontre du Wisconsin et du Mississippi
47. La falaise du « Rocher de l'Oiseau », sur la rivière des Outaouais avec ses signes rupestres
- 49. Itinéraires de Nicolas Perrot. 1665-1689**
50. Panneau signalétique d'un poste de Perrot,
51. Le site du fort Saint Antoine de Nicolas Perrot, au lieu dit Trempaleau, sur le lac Pepin
53. Cavelier de La salle
56. Le fort Conti (cartouche)
57. Le père Hennepin et Dominique de La Motte devant les chutes du Niagara. 11/10/1678
56. Le fort Frontenac & Le Griffon, le navire de Cavelier de La Salle sur les Grands Lacs
58. Panneau d'information sur Cavelier de la Salle à Cataracoui
59. Fort Crevecoeur
60. Fort Crevecoeur. Reconstitution contemporaine
61. Fort Miami
62. Fort Saint Joseph
66. Prise de possession de la Louisiane le 9 avril 1682
67. Acte notarié de prise de possession de la Louisiane
68. Site du fort Saint Louis II. Starved rock

69. Site du fort Pimiteoui

**70. Carte de Franquelin de 1688**

**71. Carte de la Nouvelle France au XVII<sup>e</sup> siècle**

**74. Carte de Haïti au XVIII<sup>e</sup> siècle**

**76 Itinéraires de René Robert Cavelier de la Salle . 1670/1687**

77. Lieux d'arrivée de La Salle en 1684 dans la baie de Matagorda

81. Arrivée de *la Belle* et du *Joly* dans la baie de Matagorda

85. Vue du fort Saint Louis I & l'épave de *la Belle* retrouvée

86. Les 8 canons du fort Saint Louis I, retrouvés

90. Statue de La Salle à Navasota

**94. Trajet de retour des explorateurs depuis le fort Saint Louis I. 1686/1687**

101. Les bisons de la *Tall Grass Prairie Preserv* &/La grande prairie

**102. Carte de la Louisiane française au XVIII<sup>e</sup> siècle. Carte originale Mme Dubut**

**103. Territoires d'En Haut et Illinois au XVIII<sup>e</sup> siècle. Carte originale Mme Dubut**

104. La plaine côtière du Texas et de la Louisiane & Vue des monts Ouachitas

105. Les Piney Hills

106. Explorateur traçant sa route

107. Piney Woods, est du Texas

**108. Carte de l'ouest de la Louisiane & Le plateau d'Edwards**

110. Osage State Park

**111. Carte des expéditions de du Tisé. Carte originale Mme Dubut**

**115. Carte des expéditions de Veniard de Bourgmont (1723/24) . Carte originale Mme Dubut**

116. La princesse du Mississippi

117. Bernard de la Harpe. 1719 Stèle & Photo prise aux abords de son campement

**118. Itinéraire de Bernard de la Harpe (1719/1722) Carte originale de Mme Dubut**

119. Vue des monts Ozarks où La Harpe se perdit & emplacement

**120. Itinéraire de Louis Juchereau de Saint Denis (1713/1744) Carte originale de Mme Dubut**

**122. Itinéraire des frères Mallet. (1733/1742). Carte originale de Mme Dubut**

123. Village indien près de Santa Fé

124. L'église San Miguel à Santa Fé, construite en 1625

**125. Le passage du nord-ouest dans l'imagination des Espagnols au XVII<sup>e</sup> siècle**

126. Pierre Gaultier de la Vérendrye

128. Fort de Kaministiquia. Panneau d'information

**130. Expéditions de La Vérendrye. 1732-1739 & Le fort Saint Charles**

131. Le lac Winnipeg ou Ouinitigon

132. Stèle à l'emplacement du fort Maurepas

133. Deer Crossing, la bien nommée

134. Fort La Reine. Panneau d'information

135. La Knife river et le pays des Mandanes & Autre vue près de la Heart river

137. Les fils de la Verendrye aux pieds des Montagnes Rocheuses & intérieur d'une hutte mandane

- 138. Emplacement de la plaque de possession en plomb enterrée par les La Vérendrye & inscription sur la plaque de prise de possession
- 139. La chaîne des Big Horns telle que les fils de La Vérendrye la virent peut- être & le Missouri, depuis le site où fut trouvées la plaque.
- 140. Parc faunique de la Verendrye (2 images)
- 141. Monument érigé en l'honneur de La Vérendrye à Winnipeg
- 150. Carte du **Territoire** des Panis & Une habitation Panis
- 151. Un magnifique guerrier osage
- 154. Le chef cheyenne Wolf Robe & Loge du renouveau de la vie. La grande fête cheyenne



## ***APPENDICE . LA CARTOGRAPHIE DE LA NOUVELLE FRANCE***

La BNF est dépositaire de plus de 10 000 cartes issues de la collection du célèbre géographe Jean Baptiste Bourguignon d'Anville, mort en 1782, et en a informatisé plusieurs centaines, gardées sous la cote Ge.DD 2987.

On en cite seulement quelques-unes, avec leurs cotes, et on en présente les principales dans ce Mémoire.

Certaines ont été intégrées au texte, et sont signalées en rouge sur la table des illustrations, les autres figurent à la fin de cet Appendice.

Quelques observations, déjà mentionnées, doivent être rappelées :

Toutes ces cartes étaient manuscrites, et, la plupart du temps, ornées de dessins qui en font des œuvres d'art.

Elles ont été réalisées par des géographes professionnels qui se servirent des observations des explorateurs et des missionnaires, eux-mêmes compétents, qui faisaient appel aux connaissances des Indiens, faisaient des relevés et des cartes exploitables.

Les premières cartes de la Nouvelle France canadienne ont été faites surtout à partir de la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle. Elles ont été rapidement améliorées sous l'impulsion des Jésuites.

Les cartes du XVIII<sup>e</sup> siècle sont, naturellement, plus nombreuses, plus précises et exactes que celles du siècle précédent. Elles comportent la Louisiane et commencent à montrer les territoires de l'ouest du Mississipi en cours d'exploration, jusqu'aux montagnes Rocheuses, pas au-delà.

### **Cartographes de la Nouvelle France au XVII<sup>e</sup> siècle et au tout début du XVIII<sup>e</sup> siècle**

Champlain,

Explorateur et géographe il fut certainement le père de la cartographie de la Nouvelle France et sa carte de 1632 montre bien l'état des connaissances géographiques des Français au moment de la première prise de Québec par les Anglais. Sa vie et ses explorations sont racontées dans ce mémoire et on n'y reviendra pas. On va en revanche donner quelques informations sur les autres cartographes du siècle.

Jean Bourdon,

Arrivé en Nouvelle France en 1634, fut le premier ingénieur et arpenteur de la Nouvelle France. Il fut l'auteur des premiers plans de Québec et de ses environs. On présente une de ses cartes, de 1663.

Sanson d'Abbeville

(1600-1667) remarqué par Richelieu instruit en géographie Louis XIII puis Louis XIV et fut géographe du roi. On présente sa célèbre carte de 1656, réalisée à Paris.

### François Joseph Bressani

On a déjà évoqué le terrible parcours du père Jésuite Bressani, torturé par les Iroquois, et on présente sa carte de 1657, qui montre aussi le martyre des pères Brébeuf et Lallement . Cette partie de la carte est aussi présentée, agrandie.

Ces cartes furent les premières à faire apparaître les Grands Lacs.

### Dablon et Allouez

La carte de 1673 du lac Supérieur et d'une partie du lac Michigan par les pères jésuites Dablon et Allouez (dont le parcours exceptionnel est évoqué) témoigne de l'intense activité cartographique des Jésuites qui apparaît dans leurs *Relations*. Elle est une des premières cartes exactes de cette région et on la présente avec les détails qu'elle mérite. Elle est connue sous le nom de « carte des Jésuites ».

### Vincenzo Coronelli

(1650-1718) Ce moine franciscain conventuel, né à Venise, commença sa carrière de cartographe en 1680. Il connut la gloire en réalisant une paire de globes, l'un terrestre, l'autre céleste pour le duc de Parme puis deux autres pour Louis XIV (382 cm de diamètre et 2 tonnes chacun). Ces globes célèbres sont visibles dans la bibliothèque François Mitterand. Cosmographe de la République de Venise il y publia plusieurs cartes, dont celle qui est présentée, et y réalisa une grande encyclopédie en 45 volumes.

### Jean Baptiste Louis Franquelin

Le grand cartographe de ce siècle pour l'ensemble de la Nouvelle France fut, sans doute, Jean Baptiste Louis Franquelin, arrivé à Québec en 1671, à vingt ans pour y faire du commerce. Mais le gouverneur Buade de Frontenac le persuada d'abandonner le commerce pour se consacrer à la cartographie.

C'est ainsi qu'il réalisa, en 1675, la *Carte de la découverte du Sr Joliet de Montréal au golfe du Mexique* (que Joliet et Marquette n'avaient pas atteint), qui mesurait 100 cm sur 67 cm.

En 1684, il signa lors d'une mission à Paris une carte de la Louisiane ou des voyages du sieur de La Salle et des pays qu'il a découverts depuis la Nouvelle France jusqu'au golfe du Mexique les années 1679,80,81 et 82. Cette carte mesurait 180 cm sur 140 cm et fut par la suite souvent copiée.

Reparti au Québec en 1684, après son mariage, il devint officiellement hydrographe du roi et lors d'un voyage en France en 1688, apporta à Versailles une très belle carte, manuscrite et sur vélin, que l'on présente, à échelle réduite, naturellement, et qui montre bien toute l'Amérique du Nord connue à cette époque. Elle est un des trésors de la collection du grand géographe d'Anville (voir ci-après)

Devenu ingénieur du roi, il fit une carte de la Nouvelle Angleterre et, en 1692, vint en France où il fut mis au service de Vauban.

Il voulut alors faire venir sa femme et ses huit enfants de Québec mais ils périrent tous dans un naufrage en 1693. Après ce drame, on ne connaît mal ses activités, mais on sait qu'il ne retourna pas au Québec.

Il nous reste de lui plusieurs autres cartes de la Nouvelle France, dont une, très ornementée et probablement dédiée au Dauphin. La présence du fort Louis sur la rive droite de la Mobile permet de la dater de la première décennie du XVIIIe siècle.

On peut également citer une carte de 1699, et une de 1708 dédiée à Jérôme Phelippeaux, ministre de la marine et des colonies.  
Il mourut « vers » 1712...

### **Cartographes du XVIII<sup>e</sup> siècle, Canada et Louisiane**

En dehors des travaux de Franquelin, les premières cartes dignes d'intérêt présentant la Louisiane sont une carte anonyme de 1699 et une autre de Guillaume de L'Isle en 1701.

#### **Guillaume de L'Isle**

Guillaume Delisle, ou de L'Isle, né en 1675, publia ses premières cartes en 1700 : la Carte du monde et la Carte des continents. C'est lui qui introduisit en cartographie le recours aux données astronomiques et traita tous les continents un par un et la France en particulier. Devenu, en 1702, élève de Jean Dominique Cassini et associé astronome en 1718, il enseigna la géographie au jeune Louis XV, et réalisa de nombreuses cartes, notamment de la mer de l'ouest, où apparaît pour la première fois, le toponyme Baie d'Hudson. Sa carte de la Louisiane et du cours du Mississippi en 1718 est la première carte détaillée de cette région. On y trouve les voies navigables, les îles, les lacs Pontchartrain et Maurepas, la baie de la Mobile, les tribus indiennes, comme on peut le constater sur sa carte présentée.

#### **Nicolas de Fer**

Nicolas de Fer, né en 1647, titré géographe du roi, exécuta plus de 600 cartes ou plans, mais sa principale œuvre, *l'Atlas curieux*, où le Monde est représenté dans les cartes générales et particulières du Ciel et de la Terre, réalisées en 1700 puis actualisées. C'est lui qui indexa pour la première fois une carte. En 1716, il réunit l'ensemble de ses œuvres dans un ouvrage en deux parties, dont la première, *l'Atlas curieux*, comporte des cartes des Amériques et des Antilles.

#### **Les premières cartes**

Le vaste territoire de la Louisiane restait peu connu et les premiers gouverneurs, Iberville puis Bienville durent s'astreindre, péniblement, à de multiples vérifications, pour corriger les erreurs de distance des premiers cartographes et les approximations des Indiens, qui se basaient sur les jours de marche.

En 1724, la Compagnie des Indes recruta, à prix d'or, l'arpenteur et maître d'arpentage de Lassus (qui arriva avec son frère) pour limiter propriétés et concessions et faire des cartes fiables. Soutenu par Bienville, il se heurta pour des raisons de rivalités personnelles aux ingénieurs du roi, de Pauger puis Broutin, qui finit par le faire renvoyer après l'arrivée du gouverneur Perrier.

En 1727 encore, sœur Hachard recevait des lettres d'un père Jésuite lui déclarant qu'il avait acheté des cartes du Mississippi qui ne mentionnaient pas la Nouvelle Orléans ou situaient la *capitale* sur le lac Pontchartrain.

## Jacques-Nicolas Bellin

Né à Paris en 1703, mort à Versailles le 21 mars 1772, il fut l'auteur des premières bonnes cartes de la Louisiane, gravées et répandues à partir de 1740.

Il avait été nommé hydrographe du ministère de la Marine à la suite de la création de l'office hydrographique français et du Dépôt des cartes et plans de la Marine, puis ingénieur hydrographe en 1741.

Au cours de sa carrière il fut l'auteur d'un grand nombre de cartes et d'atlas et ses cartes du Canada et des autres territoires français de l'Amérique du Nord, sont d'une valeur considérable.

Il donna 99 articles à l'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert, et une thèse lui a été consacrée par Jean Marc Garant : Jacques Nicolas Bellin (1703-1772) cartographe, hydrographe, ingénieur du ministère de la Marine : sa vie, son œuvre, sa valeur historique, thèse (M.A, Histoire) Montréal, 1973.

Ses nombreuses cartes, comme celles de ses confrères géographes, figurent aujourd'hui dans la collection du plus célèbre géographe du siècle Jean-Baptiste Bourguignon d'Anville, qui est conservée au Département des cartes et plans de la Bibliothèque Nationale de France, la BNF.

## Jean Baptiste Bourguignon d'Anville et sa collection de cartes

Né en 1697, géographe du roi en 1718, Bourguignon d'Anville produisit lui-même, sans sortir de son cabinet, 211 cartes, dont la précision en fit les meilleures de son époque, notamment celles de la Chine, de l'Italie de l'Afrique, de l'Asie et de l'Inde.

En 1737, il publia un Atlas général et collabora à l'Encyclopédie

En dehors de ses cartes, il constitua une remarquable collection de cartes, gravées ou manuscrites, la plus complète qui pouvait exister, enrichie par de multiples dons faits par des savants ou des voyageurs. Il la céda au roi en 1782, et, à sa mort, elle passa de sa demeure du Louvre à Versailles, où Jean Denis Barbié du Bocage en poursuivit l'inventaire jusqu'en 1828. En 1834, une partie de ses oeuvres furent publiées, mais l'ensemble de son immense collection passa au ministère des Affaires étrangères.

En 1924, la collection vint enfin enrichir les collections du Département des Cartes et Plans de la Bibliothèque Nationale de France. En dépit de quelques disparitions la collection contient près de 10 000 cartes de toutes régions et de toutes époques depuis les premières éditions de la géographie de Ptolémée jusque vers 1780.



## Liste des cartes présentées

### Cartes anciennes

Certaines de ces cartes figurent à la fois dans le corps du mémoire et dans cet Appendice

- Champlain 1632. Page 19 & Appendice
- Bourdon.
- Boisseau. 1643
- Sanson d'Abbeville 1656 & Détail sur les grands lacs
- Bressani . 1657
- Carte dite des jésuites. Dablon et Allouez 1673 (recto et verso) & le lac Nipigon.  
Suivie d'un extrait des commentaires de Saint Jean d'Ars sur les tribus indiennes des Outaouäcs et sur le pays des Illinois
- Coronelli. 1688
- Franquelin. 1688. Carte décorative. P 70 & Appendice
- Franquelin pour le dauphin. 1702
- De Lisle. 1718. Carte représentant la Nouvelle France dans son ensemble
- Bellin Nicolas. 1754. La Louisiane et les pays voisins. Carte dédiée à M Rouillé
- Nouvelle France. Auteur, date ? Page 70

### Cartes modernes originales.

Toutes ces cartes originales figurent à la fois dans le corps du mémoire et dans cet Appendice:

- Les tribus indiennes aux XVII & XVIIIe Siècle. Mme Dubut. Page : 12
- Territoires d'en haut au XVIIIe siècle : Postes et Missions. Mme Dubut. Page :
- La Nouvelle France au XVIII e Siècle. Mme Dubut. P102

- Carte des expéditions de du Tisne. Page 110
- Carte des expéditions de Veniard de Bourgmont (1723/1724). Page 114
- Itinéraire de Jean baptiste Benard de la Harpe (1719/1722). Page 117
- Itinéraire de Louis Juchereau de Saint Denis (1713/1744) page 119
- Itinéraire des frères Mallet (1735/1742). Page 121

Cartes modernes non originales figurant dans le corps du Mémoire :

Samuel de Champlain. 1609 à 1619. Page 21

Jean Nicollet. 1634. Page 25

Pierre esprit Radisson. 1659-1660. Page 32

Marquette et Jolliet. 1673. Page 42

Nicolas Perrot. 1665-1689. Page 48

Haïti au XVIIIe siècle. Page 74

René Robert Cavelier de La Salle. 1670-1687. Page 75

Lieux d'arrivée de Cavelier de La Salle. 1684. P 76

Trajet de retour des explorateurs depuis le fort Saint Louis .1686-1687. Page 94

Louisiane du Sud Ouest. Page 106

Le passage du nord- ouest dans l'imagination des Espagnols au XVIII e siècle. Page 120

Pierre Gaultier de La Verendrye . 1732-1739. Page 124

Territoire des Panis. Page 144

## Liste d'autres cartes intéressantes de la Nouvelle France avec, pour certaines, leurs cotes à la BNF

### Nouvelle France au XVIIe siècle

**1632. Champlain. Carte de Nouvelle France. 8576 B.** (Donnée en page...

1656. Sanson. Le Canada ou Nouvelle France. 8547

1650. Sanson. Amérique septentrionale. 8520

**1657. Bressani. *Novae Franciae Accurata Delineatio*. 8580.** *Donnée en Appendice*

1669. Sanson. Amérique septentrionale. 8521

**1673. Dablon/Allouez. *Lac Supérieur et autres lieux où sont les missions des pères de la Compagnie de Jésus comprises sous le nom d'Outaouacs*. 8695.** *Donnée en Appendice*

1679. Jolliet/Bernou. Carte montrant le chemin que Louis Jolliet a fait depuis Tadoussac jusqu'à la mer du Nord, dans la baie d'Hudson

1683. Hennepin/Roussel Carte de la Nouvelle France et de la Louisiane nouvellement découverte

**1684. Franquelin. Carte (décorative) de la Louisiane en l'Amérique septentrionale depuis la Nouvelle France jusqu'au golfe du Mexique. 8782** *(copie de l'original, sans doute par d'Anville) Donnée en Appendice*

**1688. Coronelli. *Partie occidentale de la Nouvelle France*. 8578** *(donnée en Appendice)*

1700. Delisle. Amérique septentrionale. 8523

**1702. Franquelin. Carte de la Nouvelle France. 8536.** *Cette carte offerte au Grand Dauphin est présentée en Appendice.*

### Canada & Louisiane au XVIIIe siècle

Pour ce siècle on a préféré les regrouper par noms d'auteurs.

Deux d'entre elles sont présentées en Appendice : celles de de Delisle de 1718 et celle de Bellin de 1764.

- D'Anville.

1746. Amérique septentrionale. 8529 B & 8530 B

Carte particulière de l'embouchure de l'île Saint Louis. 8821/22/23/24

1752. Carte de la Louisiane. 8800 B.

- Bellin

1744. Carte de la baie d'Hudson. 8563

1744. Carte des costes de la Floride française. 8769

1744. Carte de la Louisiane, cours du Mississipi et pays voisins. 8789

1744. Carte des embouchures du Mississipi. 8826

1744. Carte de la Nouvelle Orléans. 8828

1744. Plan de la Baye de Pensacola. 8810/8811

1755. Carte de l'Amérique septentrionale. 8534 B & 8535 B

1755. Partie occidentale de la Nouvelle France. 8688 B

1763. Carte de l'Amérique et des mers voisines. 8518

1764. Carte de l'Amérique septentrionale et occidentale de l'Amérique d'après les relations les plus récentes. 8533 B

1764. Carte de l'Acadie et des pays voisins. 8623

1764. La Nouvelle France ou Canada. 8574

**1764. La Louisiane et les pays voisins. 8790. Cette carte est présentée en Appendice**

1764. Carte des cinq grands lacs du Canada. 8690

1764. Cours du fleuve Saint Laurent depuis Québec jusqu'à la mer. 8659 B

1764. Embouchures du fleuve Saint Louis. 8824

1764. Plan de la Nouvelle Orléans. 8829

1764. Suite du cours du fleuve Saint Louis depuis la rivière d'Iberville jusqu'à celle des Yazous. 8832

1783. Cartes de l'Amérique septentrionale. 8526

- Broutin & Gonichon

1727. Carte des environs du fort Rosalie aux Natchez. 8834 B

Delisle

1703. Carte du Canada ou de la Nouvelle France

1718. Carte de la Louisiane et du cours du Mississippi. 8788 B

Delisle Guillaume

**1718. Carte de la Louisiane et des pays voisins. Cette carte est donnée en Appendice**

- Devin

1720. Carte de la coste de la Louisiane depuis l'embouchure de la rivière du Micissipy jusqu'à la rivière de Saint Martin. 8804 B

1720. Carte de l'entrée de la Baye de Saint Louis nommée par les Espagnols Saint Bernard 8841

- Dumont de Montigny

1726. Carte de la rivière des Pascagoulas. 8818 B

- Du Sault

1717. Carte de l'île Dauphine à l'embouchure de la Mobile. 8815 bis B

1726. Carte de la rivière des Pascagoulas. 8818 B

- Nicolas de Fer

1718. Partie méridionale de la rivière de Mississippi et ses environs dans l'Amérique septentrionale. 8787 B

- Joutel

1713. Carte de la Louisiane et de la rivière du Mississippi. 8783



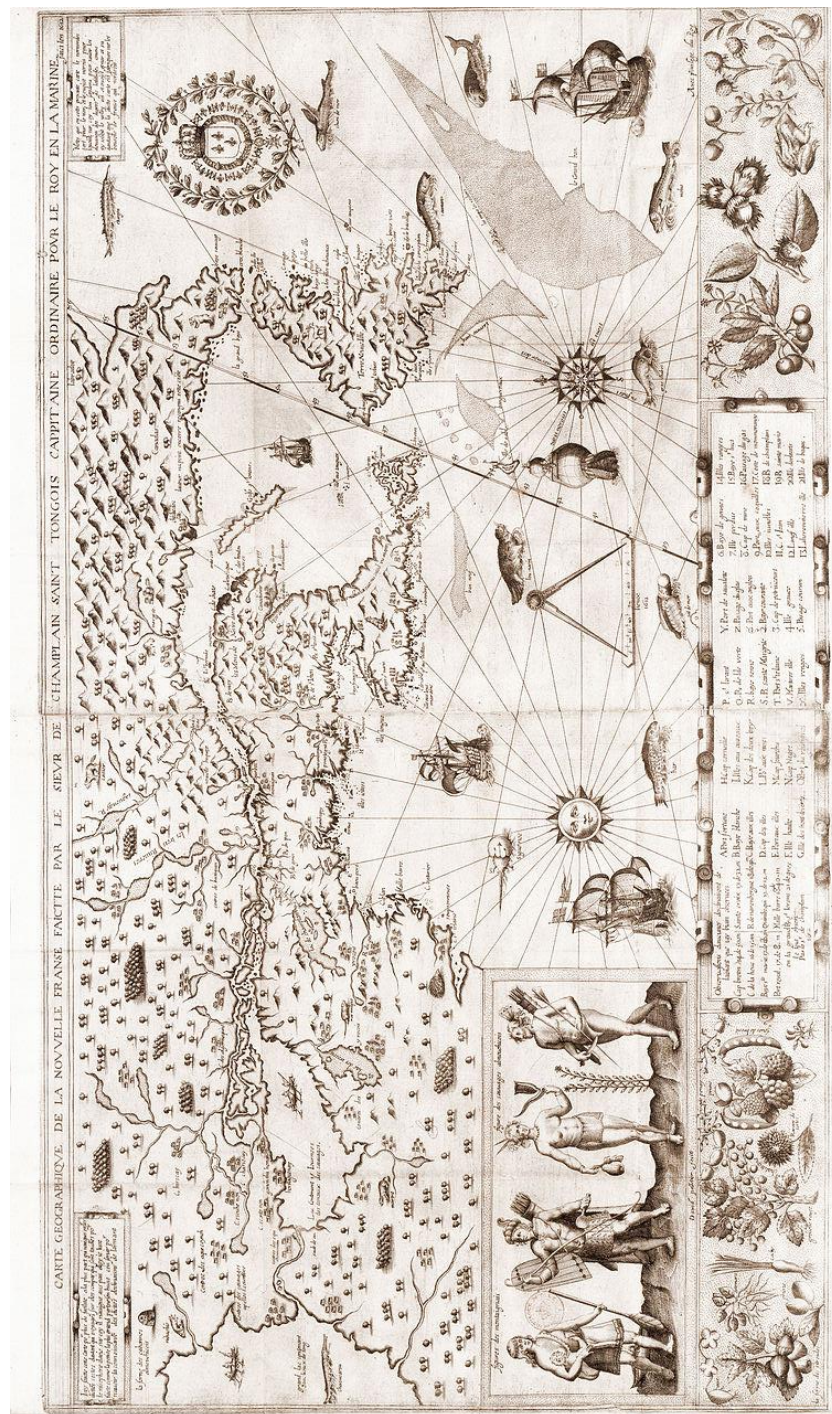
## Les cartes

Carte de Jean Boisseau. 1643, en fait reproduction de la carte de Champlain de 1632





## Carte de Champlain







Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

*Cette carte célèbre fut la première carte imprimée montrant tous les Grands Lacs. On y voit les lacs Erié et Ontario, les Appalaches, le lac Huron appelé Karegnon, le lac Michigan appelé lac des Puants.*





Carte de Bressani. 1657

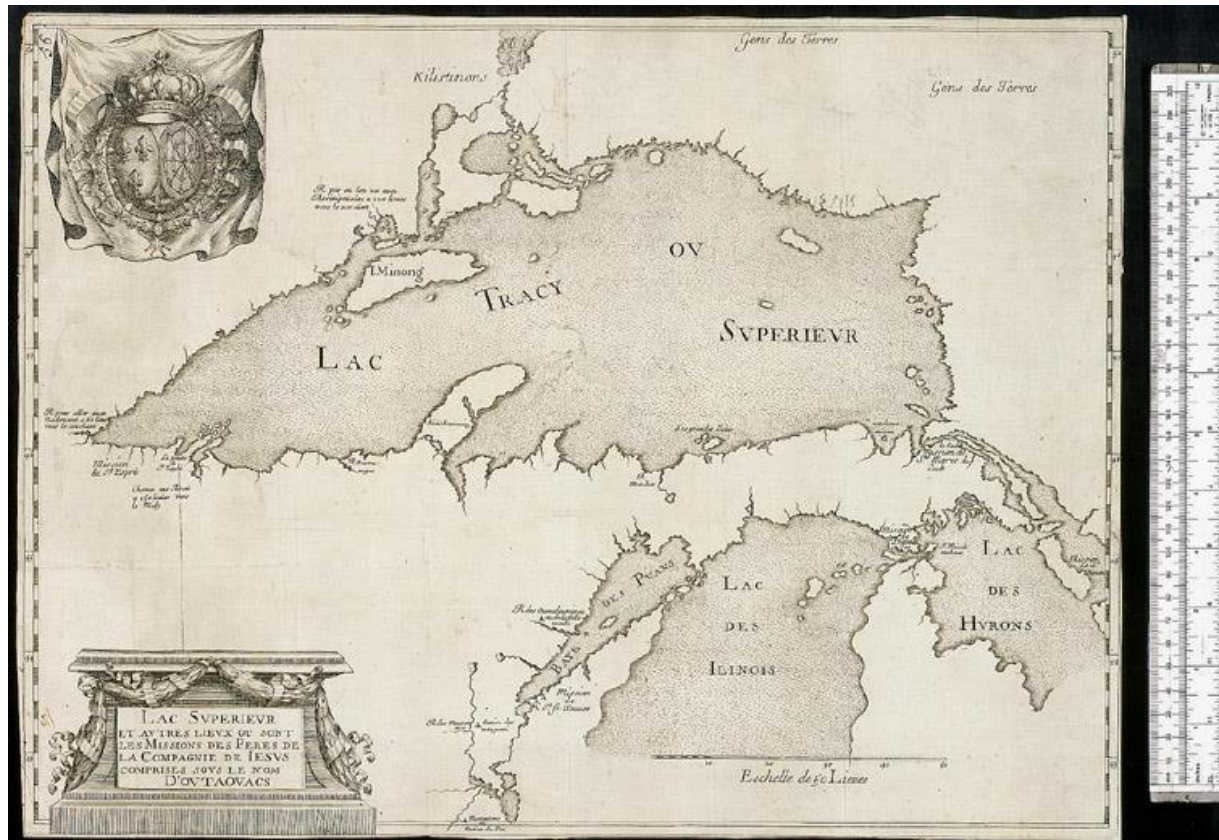






Carte dite des Jésuites . 1673

*Lac Supérieur et autres lieux où sont les missions des pères de la Compagnie de Jésus comprises sous le nom d'Outaouacs*



Dans son « Epître liminaire » placée en tête de la « Relation de ce qui s'est passé de plus remarquable aux Missions des pères de la Compagnie en la Nouvelle France ès années 1670 et 1671 », le Père Claude d'Ablon écrit le paragraphe suivant :

« On trouvera au commencement de la Relation des Outaouacs, une Carte, qui représente les lacs, les rivières et les terres sur lesquelles sont établies les Missions de ce païs là. Elle a été dressée par deux Pères (probablement d'Ablon et Allouez) assez intelligens, tres-curieux et tres-exacts, qui n'ont rien voulu mettre que ce qu'ils ont vu de leurs propres yeux : c'est pour cela qu'ils n'ont mis que la naissance du lac des Hurons, et de celui des Illinois, quoy qu'ils ayent beaucoup vogué sur l'un et sur l'autre, qui paroissent comme deux mers, tant ils sont grands ; mais parce qu'ils n'ont pas pris connoissance par eux-mesmes de quelques-unes de leurs parties, ils aiment mieux laisser l'ouvrage en quelque façon imparfait, que de le donner défectueux comme est toujours en cette matière ce qu'on fait sur le simple rapport d'autrui ».

**Légende des numéros :** 1) Le Sault. Mission de Sainte Marie du Sault, 2) Mission de saint Ignace ; 3) I Misilimakinac ; 4) La pointe du Saint Esprit ; 5) La Mission du Saint Esprit ; 6) Mission de saint François Xavier ; 7) Nation des Outagamis ; 8) Mascoutens ou Nation du Feu ; 9) lac Nipigon ; 10) Kilistinons ; 11) Gens des Terres

La carte des Jésuites. Marie de Saint Jean d'Ars. Revue d'histoire de l'Amérique française, vol 4, n°2, 1950, p.249-267. URI : <http://id.erudit.org/iderudit/801637ar>. DOI :10.7202/801637ar

On peut noter que le lac Michigan est appelé lac des Illinois sur cette carte et que le lac Supérieur est également appelé Tracy, du nom de Alexandre de Tracy, quelques mois gouverneur de la Nouvelle France en 1665.

### *Légende de la carte des Jésuites*

1. *Mission de Sainte Marie du Sault*
2. *Mission de Sainte Ignace*
3. *Ile de Michilimackinac*
4. *La pointe du Saint Esprit*
5. *La Mission du Saint Esprit*
6. *Mission de Saint François Xavier*
7. *Nation des Outagamis*
8. *Mascoutens ou Nation du feu*
9. *Lac Nipigon*
10. *Kilistinons*
11. *Gens des Terres*

### *Histoire de la carte des Jésuites*

Avant 1670, il existait, on l'a vu, des cartes du lac Supérieur et les missionnaires connaissaient tous la carte de Sanson d'Abbeville que l'on a présentée, et qui était, pour le moins, incomplète et approximative.

Les explorations des Jésuites de 1667 à 1672 et leurs **Relations** firent connaître au monde savant européen la géographie exacte des Grands Lacs et en particulier celle du lac Supérieur appelé aussi lac Tracy.

La carte représente le pays qui s'étend du nord au sud depuis la partie inférieure du lac Nipigon (dont on présente ci-dessous l'aspect actuel) dans la province d'Ontario jusqu'au sud du lac Winnebago. D'ouest en est, il s'étend de l'extrémité du lac Supérieur jusqu'à l'entrée de la baie Georgienne.

Les Jésuites nommés pour les missions de l'ouest se rendaient d'abord à leur maison établie au Sault Sainte Marie à trois lieues au-dessous du lac Supérieur, aux pieds des rapides (ou plutôt d'un courant très violent) et c'est là que résidait leur supérieur, à plus de deux cents lieues de Québec (800 km). Comme l'écrit le père Le Mercier : *c'était l'endroit le plus commode pour leurs emplois Apostoliques les autres peuples ayant accoustumé de se rendre là depuis quelques années pour se rendre en traite à Montréal ou à Québec...*

Le lac des Hurons dont la carte ne représente que la partie nord-ouest n'est pas décrit mais on voit presque au milieu la Mission de Saint Simon, dont il ne reste rien.

De ce lac, on entre dans le Lac appelé Mitchiganons à qui les Illinois ont laissé leur nom, un grand lac qui n'estoit pas encore venu à notre connaissance attendant à celui au Lac des Hurons et à celui des Puants, entre l'Orient et le Midy et lui

Ce lac des Puants, ou plutôt baie des Puants était déjà bien mieux connu.

Au fond de cette longue baie était en effet la Mission de Saint François Xavier, et comme de nombreuses nations, appelées Outaouïaks, vivaient sur ses bords les Pères explorèrent largement les rivières qui se déchargent dedans.





### *Le lac Nipigon*

#### *Le pays des Kilistinons et des gens des Terres*

##### *Les Outaoüaks*

Ces nations se rattachaient à la grande famille Algonquine et selon le père Dablon *on leur donne communément le nom d'Outaoüaks parce que plus de trente nations différentes qui se retrouvent en ces contrées les premiers qui sont descendus vers nos habitations françaises ont été les Outaoüaks dont le nom est demeuré ensuite à toutes les autres.*

Le terme fut communément attribué à entre vingt et trente nations différentes, plus marchandes que guerrières, dont les Cris, les Algonquins, les Nippisings, les Montagnais ou les Ottawas. Cependant, les Outaoüaks proprement dits n'en comprenaient que trois qui vivaient à l'extrémité ouest du lac Supérieur, étaient sédentaires, vivaient de la culture du maïs et de la pêche et se montraient, selon les Pères, fort libertines.

Au nord du lac, on lit les noms de deux peuples : les Kilistinons et les gens des Terres *errant incessamment parmi ces grandes forêts pour y vivre de chasse.* Aux yeux du Père Allouez ils paraissaient extrêmement dociles et avoir *ont une bonté qui n'était pas commune à ces Barbares...*

***Trois inscriptions sur la carte qui font prévoir les explorations des trente dernières années du XVIIe siècle :***

*A l'ouest de la baie du Tonnerre*

*On lit R. par où lon va aux Assinpoöuelac à 120 lieues par le nor ouest*

Cette rivière, sans doute la Pigeon, permet d'atteindre, par une suite de lacs, le lac des Bois, puis le lac Winnipeg.

Ces Assinipoüelacs appartenaient sans doute à la grande famille des Sioux et formaient un ou plusieurs villages assez près de la Mer du nord (baie d'Hudson)

*A l'ouest du lac Supérieur*

*On lit R. pour aller aux Nadoüessis à 60 lieues vers le couchant.*

Cette tribu, ancêtre des Sioux, était connue grâce aux explorations de Nicolet et comptait une soixantaine de bourgades.

Le père Allouez vit ces Nadoüessis pendant son premier séjour dans cette région et nota qu'ils cultivaient le tabac et une sorte de seigle des marais et habitaient dans des cabanes couvertes de peaux de cerf qui les isolaient du froid. Ils étaient surtout connus pour leur amour de la guerre, au point qu'on les appelait les Iroquois de l'ouest. En revanche, ils renvoyaient leurs prisonniers sans les *endommager* et tenaient inviolablement leur parole.

*Sous la pointe du Saint Esprit à 60 lieues au sud de la baie des Puants (250 km)*

*On lit : Chemin aux Illinois à 150 lieues vers le Midy*

Les Illinois, de la grande famille algonquienne, faisaient partie du groupe du centre comme les Menominee, les Renards, les Mascoutins, les Potouatamis, les Miamis et bien d'autres.

Le père Allouez fut le premier missionnaire à entrer en relation avec eux (sans d'ailleurs bien comprendre leur langue), car ils venaient jusqu'à la baie du saint Esprit pour commercer avec les Outaoüacs. Comme ils étaient désireux d'avoir un Père chez eux, le Père Marquette s'y rendit et rapporta ses observations dans les Relations.

Les Illinois, qui étaient au nombre de 8000 cultivaient le blé d'Inde, récoltaient des citrouilles *aussi grosses que celles de France*, et chassaient.

Parmi eux, les Mascoutens, aussi appelés Nation du Feu (par erreur), à l'ouest du lac Winebago, étaient très respectueux à l'égard des missionnaires et dociles pour connaître les mystères de la foi, considérant les missionnaires comme des génies extraordinaires.

Comme l'écrivit Allouez, qui les visita en 1670, *on ne pourra pas aisément croire la civilité, les caresses et les témoignages d'affection que nous ont fait paroître ces peuples et surtout le Chef de cette Nation des Illinois qui est respecté dans sa cabane comme seroit un prince dans son Palais...Par exemple quand venait l'heure de la prière il s'empressait de façon ravissante pour faire un feu clair, luisant et qui put bien nous éclairer pour lire et mesme faisoit garder un grand silence par tous ceux qui étoient presens.*

En revanche les Outagamis chasseurs et guerriers et polygames n'avaient pas bonne réputation : *ils sont fort decriez et reputez des autres nations chiches, larrons et querelleurs* ou encore, selon Dablon, *fiers et arrogants*.

*Le pays des Illinois vu par le Père Dablon*

On peut rappeler que ce pays si favorablement décrit fera partie intégrante de la Louisiane à partir de 1717 et qu'il sera régulièrement relié à la Basse Louisiane par un principal convoi et protégé qui remontait et descendait le Mississippi chaque année.

*Si le país de cette Nation a quelque chose pour sa beauté du paradis terrestre on peut dire que le chemin qui y conduit est aussi en quelque façon semblable à celui, que nostre Seigneur représente pour aller au Ciel.*

*Ce sont toutes prairies à perte de vue de tous costez, coupées d'une rivière qui y serpente doucement, et dans laquelle c'est se reposer que d'y voguer en ramant. On a passé le païs des forests et des montagnes, quand on est arrivé à celui-cy, il n'y a que de petites éminences plantées de bocages d'espace en espace, comme pour présenter leur ombre aux passans, afin de s'y rafraîschir contre les ardeurs du Soleil.*

*On n'y voit que des ormes, des chesnes, ou autres arbres ce cette nature, et non pas de ceux qui, ne se retrouvans d'ordinaire qu'aux mauvaises terres, ne sont propres que pour ncouvrir de leurs écorces les Cabanes, ou pour faire des Canots...*

*Les vignes, les pruniers et les pommiers se trouvent aisément en chemin faisant, et semblent par leur vue inviter les voyageurs à débarquer pour gouter de leurs fruits, qui sont très doux, et en grande quantité.*















**BIBLIOGRAPHIE SIMPLIFIEE**

- ABBOTT John S.C. 2008 , The adventures of the Chevalier De La Salle and His Companions, in Their Explorations of the Prairies, Forests, Lakes, and Rivers, of the New World, and Their Interviews with the Savage Tribes, Tvo Hundred Years Ago, Echo Library
- BALVAY Arnaud, 2006, Lépée et la Plume, Les Presses de l'Université Laval
- BALVAY Arnaud,
- BENARD de La HARPE Jean Baptiste, 1831, Journal historique de l'établissement des Français à la Louisiane, Nouvelle Orléans, A.L Boinare, Sabin Americana-Print Editions 1500-1926
- BLAINE Martha Royce . French efforts to reach Santa Fé
- BOUCHER DE BOUCHERVILLE, Georges, 1996 : Nicolas Perrot ou les coureurs des bois sous la domination française, Sainte-Foy, La Huit
- BROSSARD, Eric : 2012 : Etienne Brulé, un campinois en Nouvelle France, Société d'histoire de Champigny sur Marne
- BURPEE Lawrence J. (ed) , 1927 : Journals and Letters of Pierre Gaultier de la Varenne de la Verendrye and His Sons, Toronto, Champlain Society
- CALOZ, Danièle, 2015 : « Etienne Brûlé, un prospère marchand parisien ? » Encyclopédie canadienne (en ligne)
- CARLSON, Paul H., 2000 : Les Indiens des Plaines, Albin Michel
- CHAMPAGNE, André, 1968 : Les La Verendrye et le poste de l'Ouest, Québec, PUL.
- CHAMPLAIN, Samuel de, 2008 : Les Fondations de l'Acadie et du Québec 1604-1611, ed, d'ERIC Thierry, Sillery, Septentrion
- , 2009, A la rencontre des Algonguins et des Hurons, 1612-1619, ed. d'Eric Thierry, Sillery, Septentrion.
- , 2011 : Au secours de l'Amérique française, 1632, ed. d'Eric Thierry, Sillery, Septentrion
- CHARLEVOIX, François Xavier de, 1976 : Histoire et description générale de la Nouvelle France, avec le journal historique d'un voyage fait par ordre du roi dans l'Amérique septentrionale (1744) , Ottawa, Elysée, 3 vol
- DUBOS, Alain, 2017 : L'épopée américaine de la France. Histoires de la Nouvelle France. Bertrand Lacoste
- DUMONT de MONTIGNY, Regards sur le monde atlantique, 1715-1747, 2008, Collection V Septentrion
- FABRY de la BRUYERE André . Voyage up the Canadian river in 1741/42. Louisiana History 20
- FABRY de la BRUYERE André « the encyclopedia of Oklahoma history and culture. [www.ohistory.org](http://www.ohistory.org)
- HAVARD, Gilles, 2019: l'Amérique fantôme, FLAMMARION, au fil de l'histoire
- HAVARD Gilles ; Cécile VIDAL, 2008 : Histoire de l'Amérique française, Champs, histoire
- HENNEPIN, Louis, 1683 : Description de la Louisiane, nouvellement découverte au sud-ouest de la Nouvelle France par ordre du Roy, Veuve Sébastien Huré
- 1697 : Nouvelle découverte d'un très grand pays situé dans l'Amérique entre le Nouveua Mexique et la Mer glaciale, avec les cartes et les Figures nécessaires & de plus l'Histoire Naturelle & Morale & les avantages qu'on en peut tirer par l'établissement des colonies (Utrecht)
- GIRAUD Marcel, Histoire de la Louisiane française, 4 volumes, Paris PUF, 1953, 1958, 1966, 1974
- JOUTEL Henri, Monsieur DE MICHEL, 1733, Journal Historique du Dernier voyage que Feu M de La Salle fit dans le golfe du Mexique (1713) Kessinger Legacy Reprints

LITALIEN Raymonde et VAUGEOIS Denis, sous la direction de : Champlain, la naissance de l'Amérique française, 2004, Nouveau monde éditions, SEPTENTRION

LITALIEN Raymonde avec Jean François PALOMINO et Denis VAUGEOIS, La mesure d'un continent, Septentrion

LOEW Patty, Indian Nations of Wisconsin-Histories of Endurance and Renewal

LUCOT Yves Marie, 1992, le père Marquette à la découverte du Mississippi, Zulma

LUGAN Bernard, 2018, Histoire militaire de la Louisiane française et des guerres indiennes - 1682-1804), Balland

LUGAN Bernard, 1994, Histoire de la Louisiane française 1682-1804, Paris, Perrin

MATHIEU Jacques, 1991, La Nouvelle France. Les Français en Amérique du Nord, XVI-XVIIIe siècle, Belin Sup

NORALL Frank, 1988, Bourgmont. Explorer of the Missouri, 1689-1725, Lincoln, University of Nebraska Press

VILLIERS DU TERRAGE Marc de, 1925, La découverte du Missouri et l'histoire du fort d'Orléans (1673-1728) Paris, H. Champion

VILLIERS DU TERRAGE Marc de, 1934, Un explorateur de la Louisiane, J- B Bénard de la Harpe, 1683-1728, Rennes, Oberthur

*Les grands explorateurs suivants n'ont pas fait à ce jour, et sauf erreur, d'un ouvrage de référence, mais seulement d'articles bien documentés :*

Louis JUCHEREAU de SAINT DENIS et Etienne VENIARD de BOURGMONT sont présents dans le Dictionnaire Biographique du Canada, accessible en ligne

Pierre-Antoine et Paul MALLET ont fait l'objet d'un article en anglais publié sur Wikipedia. Ils sont également cités dans de nombreux articles.